MÉTHODE PRATIQUE ET RAISONNÉE

DE

STYLE ET DE COMPOSITION

MÉTHODE

PRATIQUE ET RAISONNÉE

DE

STYLE ET DE COMPOSITION

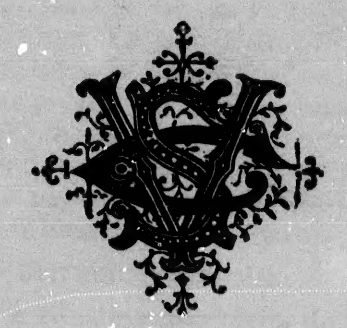
PAR

E. ROBERT, C. S. V.

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique.

PREMIERE ANNEE.

LIVRE DE L'ÉLÈVE



MONTREAL
IMP. DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS
Rue St-Dominique, Mile-End

CHAPITRE I.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE NAVET.

Un pauvre jardinier avait cultivé dans son enclos un navet dont la grosseur surprenait tout le monde. « Je veux, dit-il, en faire hommage à notre bon seigneur, car il aime à voir les jardins et les champs bien cultivés. » En conséquence, il porta le navet au château. Le seigneur loua l'industrie et la bonne intention du pauvre horticulteur, et lui fit présent de trois pièces d'or.

Un paysan du même village, fort riche et non moins avide, eut connaissance de cela. « Je veux, dit-il, aller offrir mon plus beau mouton à monseigneur ; s'il donne trois pièces d'or pour un misérable navet, combien n'estimera-t-il pas un si bel animal ? »

Il conduisit au château le mouton qu'il tenait attaché par une corde, et pria le seigneur de vouloir bien l'accepter. Celui-ci, devinant le motif de cette feinte générosité, refusa d'abord le présent ; mais le paysan le supplia de ne pas dédaigner son hommage. Le sage châtelain lui dit alors : « Eh bien, puisque vous m'y forcez, je consens à le recevoir ; mais, comme je ne veux pas me laisser vaincre en générosité, je veux, en récompense, vous faire un cadeau qui m'a coûté trois fois la valeur de votre mouton. » Là-dessus, il donna au paysan interdit et désappointé le gros navet que celui-ci connaissait parfaitement.

Conversation littéraire.

1. Quelle était la situation pécuniaire du jardinier ?

2. Quelle plante extraordinaire avait-il cultivée dans son jardin ?

3. Que fit-il de ce légume ?

4. Comment l'accueillit le seigneur et quel présent lui offrit-il ?

5. Que fit un autre paysan après avoir appris l'aventure du jardinier ?

6. Quel était son but en agissant ainsi ?

7. Le seigneur se laissa-t-il prendre à cette feinte générosité ?

8. Que dit-il au paysan en recevant le mouton ?

9. Quel cadeau fit-il au paysan en récompense de sa générosité ?

10. Qui fut interdit et désappointé ?

11. Quelle est la nature du sujet ?

12. Combien de personnages y voit-on figurer ?

13. Quels objets furent tour à tour offerts au seigneur ?

14. Quelle conclusion morale tirez-vous de cette anecdote ?

15. Ce riche paysan a-t-il fait preuve d'esprit en cette circonstance ?

I

Trouver le mot dont on donne ci-dessous la définition.

Celui qui par état cultive les jardins. — Espace renfermé dans une clôture. — Autrefois le possesseur d'un pays, d'une terre. — Lieu où l'on cultive surtout les légumes. — Homme de la campagne. — Habitation seigneuriale. — Assemblage de maisons trop peu nombreuses pour faire un bourg. — Propriétaire d'un château.

Mots à expliquer.

Faire hommage. Navet. En conséquence. Louer l'industrie. Horticulteur. Paysan avide. Misérable navet. Feinte générosité. Se laisser vaincre en générosité. Interdit. Désappointé.

II

LE PHILOSOPHE ET LE BATELIER.

SOMMAIRE. — Un philosophe entra dans un bac pour traverser une rivière du Nouveau-Monde. Durant le passage, le philosophe demanda au nautonier s'il connaissait l'arithmétique. Réponse négative. " Vous avez perdu un quart de votre vie, " reprit le philosophe. Peu de temps après, il lui demanda s'il connaissait les mathématiques. Encore réponse négative. " Vous avez perdu la moitié

de votre vie," ajouta le philosophe. "A l'instant même le bateau est près de s'enfoncer ; l'homme du bac saute sur le bord et demande au philosophe s'il sait nager. Ce dernier répond que non. " Dans ce cas, ajouta le nautonier, votre vie entière est perdue, car le bateau va s'enfoncer. "

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Bon. Refuser. Monter. Dormir. Parler. Doux. Cru. Patient. Haut. Vite. Humble. Folie. Science. L'esprit. Paisible. Entrer. Foi. Montrer. Allumer. Rire. Emporter. Plus tard. Maudire.

II

Transcrire les phrases suivantes en faisant disparaître les pléonasmes vicieux (1).

1. Il fut obligé, malgré lui, de renoncer à cette périlleuse entreprise.
2. Voyons voir si vous avez fait une bonne pêche.
3. Je leur donnai à chacun des provisions pour une semaine.
4. Mon oncle s'en est en allé.
5. Je descendais en bas pendant que vous montiez en haut.
6. Dans les grandes villes, on y trouve un grand nombre de jeunes gens désœuvrés.
7. Abandonnons ce projet ; nous nous épuiserions vainement en d'inutiles efforts.
8. Une foule de cadavres inanimés jonchaient le champ de bataille.

---

(1) Le pléonasme est légitime ou vicieux ; il est légitime lorsqu'il ajoute à l'expression plus de netteté et d'énergie : *Connais-toi toi-même ; je l'ai vu, de mes propres yeux vu.* Le pléonasme est vicieux quand, au lieu de donner plus de force ou de grâce au discours, il en rend la marche traînante et affaiblit la pensée :

Il en coûta la vie et la tête à Pompée.
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.

9. Je préfère plutôt rentrer dans mon logis.

10. Ils se disputent entre eux chaque fois qu'ils se rencontrent.

III

LA FÉE QUI COURT.

CANEVAS. — Dites que vous avez rencontré l'autre jour une fée courant comme une folle. Vous lui demandiez la raison de cette précipitation : J'offre, dit-elle, la beauté aux filles, le courage aux garçons, la sagesse aux vieillards, et tous refusent mes dons pour me demander de l'argent. Or, je me sauve, de peur que les buissons ne veuillent des diamants et les papillons des carrosses.

Ne craignez rien, dirent les roses qui l'entendaient, nous avons la rosée ; et nous, de brillantes ailes, dirent les papillons.

Voilà, dit la fée, les seules gens raisonnables que j'aie vus dans mon voyage.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

Le père des croyants. — Les sectateurs de Mahomet. — L'aigle de Meaux. — Le premier fratricide. — Le roi-prophète. — La bergère de Vaucouleurs. — Le peuple déicide. — Le père du genre humain. — Le vainqueur de Tolbiac. — Le croqueur de poulets. — Le jus de la treille. — Le fléau des rats.

II

Achever les phrases suivantes.

1. On ne saurait être satisfait à la fin de la journée, quand...
2. Si l'agneau s'éloignait du pasteur, il...
3. Si un soldat déserte, il...
4. Petit poisson deviendra grand, si...
5. Si vous voulez gouverner les autres, il...
6. Si vous voulez bien mourir, il...
7. Beaucoup de fleurs ferment leurs corolles lorsqu'il...
8. La chose la plus aisée devient pénible, quand...

III

L'ANGE ET LES FLEURS.

CANEVAS. — Un ange descendu sur la terre voulut cueillir un bouquet pour la Vierge Marie. La rose chercha à se dérober à la main de l'ange, disant qu'elle n'était pas digne d'être offerte à Marie. Le jasmin refusa aussi pour une raison à peu près semblable. La violette pria également l'ange de ne pas la cueillir. L'œillet imita la violette. Alors l'ange, voyant que Marie n'a point sur la terre de dignes symboles de ses vertus, déploie ses ailes et va *bouqueter* au ciel.

IV

VITE ET BIEN NE VONT RAREMENT ENSEMBLE.

CANEVAS. — Précipitation du jeune Raphaël pour arriver au marché. Son père lui rappelle ce vieux proverbe : *Qui va doucement, va sagement ; qui va sagement, va longtemps.* Raphaël n'écoute rien, ne voit rien, pas même qu'il manque un clou à l'un des fers du cheval. Le fer tombe, et point de maréchal. Il faut traverser un bois, les voleurs courent après Raphaël ; mais le cheval ne pouvant galoper, enfant et cheval sont pris par les voleurs, qui dévalisent notre étourdi. Maladie de Raphaël par suite de la peur. Et tout cela pour un clou.

MORALE : Gardez-vous de négliger les petites choses.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE LEÇON.

LES SOUHAITS DE L'ANE.

La campagne, au retour du printemps, offrait le plus riant spectacle ; la nature, ranimée par le souffle caressant du zéphyr, étalait tous ses charmes : l'âne pleurait, et il avait raison. Le pauvre hère est forcé de porter chaque jour à la ville des fleurs il est vrai, mais en trop grande quantité, et placées, avec leur terre natale, dans des pots de grès. Il n'a donc que du mépris pour le printemps et toutes ses délices si vantées ; il soutient qu'on ne doit pas les nommer ainsi, et voudrait voir arriver l'été. Le voilà venu, et avec lui de nouvelles misères pour notre pauvre baudet. Un maître avide ne laisse passer aucun jour sans lui charger le dos de légumes, qu'il fait promener dans toutes les rues, pour en avoir le débit ; et trouvant ce travail plus pénible que le précédent, l'âne déteste l'été et soupire après

l'automne. L'automne à peine est arrivé, qu'il se repent de l'avoir désiré. Il lui faut sans cesse porter des fruits entassés dans de grandes corbeilles ; cette nouvelle infortune le fait encore éclater en plaintes amères ; et ses vœux imprudents appellent l'hiver qui tarde trop à son gré. L'hiver arrive porté sur les ailes glacées de l'aquilon, et, répandant partout la neige et les frimas, engourdit les pieds de notre paresseux grison ; mais il n'a pas engourdi le bras formidable de son maître, qui, tous les jours levé de grand matin, vient l'avertir d'une voix terrible de remplir sa tâche journalière, le charge d'un fumier pesant et infect, et sait lui rappeler les forces à grands coups de fouet. Alors l'infortuné baudet s'abandonne à un tel désespoir, que ses lamentations passées n'étaient qu'un jeu en comparaison de celles qu'il fait maintenant ; et il comprend enfin que demander un changement de fortune, c'est ordinairement demander un changement de misère.

(DESBILLONS.)

Conversation littéraire.

1. A quelle saison l'auteur fait-il commencer son sujet ?
2. Quel est le principal acteur dans ce sujet ?
3. Pourquoi l'âne pleurait-il ?
4. Pourquoi ces fleurs étaient-elles si lourdes ?
5. Quel est le sentiment de l'âne à l'égard du printemps ?
6. Quel souhait formule-t-il ?
7. L'été arrivé, notre âne est-il plus heureux qu'auparavant ?
8. Après quelle nouvelle saison l'âne soupire-t-il ?
9. L'automne arrivé, est-il satisfait ? Que lui fait-on porter ?
10. Quelle nouvelle saison appellent ses vœux imprudents ?
11. Quel effet produit l'hiver sur les pieds du baudet ?
12. Que fait son maître chaque matin, et de quoi le charge-t-il ?
13. Quel moyen emploie-t-il pour rappeler les forces du pauvre animal ?

14. A quel sentiment l'âne s'abandonne-t-il ?

15. Que comprend-il enfin ?

16. Quels mots l'auteur emploie-t-il successivement pour désigner l'âne ?

17. Comment l'auteur, au début, a-t-il rendu cette pensée : *Au printemps, la nature est belle et animée ?*

18. Quelles sont, suivant les diverses saisons, les quatre conditions par lesquelles a passé le malheureux baudet ?

19. Cet âne inquiet, mécontent, plein de désirs, de qui est-il l'image ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Première saison de l'année. — Vent doux et agréable.— Deuxième saison de l'année. — Troisième saison de l'année. — Perte de toute espérance. — Astre éclairant la terre et les autres planètes. — Lanière de cuir attachée à un bâton pour frapper les animaux. — Quatrième saison de l'année. — Quadrupède du genre du cheval, à longues oreilles. — Qui a quatre pieds. — Qui répand une odeur fétide, forte, désagréable.

Mots à expliquer.

Riant spectacle. La nature. Par le souffle caressant du zéphyr. Etalait. Hère. Pots de grès. Terre natale. Que le précédent. Soupirer après l'automne. Des fruits entassés. Eclater en plaintes amères. Sur les ailes glacées de l'aquilon. Frimas. Grison. Engourdi. Bras formidable.

III

Résumez cet apologue en neuf ou dix lignes.

IV

LE PETIT ROSIER.

Sommaire. — Albert avait un petit rosier qu'il plaçait devant la fenêtre toutes les fois que le temps était beau ; il le rentrait, au contraire, dans sa chambre, si le temps était trop vif. Un jour il le laissa et les roses furent flétries le lendemain. Albert pleura. Sa mère lui dit : " Apprends, par cet accident, que pour se préserver du vice et d'une mort malheureuse, il faut continuellement veiller sur soi. "

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Dedans. Dessus. Perte. Une histoire. Un compliment. Les enfants. La réalité. Défendre. Fermeté. Réunir. Absent. Dissimulé. Reconnaissant. Fortifier. Cacher. Infecter. Belliqueux. Répondre. Jeune. Les vainqueurs. Brillant. Elever. Chaud. Fécond. Insignifiant. Docile.

II

Placer les compléments dans l'ordre logique.

1. Le Ciel nous accorde de nos fautes le pardon à condition que nous rentrions, comme l'enfant prodigue de l'Evangile, dans le devoir.

2. Le Sauveur, pour sauver le genre humain qui s'était perdu dans les sentiers de l'erreur et du vice, a donné sa vie.

3. Hâtez-vous de vous corriger de vos défauts et ne leur laissez pas dans vos cœurs prendre racine.

4. Le lâche s'est tû quand il devait prendre de l'innocent la défense.

5. Les enfants doivent subordonner à celle de leurs parents leur volonté.

III

LA GOUTTE D'EAU.

SOMMAIRE. — Une goutte d'eau tomba des nues dans la mer. Saisie de tristesse, elle se sent humiliée en comparant sa petitesse à l'immensité de l'Océan ; mais bientôt le roi des cieux l'enferma dans une coquille où elle devint perle. On la vit un jour sur la couronne d'un monarque.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

Le fabuliste français. — Le roi-martyr. — Le roi de la création. — Le séjour des morts. — Le peuple ailé. — La gent qui porte crête. — La reine des fleurs. — Le roi des oiseaux. — La reine des nuits. — L'esclave de Xantus. — L'exilé de Sainte-Hélène. — Le roi des forêts.

II

Achever les phrases suivantes.

1. Si vous savez obéir, vous...
2. La femme dit au serpent : Si nous mangeons du fruit de cet arbre...
3. Sanctifiez chaque journée, comme si...
4. On ne jugerait pas mal du prochain, si...
5. Le baromètre baisse, quand...,
6. Le fer se rouille, quand...
7. Les rats dansent, quand...
8. Le chameau se met à genoux, pour...
9. On enterre les cadavres afin qu'ils...
10. Si vous recevez une injure, il...
11. Si vous recevez des bienfaits, il...
12. J'allège mes peines, quand...

III

LES BOURGEOIS D'AMSTERDAM ET LE PAYSAN.

Sommaire. — Trois bourgeois d'Amsterdam, rencontrant un paysan, résolurent de s'en amuser ; ils se mirent à marcher l'un derrière l'autre à un certain intervalle. Le premier bourgeois que rencontra le paysan lui dit : " Bonjour, père Abraham... " Le paysan salua et continua sa route... Le second bourgeois le salua de même en l'appelant père Isaac ; il eut la même réponse que le premier... Mais, entendant le troisième bourgeois l'appeler Jacob, le paysan, perdant patience, lui dit qu'il ne s'appelait d'aucun de ces noms, mais qu'il se nommait Saül, fils de Cis ; qu'il cherchait les ânesses de son père, mais qu'il voyait qu'il ne trouvait que des ânes...

IV

LE SAVANT ET LA JEUNE FILLE.

SOMMAIRE. — Un savant était plongé dans l'étude des sciences ; — une jeune fille du voisinage, après avoir frappé à sa porte, entre et demande du feu. — Le savant lui demande avec quoi elle emportera son feu, puisqu'elle n'a rien où le mettre. — Réponse de la jeune fille, qui paraît tout étonnée qu'un homme aussi savant soit embarrassé pour si peu de chose. — Notre homme se creuse inutilement la tête à chercher ce moyen... — Dites les paroles de la jeune fille et le moyen qu'elle emploie pour emporter du feu sans se brûler. — Exclamation du savant.

CHAPITRE III

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE ROCHER ET LES VOYAGEURS.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier ; et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite. Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause de ce rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : « Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ! »

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête. Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher ; et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux ; peut-être il aura pitié de nous dans cette détresse. » Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : Prions, dit encore : « Mes frères, ce que chacun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ? »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda ; et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur, c'est l'homme ; le voyage, c'est la vie ; le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route. Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

(La Mennais.)

Conversation littéraire.

1. De quelle nature est ce sujet ?
2. Quels en sont les acteurs ?
3. Comment débute l'auteur ?
4. Ne trouva-t-il pas un obstacle sur sa route ?
5. Y avait-il une autre issue hors du chemin ?
6. Que fit le voyageur ?
7. Voyant l'inutilité de ses efforts, que fit-il et que se dit-il à lui-même ?
8. Qu'arriva-t-il pendant qu'il était ainsi absorbé dans cette pensée ?
9. Que fit celui-ci ?
10. Les voyageurs qui survinrent ensuite réussirent-ils mieux que les deux premiers ?
11. Que dit l'un d'eux aux autres voyageurs ?
12. Cette parole fut-elle écoutée ?
13. Quel conseil donna à ses camarades le voyageur qui avait dit de prier ?
14. Ce conseil fut-il suivi ? Qu'advint-il ?
15. Que représentent ce voyageur, ce voyage et ce rocher ?
16. Un homme seul pourrait-il écarter ce rocher, c'est-à-dire surmonter ses misères pour continuer sa route ?
17. Quelle a été la prévoyance de Dieu dans cette occurrence ?

18. Quel style a-t-on employé dans ce récit ?

19. Qu'appelle-t-on *style biblique ?*

20. Quels sont les caractères particuliers de ce style ?

21. Souvent dans le texte on rencontre ces mots : *étant, voyant, ayant, ce que voyant.* En général, embellissent-ils le style, et doit-on souvent faire usage de ces participes ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Notre Père qui est dans les Cieux. — Endroit isolé. — Ce que les animaux carnassiers trouvent ou enlèvent pour leur nourriture. — Masse de pierre très-élevée, très-escarpée et terminée en pointe. — Aller dans les pays éloignés. — Cesser de résister, se soumettre.

Mots à expliquer.

Il n'y avait point d'autre issue. De le mouvoir. Vains. Que sera-ce de moi ! Sans abri. Bêtes féroces. Un autre voyageur survint. Et ils prièrent de cœur. Et ils poursuivirent leur route. Absorbé. Détresse.

III

LA MORT ET LE CHRÉTIEN.

CANEVAS. — La Mort rencontre un homme qui la salue en lui disant : "..........." Etonnée de ce qu'il ne tremble ni devant elle ni devant les maux qui la précèdent, elle lui demande pourquoi. L'homme répond : " .... " Soudain la mort le touche et tout disparaît dans le tombeau, on ne retrouve que le vêtement du chrétien. — Insister sur le dialogue. — Le chrétien envisage la mort comme un progrès. — Le vide du tombeau (réflexions). — Décrire la scène au ciel.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Achever les phrases suivantes.

1. Si vous connaissiez toute la laideur et toute la lâcheté du mensonge...

2. Tu ne t'ennuierais pas, si...

3. Si je croyais que ma tunique connût mon secret, je..., disait un général romain.

4. La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, s'il...

5. Lorsque nous soulageons les douleurs d'autrui, nous...

6. On trouve les mets excellents, lorsque...

7. Le berger a un chien afin que celui-ci ..

8. Jean-le-Bon a dit ces belles paroles : « Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle...

II

Placer les compléments dans l'ordre logique.

Je cherche dans ses œuvres le Créateur, tout joyeux que je suis de le trouver partout.

Je ne bornerai pas à cette terre mes pensées, car elle n'est que de mon enfance le berceau.

La religion est la chaîne d'or qui au Ciel lie la terre.

L'insecte que nous appelons *tourniquet* se construit, avec une matière semblable à du papier gris, une coque.

Rien n'est comparable aux combats que livre à ceux qui attaquent son baleineau, la baleine.

III

LE SIFFLET.

SOMMAIRE. — Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma poche de sous. Je les donnai tous à un enfant en échange d'un sifflet. Je rentre chez moi, fier, joyeux, sifflant par toute la maison. Mes frères et mes sœurs me firent repentir de mon achat, en me faisant penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec cet argent ; j'en pleurai de dépit. Cet accident me revint plus tard dans la mémoire, et me fit épargner maintes fois mon argent.

TROISIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Nuisible. Trouver. Noble. Se diviser. Cèdre. Semblable. Naturel. Inférieur. Sale. Hideux. Fausseté. Prisonnier. Se séparer. Violemment. S'emporter. Patient. Naissance. Tête. Intérêt. Se rechercher. Mobile. Déplaisir.

II

1. A quoi compare-t-on ordinairement la vie rapide de l'homme ?..... Pourquoi ?

2. On représente la Fortune sur une roue ; pourquoi cela ?

3. On représente le temps sous la figure d'un vieillard armé d'une faux ; pourquoi cela ?

III

LÉGENDE DU PALMIER.

SOMMAIRE. — Fidèles à la voix de l'ange, Joseph et Marie, portant Jésus dans leurs bras, fuient les soldats d'Hérode. Ils arrivent près d'un sycomore, d'où ils aperçoivent un dattier chargé de fruits. "Que je mangerais bien de ces dattes, dit Marie, car j'ai bien faim." Joseph secoue inutilement l'arbre et se dispose à aller plus loin. Alors le petit Jésus dit au palmier : "Incline-toi et apporte toi-même tes fruits à ma douce mère." Le palmier s'inclina, et Marie cueillit des fruits. Puis le petit Jésus fit jaillir de l'eau pure d'un trou qu'il creusa avec son doigt dans le sable... Au moment de quitter ce lieu, Jésus dit au palmier qu'il ordonnait à ses anges de porter une de ses branches au paradis et qu'elle couronnerait les martyrs. Il dit, et un ange emporta la palme au ciel.

IV

L'ARABE ALMANZOR.

SOMMAIRE. — Un riche Arabe, après s'être donné toutes les satisfactions que la richesse peut désirer, voulut un jour, dans l'ennui de la satiété, visiter les tombeaux de ses ancêtres. Il se promenait parmi les tombes, savourant la fraîcheur qui facilitait sa digestion, lorsqu'il lit sur l'une d'elles : "*Dans ce tombeau est caché un trésor plus grand que n'en posséda jamais Crésus.*" Son ambition lui fait passer sur tout, il fait ouvrir le tombeau dans lequel il ne trouve qu'un peu de poussière et une tablette portant ces mots : "Avant que ta main sacrilège profanât ce tombeau, il y régnait "un repos continuel, trésor que Crésus ne posséda jamais."

CHAPITRE IV

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE CHAT.

Deux savants qui avaient passé leur vie à scruter la natu-

re, à disséquer ses productions pour en connaître le mécanisme, et à disserter pertinemment sur chacune d'elles, se rencontrèrent un jour. Ils se mirent à parler de quadrupèdes, de vers, de poissons, d'oiseaux et de toutes sortes d'arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murs ; et, ce qu'il y eut d'admirable, c'est qu'ils se trouvèrent parfaitement d'accord sur tous ces objets. Aussi se louaient-ils réciproquement et à l'envi.

Enfin, ils vinrent à parler aussi de la nature et de l'instinct particulier du chat ; mais ils se divisèrent à ce sujet, et se querellèrent fort. L'un disait du chat qu'il est le monstre le plus hideux et le plus nuisible : faux, dissimulé, cruel, semblable enfin au tigre par le caractère et par la forme, bien qu'il lui soit inférieur en grandeur et en force, ce dont on ne saurait trop remercier le Ciel. L'autre prétendait, au contraire, que le chat tenait plus du lion que du tigre ; qu'il avait la générosité et tous les nobles sentiments du roi des quadrupèdes, et en approchait encore la forme ; qu'il était propre, caressant, et, par cela même, ennemi du chien, animal sale et importun ; qu'enfin, le chat était le plus utile des animaux domestiques, un vrai don du Ciel, que les hommes ne sauraient assez remercier.

Et ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder, chacun emportant du ressentiment dans son cœur. L'un retourna à sa volière et à ses oiseaux vivants, dont le chat lui avait dévoré plusieurs, et l'autre à sa collection d'oiseaux empaillés, que les souris rongeaient à son grand déplaisir.

Et il en est ainsi de tous les jugements dictés par l'intérêt et la passion. (KRUMMACHER.)

Conversation littéraire.

1. Qu'est-ce que la parabole ?
2. Ce sujet est-il une parabole ?
3. Quels en sont les acteurs ?
4. A quoi ces deux hommes avaient-ils passé leur vie ?
5. De quoi se mirent-ils à parler, après s'être rencontrés ?
6. S'accordèrent-ils dans leur dissertation ?
7. Au sujet de quoi se divisèrent-ils dans leurs opinions ?
8. Que disait l'un à propos du chat ?

9. Que prétendait au contraire l'autre ?

10. Quel effet produisit ce discours sur l'autre savant ?

11. Quel animal ce dernier aimait-il ?

12. Ces deux savants se séparèrent-ils bien satisfaits l'un de l'autre ?

13. Où retournèrent-ils après s'être séparés ?

14. De quoi cette parabole est-elle l'image ?

15. Tournez en discours direct ces deux propositions du second alinéa : l'un disait du chat qu'il était le monstre le plus hideux et le plus nuisible.

16. Quels sont les avantages du discours direct ?

17. Divisez le texte en trois parties et dites l'objet de chacune.

18. Que signifient ces expressions ; depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope ?

19. Dans quelle partie du texte fait-on l'éloge du chat ?

20. Quel animal désigne-t-on par cette périphrase : *le roi des quadrupèdes ?*

21. Pourquoi est-il surnommé ainsi ? Ce n'est point à cause de sa taille, de sa grosseur, puisque, sous ce rapport, un grand nombre d'animaux lui sont supérieurs.

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Celui qui est très-instruit, qui connaît beaucoup de choses. — Tout animal qui marche sur quatre pieds. — Sentiment, mouvement naturel aux animaux qui les fait agir sans réflexion. — Etre dont la conformation est contre nature.— Bête féroce dont le poil est rayé ou moucheté, qui a la forme d'un chat. — Souvenir d'une injure avec désir de s'en venger. — Grande cage où l'on nourrit des oiseaux.

Mots à expliquer.

Scruter la nature. Disséquer. Disserter pertinemment. Cèdre. Hysope. Se louaient-ils réciproquement ? Ils se divisèrent. Hideux. Dissimulé. Forme. Remercier le ciel. L'autre prétendait. Importun. Avait dérobé. Collection. Les jugements dictés par l'intérêt ou la passion.

III

Résumez le texte en sept ou huit lignes.

IV

PETITE CHANSON DU CERISIER.

SOMMAIRE. — Au printemps, Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit ver ;" et il fut fait ainsi. Le petit ver s'éveille, ronge les feuilles, en disant : Qui donc m'a préparé un tel festin ?

Dieu dit de nouveau : "Qu'on mette la table de la petite abeille." Aussitôt le cerisier se couvre de fleurs, et l'abeille y boit avidement le doux nectar, en s'écriant : Oh ! la délicieuse boisson !

L'été vient, et le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit oiseau." Et le petit cerisier se couvre de fruits ; l'oiseau en mange, et dit : Maintenant je pourrai chanter.

A l'automne, tous étaient rassasiés ; la table est enlevée, et le vent fait voltiger sur la terre les feuilles jaunies.

Enfin voici l'hiver, et le bon Dieu dit : " Que la neige couvre ce qui reste, et que la nature repose ! "

DEUXIÈME LEÇON.

I

Placer les compléments dans l'ordre logique.

1. Les hommes, comme des ombres légères, sur la terre, passent.

2. L'orgueil est des vertus l'ennemi.

3. Ce torrent entraîne tout ce qu'il rencontre avec lui.

4. Chacun a reçu de l'Auteur de tout bien son présent, je ne dois donc envier la part de personne.

5. Profite, pour te former au bien, de ta jeunesse, car elle passe vite.

II

Compléter les phrases suivantes.

1. Le beau temps nous égaie,...
2. Les biens temporels sont illusion et tromperie ;...
3. A Dieu la gloire,...
4. Un petit gain sûr est préférable à...
5. Tel résiste à la violence qui...
6. La jeunesse vit d'espérances,...

7. L'homme est de glace aux vérités ;...

8. L'homme sage juge des choses suivant leur valeur réelle ;...

9. La modestie accompagne le vrai mérite ;...

10. Un sot disait d'un homme d'esprit : « On ferait un gros livre avec ce qu'il ignore. — Et vous, lui répondit-on, on en ferait... »

11. Ceux qui résistent aux passions sont forts et libres ;...

III

CONFIANCE EN DIEU.

Sommaire.— Un soir, un homme pieux, mourant de faim et de soif, frappe en vain à la porte d'une maison. Il se couche sur la terre en disant : Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! La lanterne qu'il avait suspendue au cou de son âne s'éteignit tout à coup, et le lion dévora l'âne. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, dit l'homme en se réveillant. Il vit en même temps tout le village pillé; les voleurs avaient tué ou fait prisonniers les habitants. Il s'applaudit d'avoir mis sa confiance en Dieu, qui dirige tout vers des fins prévues.

TROISIÈME LEÇON.

I

Compléter les phrases suivantes.

1. Il ne suffit pas d'être vertueux en paroles, il faut ..

2. Nous devons non-seulement plaindre les malheureux, mais aussi...

3. Si je disais que je suis sans défaut,...

4. Je gagnerai honorablement mon pain, au lieu...

5. On ne confie pas des secrets aux bavards, car...

6. Voulez-vous être cru toujours sur parole ?...

7. Je corrigerai mes défauts, au lieu...

8. Les fleurs sont belles, mais il y a quelque chose de plus beau, c'est...

9. On ne doit pas cueillir le fruit avant sa maturité, parce...

10. Le soleil nous paraît petit, parce...

11. Les vents d'est sont ordinairement secs, car...

II

Quatre pensées sur ces deux mots : ingratitude, ingrat.

III

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

La voûte azurée. — Le dieu de la mer. — L'esclave de Phrygie. — Le cygne de Cambrai. — La messagère du printemps. — L'ami de l'homme. — Le vaisseau du désert. — Le mangeur de moutons. — La gent marécageuse. — La gent trotte-menu. — Le matin de la vie. — Le soir de la vie.

IV

LE PETIT ERMITE.

SOMMAIRE. — Bernardin de Saint-Pierre était né au Havre de Grâce de parents nobles et vertueux. Il avait pour bonne Marie Talbot, laquelle lui lisait souvent la vie des saints. Un jour, mécontent de son professeur, il résolut de se retirer dans la campagne et d'y vivre en ermite. Il choisit un petit bois peu éloigné de la ville ; il regarde sa nouvelle demeure et se trouve heureux. Tout à coup il entend la voix de sa bonne ; il s'avance plus avant dans le bois ; mais la voyant pleurer, il revient sur ses pas pour la consoler et retourne à la maison paternelle.

IV

LE SINGE.

SOMMAIRE. — Un singe, appartenant à un avare, découvre le trésor de son maître et le jette par la fenêtre.

L'avare rentre, et menace le singe : celui-ci rit, perché au haut d'un toit voisin.

Un passant, informé de la cause de son désespoir et de sa colère, lui dit : " L'action de votre singe est une folie, mais votre avarice en est une plus grande encore : votre argent ne servait à personne."

CHAPITRE V.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE POIRIER.

Le vieux Robert, assis à l'ombre d'un grand poirier planté devant sa maison, faisait goûter des fruits de cet arbre à ses petits-fils, qui n'en pouvaient assez louer l'exquise saveur.

Je veux, dit le grand-papa, vous raconter l'histoire de cet arbre, c'est-à-dire la mienne. Il y a plus de cinquante ans, cet emplacement, qui m'appartenait, était inculte, j'étais pauvre et je me plaignais de ma misère à l'un de mes voisins, qui était fort riche. " Ah ! lui disais-je, si j'avais seulement cent écus !... " — Mon voisin, homme sage, me répondit : " Si tu veux suivre mes conseils, il te sera aisé d'y " réussir. A cette même place que tu occupes, il y a plus " de cent écus cachés sous la terre ; fais en sorte de les en " tirer." Jeune et sans expérience, je pris ces paroles à la lettre. La nuit suivante, je creusai la terre à une grande profondeur ; mais à mon grand regret, je ne trouvai pas le moindre écu.

Le lendemain matin, lorsque le voisin vit le trou que j'avais fait, il se mit à rire en se tenant les côtes. " Enfant " que tu es, dit-il, ce n'est pas ainsi que je l'entendais... " Néanmoins ta peine ne sera pas perdue. Je veux te don- " ner une jeune souche de poirier que tu planteras dans ce " trou, et dans quelques années tu verras paraître les écus." Je plantai la souche, je la soignai, et elle produisit le grand et bel arbre que vous voyez. Les beaux fruits dont il se couvre chaque année m'ont rapporté bien au-delà de cent écus ; c'est un capital qui produit de riches intérêts, et j'ai expérimenté ainsi la vérité de cette maxime :

" Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins."

(Schmidt.)

Conversation littéraire.

1. Où était le vieux Robert ?
2. Que faisait-il ?
3. Les enfants étaient-ils satisfaits du goût de ces fruits ?
4. Quelle histoire voulut leur raconter le grand-père ?
5. A quelle époque fait-il remonter le commencement de son récit ?
6. Quelle était alors sa position pécuniaire ?
7. A qui se plaignait-il de sa misère ?
8. Quel souhait formula-t-il ?
9. Que répondit le voisin ?

10 Que fit le jeune homme ?

11 Lorsque le voisin vit le trou qu'avait fait le jeune homme, que lui dit-il ?

12 Que lui donna-t-il pour planter dans le trou qu'il avait creusé ?

13. Que fit-il de cette souche ?

14. Fut-il récompensé de ses soins ?

15. En terminant son récit, le vieillard ne cite-t-il pas une maxime dont il dit avoir expérimenté la vérité ?

16. De quelle fable sont extraits ces vers, et qui en est l'auteur ?

17. Le conte de Schmidt n'a-t-il pas quelque ressemblance avec la fable du grand fabuliste ?

18. N'avez-vous aucune observation à faire au sujet des deux premières lignes du troisième alinéa ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Fils du fils ou de la fille, par rapport à l'aïeul ou à l'aïeule. — Bas d'un tronc d'arbre avec les racines. — Connaissance des choses, acquise par un long usage. — Somme qui produit un intérêt. — Produit de l'argent placé. — Proposition générale qui sert de principe, de règle.

Mots à expliquer.

Aïeul. Saveur. Inculte. Cent écus. C'est le fonds qui manque le moins.

III

LA JEUNE FILLE ET L'ABEILLE.

SOMMAIRE. — *La jeune fille.* Que fais-tu, gracieuse abeille, à travers les fleurs ? Tu butines, et le soleil ardent ne t'arrête pas... La fleur s'incline à peine sous le poids de ton corps frêle, etc. Pourquoi ce travail continuel ?

L'Abeille. Je cueille sur ces fleurs le miel et la cire ; le miel pour l'enfant, la cire pour la Vierge Marie.

Enfant, les leçons et les exemples de ta mère et de ta maîtresse sont les fleurs où tu dois puiser.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Vide. Long. Profondeur. La vie. Le temps. L'enfer. L'activité. Agréable. La joie. Timide. Sec. Repousser. Les maux. Avare. Beaucoup. Relever. Ignorer. Familiarité. Tout. Léger. La vertu. La vérité. Colère. L'âme. L'esprit. Ennuyer.

II

1. Quelle est la créature céleste que l'on représente ayant sous ses pieds la tête d'un serpent ? Pourquoi ?

2. Le bois de sandal parfume la hache qui le frappe ; de qui est-il l'image ? Pourquoi ?

III

LES MOUCHES ET LES ARAIGNÉES.

SOMMAIRE. — Un prince se plaignait de ce que Dieu avait inutilement créé les mouches et les araignées, et désirait pouvoir les exterminer toutes. Vaincu dans un combat, il s'endormit au pied d'un arbre. Un soldat ennemi le trouve et s'apprête à le tuer, quand une mouche se posant sur son nez l'éveille et le sauve. Il entra dans une caverne. Pendant son sommeil, une araignée tendit sa toile à côté de la grotte. Deux soldats pénètrent dans la grotte, mais à la vue de la toile d'araignée ils se retirent. Après leur départ, le prince, qui les avait entendus du fond de sa cachette, remercia Dieu et lui demanda pardon d'avoir blâmé témérairement la création de deux bêtes qui venaient de lui sauver la vie.

I

Placer les compléments dans l'ordre logique.

1. Ils se demandent quel est cet étranger, les uns aux autres.

2. A quoi servent des coffres remplis d'or à l'avare ?

3. J'élève vers le ciel ma première pensée à mon réveil, chaque jour.

4. Pourquoi par des guerres civiles nous déchirer ?

5. Que le respect ne t'abandonne jamais pour la vérité.

II

Compléter les phrases suivantes.

1. Une mauvaise nouvelle attriste ;...
2. Les prodigues cherchent le superflu ;...
3. La joie est le partage du cœur pur ;...
4. L'humble fait beaucoup et se croit inutile ;...
5. La vertu est aimable ;...
6. Le travail est une source de vertus ;...
7. Un bon père punit avec peine et...
8. Les petites causes...
9. Les âmes nobles sacrifient le plaisir au devoir ;...
10. L'homme économe conserve ses ressources ;...
11. Il y a beaucoup d'appelés, mais...

III

LE COFFRET MERVEILLEUX.

SOMMAIRE. — Une maîtresse de maison voyait ses ressources diminuer sensiblement sans qu'elle pût jamais en découvrir la cause. Elle alla trouver un solitaire. Celui-ci lui remit un petit coffret fermé en lui recommandant d'avoir soin de promener ce coffret dans tous les endroits de sa maison sans en oublier aucun. Cette femme s'en retourna et fit exactement ce qui lui avait été recommandé. Elle constata de nombreuses infidélités et négligences de la part de ses domestiques. Elle corrigea ces abus, et alla au bout d'un an retrouver le solitaire et le féliciter du bon effet qu'avait produit le coffret qu'elle croyait merveilleux. — Langage que lui tint le religieux.

IV

LES TROIS SOUHAITS.

CANEVAS. — Modeste aisance et bonne santé de deux époux. Désirs ambitieux. Apparition d'une fée qui leur promet d'accomplir trois de leurs souhaits... La femme, un soir, désire voir une saucisse sur un plat de pommes de terre. —Puisse-t-elle s'attacher à ton nez, dit le mari. — Ces deux vœux insensés accomplis, ils emploient leur troisième souhait à se débarrasser de l'ornement importun. La fée ne reparut pas. Ils comprirent que la véritable sagesse consiste à être content de sa position.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE SANSONNET.

Le vieux chasseur Bernard possédait un sansonnet qu'il avait dressé à articuler quelques mots. Quand, par exemple, il appelait l'oiseau en lui criant : « Petit sansonnet, où es-tu ? » celui-ci ne manquait jamais de répondre : « Me voilà ! »

Le fils de son voisin, le petit Charles, était enchanté de ce merveilleux oiseau et lui faisait de fréquentes visites.

Un jour que notre garçon vint encore voir son favori, il le trouva tout seul dans la chambre ; son maître était allé chercher de l'eau au fond de la cour. Charles, cédant à une mauvaise pensée, profita de cette occasion, saisit l'oiseau et le mit dans sa poche.

Un moment après, la porte s'ouvrit et le chasseur entra. Voulant faire plaisir à son petit voisin, il s'écria, comme de coutume : « Petit sansonnet, où es-tu ? » — « Me voilà, » répondit l'oiseau du fond de la poche.

Alors le vieux Bernard prit un air sévère, délivra le captif, et, saisissant le petit voleur par le bout de l'oreille, il le conduisit jusqu'à la porte, lui appliqua un soufflet et lui dit : « Mauvais drôle que tu es, ne t'avise plus de remettre le pied chez moi, et souviens-toi qu'*il suffit parfois du moindre accident pour mettre au jour le vol le mieux caché.*

(SCHMIDT.)

Conversation littéraire.

1. Quel oiseau possédait le vieux Bernard ?
2. Quel était le principal talent du sansonnet ?
3. Qu'était le petit Charles ?
4. Pourquoi Charles venait-il fréquemment chez Bernard ?
5. Que fit un jour l'enfant pendant l'absence de Bernard ?
6. Pourquoi Bernard s'était-il absenté de sa maison ?

7. Que fit Bernard en rentrant ?

8. Pourquoi cria-t-il ainsi ?

9. Qu'arriva-t-il aussitôt qu'il eut ainsi appelé le sansonnet ?

10. Quel fut le résultat de ce cri de l'oiseau ?

11. Comment Bernard traita-t-il le petit voleur ?

12. Où se trouve la moralité de cette parabole ?

13. De quelle nature est ce sujet ?

14. Pourquoi Bernard agit-il si sévèrement à l'égard de cet enfant ?

15. Tournez cette phrase en discours indirect : *Mauvais drôle que tu es, ne t'avise plus...*

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Celui qui poursuit les bêtes fauves, le gibier, pour les tuer ou pour les prendre. — Nom donné communément à l'étourneau. — Instrument dans lequel est une aiguille qui a la propriété de toujours se tourner vers le nord. — Planète qui éclaire la terre pendant la nuit. — Instrument fait ordinairement de cordes, avec lequel on lance des pierres. — Violent mal de tête. — Celui qui souffre la mort pour attester la vérité du Christianisme. — Montagne qui vomit du feu.

Mots à expliquer.

Qu'il avait dressé. Charles était enchanté. Fréquentes visites. Son favori. Cédant à une mauvaise pensée. Le captif. Ne t'avise plus de remettre le pied chez moi.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Grand. Refroidir. Superflu. Disette. La tête. Gloire. Les élus. Intérieur. Gâté. Coupable. Arriver. S'arrêter. Avancer. Abandonner. Jouir. Durable. Mortel. Content. Gagner. Lumière. La paix. Oui. Des reproches. Géant.

II

Dix pensées sur ce mot : Travail.

III

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

L'apôtre des nations. — Le disciple bien-aimé. — Le prince des apôtres. — La bergère de Nanterre. — Le Céleste-Empire. — L'héroïne de Beauvais. — La mère de tous les hommes. — Le médecin des âmes. — L'airain sacré. — Le sage. — Les dons de l'automne.

IV

LE VIEILLARD ET LE PETIT BERGER.

SOMMAIRE. — Au mois de juillet, un pauvre vieillard cheminait paisiblement sur la route. Il avait chaud, il avait soif. Il accourt vers une fontaine, mais il ne peut y puiser, car l'eau est trop profonde. Déception et désespoir du pauvre vieillard, qui appelle la mort. Un jeune berger a vu son embarras et sa détresse. Il puise de l'eau en plongeant dans la fontaine un petit vase attaché à une corde, et avec du vin il achève de remplir le vase. Le voyageur boit, et ne sait comment remercier l'enfant. Celui-ci sort en même temps quelques provisions ; il les offre au vieillard qui les accepte. Avant de quitter le berger, il le bénit. L'enfant s'inclina et sentit dans son âme la joie la plus douce. Depuis ce moment, il fut toujours heureux.

V

L'OURS.

SOMMAIRE. — Un ours terrible avait été aperçu dans une forêt. — Deux chasseurs, Etienne et Hubert, se chargent de le tuer. Ils s'établissent dans une auberge et dépensent beaucoup, comptant sur leur ours. — Un jour, apparition brusque de l'ours, ils l'ajustent, mais en vain. Hubert monte sur un arbre, Etienne se couche la face contre terre. — L'ours s'approche, le flaire et s'éloigne. — Que t'a dit l'ours ? dit Hubert à son camarade ? — Il m'a dit qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

TROISIÈME LEÇON.

I

Compléter les phrases suivantes.

1. Le plus heureux en apparence est souvent...

2. L'homme ingrat oublie les services...
3. Le juge est une loi parlante ;...
4. Il y a du courage à pardonner une injure, et...
5. Parler, c'est semer ;...
6. Les oiseaux de proie dorment le jour et...
7. Celui qui rend un service doit l'oublier ;...
8. Nous devons faire le bien et...
9. La plupart des philosophes refusent l'intelligence aux animaux, mais ils...

II

De quoi le printemps, l'hiver et le sommeil sont-ils l'image ?... Pourquoi ?

III

L'ARABE ET SON CHEVAL.

CANEVAS. — Dites qu'un Arabe, blessé et fait prisonnier par les Turcs, était étendu la nuit près de la tente des vainqueurs. Il entend hennir son cheval... Il se traîne jusqu'à lui, et lui parle comme à un ami... En même temps, il ronge avec les dents la corde qui tient son cheval attaché. L'intelligent coursier flaire son maître, et, le saisissant par sa ceinture de cuir, il l'emporte jusqu'à sa tente aux pieds de sa femme et de ses enfants. Le cheval aussitôt expire. Toute la tribu l'a pleuré et les poëtes le chantent encore.

IV

LE PORTRAIT.

SOMMAIRE. — Un riche marchand mourut dans une contrée lointaine, pendant que son fils unique était loin du sol natal. Trois jeunes gens se disent fils et héritiers. Le juge leur présente un portrait fort ressemblant du père avec une flèche pour tirer sur un point indiqué du portrait. — Le premier tire, le second aussi, le troisième fond en larmes en disant qu'il ne veut pas tirer contre le portrait de son père. Le juge le proclame fils et héritier du défunt.

V

Nommer les provinces qui ont été réunies à la couronne sous Louis XIV et raconter sommairement leur annexion.

VI

LE DINER DANS LA COUR.

SOMMAIRE. — Un domestique avait un maître que rien ne pouvait

contenter... — Ce maître rentre un jour de fort mauvaise humeur ; il ne trouve pas la soupe de son goût... ; il la jette avec l'assiette au milieu de la Cour... — Sans s'émouvoir, le domestique prend tout ce qui restait sur la table : verres, assiettes, vin, pain, etc., et jette le tout par la fenêtre... — Le maître furieux, lui demande pourquoi il agit ainsi... — Réponse du domestique...

Le maître comprit le sens de ces paroles, et dès ce jour il se corrigea.

VII

LA PLUIE.

Canevas. — Dites qu'un marchand revenait de la foire, ayant de l'argent dans sa valise. — La pluie tombait. — Murmures contre la Providence. — Dites qu'en entrant dans une forêt il vit un brigand qui l'ajustait avec son fusil. — La poudre était mouillée, le coup ne partit pas. — Il donne de l'éperon à son cheval et s'échappe heureusement. (Réflexions qu'il fit au sujet de la Providence qu'il semblait naguère accuser.)

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE LEÇON.

I

CLOVIS.

Clovis, véritable fondateur de la monarchie française, était fils de Chilpéric Ier. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il succéda à son père, et dès lors il médita la conquête des Gaules. A la tête de cinq mille guerriers, il franchit les Ardennes, et battit à Soissons Syagrius, général romain. Quelque temps après, il mit à mort le vaincu, qu'il se fit livrer par Alaric II, roi des Visigoths.

En 493, il épousa Clotilde, princesse catholique et nièce du roi des Bourguignons. Pendant la bataille, sur le point d'être battu par les Allemands, il promit au Dieu de Clotilde de se faire chrétien s'il le rendait vainqueur. Après la victoire, il se fit instruire par saint Rémi, évêque de Reims, et reçut le baptême avec trois mille de ses guerriers. C'est à cette cérémonie que se rapporte l'origine de la *sainte-ampoule*, dont parle la tradition de Reims.

Les effets de cette conversion furent rapides : les villes de l'Armorique (ancien nom de la Bretagne et des côtes de la Manche) acceptèrent sans combat la domination des Francs ; bientôt après il remporta des succès faciles sur les Bourguignons et les Visigoths ariens. Alaric II, roi des Visigoths, fut vaincu à Vouillé, près de Poitiers, en 507, et tué de la main de Clovis.

Ce prince souilla ses dernières années par de grands crimes : il fit périr ou tua de sa main plusieurs chefs francs, afin de s'emparer de leurs petits Etats. Grand capitaine et sage législateur, Clovis eût été le plus grand prince de son siècle s'il ne s'était pas livré à ces actes de cruauté qu'expliquent seules les mœurs de sa nation. Il mourut à Paris en 511, après trente ans de règne. Ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Clotaire et Childebert se partagèrent ses Etats.

Conversation historique et littéraire.

1. Quel fut le véritable fondateur de la monarchie française ?
2. A quel âge monta-t-il sur le trône et de qui était-il fils ?
3. Racontez sa première victoire.
4. Quelle fut la femme de Clovis ?
5. Comment s'opéra la conversion de Clovis ?
6. Accomplit-il sa promesse ?
7. Quelle influence exerça sur la Gaule la conversion de Clovis.
8. Parlez des guerres de Clovis entre les Bourguignons et les Visigoths ?
9. Racontez les crimes qui signalèrent les dernières années de Clovis.
10. Quelles furent ses qualités ?
11. En quelle année mourut-il ?
12. Dites les noms de ses quatre fils.
13. Racontez l'origine de la sainte-ampoule.
14. Qu'est-ce que l'histoire ?
15. Quel est l'objet de l'histoire ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Celui qui fait, qui donne des lois. — Inhumanité, penchant à répandre le sang ou à le voir répandre. — Celui qui est d'une très-petite taille. — Celui qui excède de beaucoup la taille moyenne. — Celui qui a la vue courte. — Celui qui voit mieux de loin que de près. — Chef de famille chez les Hébreux. — Longue pièce de bois qui porte les voiles d'un navire. — Arrière d'un navire.

Mots à expliquer.

Succéda à son père. Clovis médita. Il franchit. Battit Syagrius. Capitaine. Mœurs.

III

PÉPIN-LE-BREF.

SOMMAIRE. — Pépin est sacré roi. — Ses qualités guerrières et administratives. — Ses exploits. — Fondation de la puissance temporelle des papes.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Noir. Salir. Misanthropie. Sobriété. Inconstance. Tes recettes. Correct. Concave. Mou. Joli. Exhumer. Flexible. Le départ. Paresseux. Punition. Grossier. Robuste. Esprit positif. Généreux. Recto. Semer. Bâtir. Animal sauvage. Vendre. Haïr. La victoire. Liberté. Libre. Silence.

II

Six pensées sur ce mot : prière.

III

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

Au retour des zéphyrs. — Le fruit de l'expérience. — La fille de l'économie. — La folle du logis. — La fève de Moka. — L'exécuteur des hautes œuvres. — Nos voisins

d'outre mer. — Un disciple d'Esculape. — Le blé de Turquie. Le plus beau des oiseaux. — Les colosses du Nil. — La Péninsule ibérique.

IV

L'ENFANT GATÉ.

Sommaire. — L'enfant gâté se peigne, se soigne comme une petite fille. Il est lent, gracieux et bavard. Il fuit le travail ; il évite toute peine et toute ennui. Il semble n'être occupé qu'à mettre en défaut la surveillance de ces maîtres : il a l'esprit dissimulé et inventif ; il connaît l'art de faire du bruit sans être vu et celui de parler sans remuer les lèvres. Il passe sa vie à perdre son temps. Que deviendra-t-il ? Rien, si ce n'est la désolation de sa famille.

TROISIÈME LEÇON.

I

Dix pensées sur ces deux mots : ignorance, ignorant.

II

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. *Il faut que je te dise qu'il convient que tu partes.*

2. Monsieur, le voyageur *qui est* arrivé hier au soir *désirerait* bien vous parler.

3. *Je tiens à ce que vous marchiez un peu* plus vite.

4. *Voulez-vous posséder* l'art de vivre, *acquérez celui* d'oublier.

5. C'est un secret *qui est* réservé aux belles âmes *que* de savoir à qui *il faut donner*, quand *il faut donner et* comment il faut donner.

6. L'ennui qui *mine* les autres hommes est inconnu des gens *qui aiment le travail.*

III

Transcrivez la phrase suivante et rejetez les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût. — Motivez votre préférence.

La mémoire de saint Louis resta gravée en caractères indélébiles, *ou* resta profondément gravée dans l'esprit des

peuples, et longtemps après sa mort, lorsqu'ils étaient victimes de l'absolutisme et de la tyrannie *ou* lorsqu'ils étaient opprimés, ils redemandaient *les lois et coutumes du bon roi saint Louis.*

IV

L'AMITIÉ.

CANEVAS. — Dire : les caractères principaux qui se trouvent dans l'étude des goûts, des idées, des habitudes des amis, dans la forme de leurs rapports.

Décrire : le dévouement, l'abnégation dans le malheur comme dans la prospérité ; le courage de dire la vérité qui doit rendre service, quand même elle pourra déplaire quelques instants.

Démontrer : la rareté et le prix inestimable d'un véritable ami.

V

LE ROUGE-GORGE.

SOMMAIRE. — Toc, toc, toc, faisait un petit rouge-gorge à la vitre d'un laboureur. Le laboureur ouvrit la fenêtre et l'oiseau entra. Il devint très-familier dans la maison. Mais lorsque le printemps reparut, il s'envola dans le bois voisin. Avec l'hiver revint le rouge-gorge amenant sa compagne. Ils entrèrent là comme enfants de la maison. Les garçons du laboureur s'étonnait. La bienveillance, leur dit le père, fait naître la confiance.

VI

Nommez les provinces qui ont été réunies à la couronne sous Philippe-Auguste, Philippe-le-Hardi et Charles VII, et racontez sommairement leur annexion.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE LEÇON.

L'AVEUGLE, SON CHIEN ET L'ECOLIER.

Chargé d'une besace, un bâton à la main,
Cheminait un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui des yeux encore avait perdu l'usage.
Il allait mendiant son pain.
Un trésor lui restait au sein de la misère,
Le meilleur des amis. Qui donc ? Etait-ce un frère ?

Un cousin ?... Non, c'était son chien.
On l'appelait *Fidèle :* il le méritait bien ;
Car cet animal débonnaire,
Par un léger cordon seulement attaché,
Conduisait en tous lieux le nouveau Bélisaire,
Et flairait de cent pas un bienfaiteur caché.
Comme il passait près d'un collège,
Un maudit écolier, qu'inspire le démon,
Saisissant un fer sacrilège,
Du guide officieux a coupé le cordon.
« Plante-moi là, dit-il, cet homme à barbe grise ;
Sois libre et va courir les champs.
La place d'un tel homme, avec ses cheveux blancs,
Est à la porte d'une église.
— Quoi ! répond le chien généreux,
Trahir ainsi la confiance !
Laisser à l'abandon un ami malheureux,
Quand il m'a dit cent fois, dans sa longue souffrance :
« Fidèle sur la terre est mon dernier appui,
« C'est ma seconde Providence ! »
Et tu voudrais, méchant, me séparer de lui !
Qui prendrait soin de le conduire ?
— Que t'importe ! va, fuis. — Non, je n'en ferai rien.
— C'est ton bien que je veux. — Mais tu le veux pour nuire.
Dans le malheur d'autrui peut-on trouver son bien ? »
A ces mots, il retourne au vieillard qu'il caresse.
Et l'aveugle, en versant des larmes de tendresse,
Au cou du chien joyeux rattache son lien.

(Le Bailly.)

Conversation littéraire.

1. De quelle affliction était accablé le vieillard dont parle la première partie de cette fable ?
2. Comment faisait-il pour vivre. ?
3. Quel trésor lui restait-il dans son malheur ?
4. Comment ce chien s'appelait-il ? Méritait-il d'être ainsi nommé ?
5. A quoi son maître l'employait-il ?
6. Qui était ce Bélisaire dont il est parlé dans cette fable ?

7. Qu'arriva-t-il un jour que le chien et l'aveugle passaient près d'un collège ?
8. Qu'est-il dit de défavorable envers l'écolier ?
9. Que dit-il au chien en coupant le cordon auquel il était attaché ?
10. Le chien accepta-t-il la liberté qui lui était offerte ? Que répondit-il à l'écolier ?
11. Après ces paroles, et malgré l'écolier, que fait-il ?
12. Que pensez-vous de la conduite de cet écolier ? était-ce réellement un sentiment de pitié qui l'avait poussé à couper ainsi le cordon de l'animal ?
13. Que dites-vous au contraire de la conduite du chien ?
14. Combien de personnages figurent dans cette fable ?
15. Quels sont les sentiments qui y dominent ?
16. Divisez cette fable en trois parties : l'exposition, le nœud, le dénouement.
17. Où se place ordinairement la morale d'une fable ? Où se trouve-t-elle ici ?
18. Cette fable si correcte ne contient-elle pas néanmoins une cheville, c'est-à-dire une expression inutile, qui semble ne figurer dans le vers que pour la rime ?
19. Que pensez-vous des cinq vers de l'exposition où se trouvent ces consonnances : pain, sein, chien, cousin, bien ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Long sac ouvert par le milieu et formant une poche à chaque bout. — Celui qui demande l'aumône. — Ce que l'on donne aux pauvres. — Personnage attaché à la Cour. — Criminel condamné aux travaux forcés. — Petit quadrupède couvert de piquants. — Organe qui reçoit et digère les aliments. — Titre que l'on donne en Chine à tous les gens en place.

Mots à expliquer.

Appesanti par l'âge. Et qui des yeux encore avait perdu l'usage. Un trésor lui restait au sein de sa misère. Animal débonnaire. Flairait de cent pas un bienfaiteur caché. Un fer sacrilège. Du guide officieux. Trahir ainsi la confiance. C'est ma seconde Providence. Dans le malheur d'autrui peut-on trouver son bien ?

III

Résumer cette fable en sept ou huit lignes.

IV

LE LOT DU POÈTE.

SOMMAIRE. — Jupiter avait partagé la terre entre tous les hommes... chaque corps d'état avait eu sa part... — Cependant le poète n'était pas présent lorsque se fit le partage, et lorsqu'il arriva, il ne restait rien pour lui... — Jupiter, à qui il avait été se plaindre, ne pouvant rien lui donner sur la terre, puisque tout était pris, lui permit de vivre avec lui dans le ciel toutes les fois qu'il le voudrait.

OBSERVATIONS IMPORTANTES.

On doit, en écrivant, s'appliquer particulièrement à rendre sa pensée claire et nette, et l'on ne saurait y parvenir si l'on n'emploie le mot propre : tout autre ne rend la pensée ni avec la même clarté ni avec la même force : un terme propre rend l'idée tout entière, un terme peu propre ne la rend qu'à demi, un terme impropre la défigure. Exemple :

Hélas ! de quelle horreur nos timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris. (RACINE.)

On dit *saisi d'horreur*, et non *surpris d'horreur*.

Turenne n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu. (FLÉCHIER.)

C'est la *prudence* et non la *vertu* qu'il *faut* opposer au hasard.

Le mot particulier, le mot spécial doit être aussi toujours préféré au mot générique, c'est-à-dire à celui qui exprime l'idée sans image et sous une forme abstraite. Ainsi, au lieu de : *j'ai fait un tableau, j'ai fait un mur, j'ai fait un projet, le tumulte devient plus considérable, faites des dons nombreux*, dites : *j'ai peint un tableau, j'ai bâti un mur, j'ai conçu un projet, le tumulte augmente, multipliez vos dons.*

Les mots *chose, faire*, etc., s'appliquant à tout, doivent également être évités, car ils sont vulgaires et d'un goût douteux.

L'expression affirmative doit être préférée à l'expression négative. La première est élégante, l'autre est embrouillée et triviale.

Exemple : *L'élève qui ne travaille pas ne sera pas récompensé.* — L'élève studieux sera récompensé.

Nous allons comparer des propositions et des phrases où le style est faible, négligé et traînant, avec d'autres renfermant la même pensée dans un style irréprochable. Exemple :

Voyez ces arbres qui n'ont plus de feuilles. — Voyez ces arbres dépouillés de leurs feuilles.

Aujourd'hui, à qui donc peut-on se fier ? — A qui se fier aujourd'hui ?

Il faut que nous étudiions, car c'est dans l'étude que nous trouverons toutes sortes de biens. — Etudions, l'étude est la source des plus grands biens.

Quand on est jeune, on voit la vie en beau, on trouve tout gai. — Tout sourit à la jeunesse.

Plus les chrétiens étaient persécutés, plus ils devenaient nombreux. — Les chrétiens se multipliaient au milieu des persécutions.

Nous ne voyons pas Dieu, cependant sa bonté et sa présence se font sentir de toutes parts. — Dieu quoique invisible, fait sentir partout sa bonté et sa présence.

Si vous voulez faire un serment, il ne faut pas vous dépêcher, mais si une fois vous l'avez fait, il faut vous hâter de l'accomplir. — Soyez lent à faire un serment, soyez prompt à l'accomplir.

La différence qui existe entre ces phrases comparées établit la différence du bon style et du style écolier. Et combien de jeunes gens ont ce style toute leur vie ! Combien d'écrivains l'ont aussi sans le croire et sont ennuyeux sans le savoir !

Ainsi le bon style emploie la quantité juste et précise des mots réclamés par la pensée ; l'autre est long, diffus, et cloche par la multiplicité fastidieuse des mots inutiles, impropres ou fort communs.

On compose généralement avec trop de précipitation ; on a hâte d'achever et l'on n'achève rien. De là ces pensées sans liaison, ces tournures banales et embarrassées, ces expressions sans force, sans élégance et sans justesse.

On doit méditer sérieusement jusqu'à ce qu'on ait des idées bien nettes de ce qu'on veut écrire. Lorsque l'imagination en sera remplie et vivement frappée, alors les expressions commenceront à se présenter en abondance, les meilleures et les plus convenables sont en général, celles qu'une grande connaissance du sujet fait naître sans étude et sans efforts.

On doit composer d'abord avec beaucoup de lenteur et d'attention ; la promptitude et la facilité seront le résultat de la pratique. C'est le sentiment de Quintilien : " En commençant par composer vite, dit-il, on n'atteindra jamais à l'art de bien composer, et en composant bien, on parviendra immanquablement à composer vite. "

DEUXIÈME LEÇON.

I

Compléter les phrases suivantes.

1. Le croyant est heureux, même dans l'indigence ;...
2. L'avare et le superbe ne sont jamais en repos ;...
3. Sous la peau d'un agneau souvent...
4. On aime les hommes véridiques ;...
5. Un bon arbre produit de bons fruits ;...
6. Souvent les hommes condamnent le soir...

7. Je préfère être blâmé par les bons que...
8. La foudre frappe le chêne orgueilleux et...
9. La richesse attire les amis...
10. Les lois sont faites pour effrayer les méchants et...

II

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Il faut *que vous obéissiez* à vos parents.

2. Il faut *que vous vinssiez* plus tôt.

3. Je parlais alors *sans que je susse rien.*

4. *Quand on s'entretient* avec un ami, c'est *comme si on pensait* tout haut.

5. La raison se compose de vérités qu'il faut *qu'on dise* et de vérités qu'il faut *qu'on taise.*

6. Celui qui prétend *qu'il trouvera* le repos en ce monde se trompe grossièrement.

III

1. Un ver luisant brillait sur l'herbe tendre ; un crapaud lui lance son venin : « Que t'ai-je fait ? crie le ver. — Eh ! répond le cruel, pourquoi brilles-tu ? »

Que veut-on figurer dans cette fable ? Pourquoi ?

2. Quels sont les symboles ou attributs de la Justice ?... Pourquoi ?

3. A quoi compare-t-on ordinairement les paroles imprudentes qui causent si souvent de graves préjudices à la réputation du prochain ?

IV

Développer en trois ou quatre lignes les deux pensées suivantes : 1° un ami sincère est bien rare ; 2° une langue médisante est un fléau dans la société.

TROISIÈME LEÇON.

I

Sept pensées sur ce mot : égoïste.

II

Comparez deux numéros semblables ; dites celui que vous préférez, et motivez cette préférence par une courte analyse critique du numéro défectueux.

1. Voulez-vous conserver la grâce de Dieu ? Soyez reconnaissant lorsqu'il vous la donne, patient lorsqu'il vous l'ôte.

1. Que celui qui désire de conserver la grâce de Dieu soit reconnaissant lorsqu'il la lui donne et patient lorsqu'il la lui retire.

2. Il y en a plusieurs qui, au temps de l'épreuve, tombent aussitôt dans l'impatience ou le découragement.

2. Il y en a plusieurs qui se laissent aller à l'impatience et à la paresse dès que les choses ne réussissent pas comme ils auraient voulu.

III

LE HETRE.

Sommaire. — Un jour deux hommes comparaissent devant un tribunal : l'un, Edmond, accuse l'autre, Oswald, de ne vouloir pas lui rendre un bijou de grand prix qu'il lui avait confié ; il ajoute qu'il lui est impossible de prouver ce qu'il affirme, vu que le fait n'avait eu d'autre témoin qu'un vieux hêtre isolé au milieu des champs. Oswald jure que la déposition d'Edmond est fausse et erronée, qu'il n'a jamais eu connaissance ni du bijou, ni de l'arbre dont parle Edmond. Le juge ordonne à celui-ci d'aller lui chercher une branche de l'arbre en question, et à Oswald d'attendre le retour d'Edmond. Quelques instants après le départ de ce dernier, le juge ordonne à Oswald de regarder par la fenêtre s'il le voyait revenir. — Réponse d'Oswald... — Sentence que prononce le juge.

IV

SACRIFICE D'ABRAHAM.

Sommaire. — Naissance merveilleuse d'Isaac. — Sacrifice que Dieu exige. — Obéissance d'Abraham et de son fils. — Préparatifs et départ. — Montagne de Morira. — Heureuse surprise. — Substitution de victime. — Abraham, père des croyants. — Isaac, modèle de soumission à la volonté paternelle.

CHAPITRE IX.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE JARDIN DE ROLLIN.

Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier, couvert de cinq abricotiers et de dix pêchers, fait tout mon fruitier. Je n'ai point de mouches à miel, mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent, sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant pas sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du Ciel.

Conversation littéraire.

1. Depuis quelle époque Rollin commence-t-il à sentir et à aimer la douceur de la vie rustique ?
2. Ce jardin a-t-il de longues allées à perte de vue ?
3. De quoi est formé ce fruitier ?
4. A-t-il des mouches à miel ?
5. Sa joie est-elle sans inquiétude ?
6. Que manque-t-il à son bonheur ?
7. Qu'appelle-t-on noms *concrets* ?
8. Qu'appelle-t-on noms *abstraits* ?
9. Indiquez 1° tous les noms concrets renfermés dans le texte ; 2° tous les noms abstraits.

10. A quoi tient le charme de cette courte description ?

11. Quelle est la pensée la plus remarquable, celle qui couronne cette simple et jolie description ?

12. Les ouvrages privés de l'inspiration et du sentiment religieux ont-ils une grande valeur littéraire ?

13. Qu'était-ce que Rollin ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Voie, chemin bordé d'arbres. — Rangée d'arbres fruitiers dont les branches sont dressées et appliquées contre un mur ou sur un treillage. — Mouches à miel. — Herbe qui repousse dans les prés qui ont été fauchés. — Reste de compte. — Enfant qui a perdu son père ou sa mère, ou l'un des deux. — Branche de vigne avec ses feuilles et ses fruits. — Masse d'air qui enveloppe la terre. — Espace de trois mois. — Espace de six mois.

Mots à expliquer.

Vie rustique. A perte de vue. Exposée au midi. Fruitier. Attachées à leur froid Suc. Contribuent à le faire songer aux choses du Ciel.

III

UN INCENDIE A ROME.

SOMMAIRE. — Le feu, raconte un voyageur, prit hier pendant la nuit dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Jamais incendie plus terrible n'éclaira une nuit aussi sombre... Il me semble entendre encore le cri des mères ! Après avoir passé la soirée dans les environs du Vatican, je m'en revenais chez moi à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes. J'avais déjà traversé la place ; je rencontre une femme en larmes, tenant à la main deux enfants à demi vêtus, elle avait perdu le troisième. La foule se presse et entre dans l'église de Saint-Pierre. J'ai vu quatre soldats emportant sur des sabres croisés une jeune fille évanouie. Lorsque le vent se taisait, il se faisait un silence lugubre !... Soudain, à une fenêtre du Vatican, voilà des prêtres, voilà le Saint-Père en habits pontificaux. A l'instant, comme un seul homme, la foule pousse un cri et tombe à genoux. Le peuple est dans une attente inexprimable. Le Pontife lève les yeux au Ciel : les derniers mots de la bénédiction sont encore sur ses lèvres que les vents se taisent et l'incendie est éteint.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller du particulier au général.

Ex. : acacia : *arbrisseau.*

1. Pomme. 2. Noyer. 3. Mouche. 4. Hirondelle. 5. Fer. 6. Herbe. 7. Fusil. 8. Langue. 9. Violette. 10. Serpent 11. Oseille. 12. Truite. 13. Chien. 14. Scie.

II

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Vos mensonges fréquents *font du mal* à votre réputation.

2. Ils vinrent vers nous *en faisant* de grands cris.

3. On le *mit au fond* du puits.

4. Le bruit devient *plus considérable.*

5. Les défauts, *qui sont faibles tout d'abord, deviennent de plus en plus forts* par l'habitude.

6. La jeune mère avait *mis* aux branches d'un arbre le berceau de son fils.

7. On doit *avoir une certaine déférence pour ceux qui sont dans la misère.*

8. *Etant à peine entrés* dans le village, nous *vîmes* sur la place une *foule* de gens *qui étaient armés.*

III

LE DÉLUGE.

Sommaire. — A la vue du danger qui les menace, les peuples, alors en guerre, se réconcilient ; les impies se précipitent dans les temples, et demandent grâce à la Divinité qu'ils ont méconnue, mais c'est en vain. — La terre se couvre de ténèbres épaisses, — l'Océan gronde et brise ses freins, et poursuit l'homme et les animaux jusque sur les plus hautes montagnes, les atteint et les engloutit... — Dieu ayant accompli sa vengeance, dit à l'Océan de rentrer dans ses limites; mais il veut que l'homme se rappelle cette événement, il veut en laisser les traces : — les os fossiles que l'on retrouve encore aujourd'hui l'attestent. — Le soleil, la lune, les nuages, les arbres, les forêts, la mer, les montagnes, tout dans la nature semble rappeler à l'homme combien Dieu est terrible dans sa vengeance.

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. On a livré un combat *sur mer.*
2. On a équipé ce *bâtiment de mer.*
3. *Celui qui conduisait la barque* fut un instant effrayé.
4. Voilà un roi *qui a l'habitude de gagner des victoires.*
5. La corruption, l'infection *fait venir* le vautour au lieu *de le faire partir.*
6. Voilà un homme qui *se fait remarquer* par son génie.
7. Cette rose *a* un parfum délicieux.
8. L'ennemi avait *mis en mouvement* toutes ses forces.
9. La couleur de pourpre a été *trouvée* par un chien de berger.
10. Dieu nous ordonne *de faire du* bien *à ceux qui nous font du* mal.
11. Les eaux *qui ne bougent pas ne* sont *pas saines.*
12. Les pharisiens *firent mourir en croix* le Juste.

II

Donnez votre appréciation sur les deux lettres suivantes.

Monsieur,

Je vois arriver en tremblant la fin du mois de juin : il me sera impossible de payer mon loyer. Je vous demande quelques jours de délai. Je connais votre bonté, Monsieur, aussi je compte sur votre indulgence, comme vous pouvez compter sur ma bonne volonté et ma reconnaissance.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de mon sincère et respectueux dévouement. X.

Monsieur,

Mon loyer expire le 30 juin, c'est-à-dire dans 15 jours. Je vous écris pour vous dire que je ne pourrai pas payer à cette époque.

Votre serviteur très-humble, Z.

III

Comparez deux numéros semblables, dites celui que vous préférez et motivez votre préférence par une courte analyse critique du numéro défectueux.

1. Prenez de toute chose occasion de vous avancer ; en sorte que si vous avez devant les yeux quelque bon exemple, ou que vous en entendiez parler, vous soyez animé à l'imiter.

1. Profitez de tout pour votre avancement. Si vous voyez de bons exemples, ou que vous les entendiez raconter, animez-vous à les imiter.

2. Vous serez trompé souvent si vous jugez des hommes d'après ce qui paraît au-dehors.

2. Vous serez bientôt trompé si vous ne vous arrêtez qu'aux apparences extérieures des hommes.

IV

L'INONDATION.

Sommaire. — L'inondation est générale ; toute la ville est envahie par les flots en courroux. — Fuite générale des habitants dans le clocher de l'église et sur les toits.— Excepté le vieux pont de César, toutes les maisons, tout est ébranlé par les eaux. — Teinte lugubre que donne le soleil à cette scène. Une grande maison située sous le pont chancelle ; un pan de mur s'en détache et laisse voir un jeune homme penché sur le lit de sa vieille mère, qu'il cherche à emporter. — il ne veut pas la quitter. — Soudain la maison tremble, s'écroule et entraîne le malheureux couple dans l'abîme... — Le jeune homme reparaît, — il a la jambe serrée entre deux fragments de plancher. — On lui jette des cordes, il ne peut les saisir. — Il s'attache aux piles du pont.— il va être sauvé...— Mais une vague vient et l'entraîne dans le gouffre ; — sa tête reparaît encore, puis tout disparaît. — Le lendemain on retrouva son cadavre près d'un jeune saule reverdi par l'orage.

V

Nommez les provinces qui ont été réunies à la couronne sous Philippe-le-Bel et sous Louis XI, et racontez sommairement leur annexion.

CHAPITRE X.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LETTRE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN A Mr X.

Monsieur, je vous remercie de votre lettre, mais que j'en suis affligée ! Pauvre amie, dans quel état vous me la montrez ! Elle doit être bien malade pour ne pas m'écrire elle-même ; car elle sait que toute autre écriture m'est triste. Continuez, Monsieur, continuez à m'adresser ses bulletins de santé. Vos lettres sont datées du chevet de son lit ; j'ai par vous et de près toutes les douleurs de notre chère malade, tout ce qu'on en peut voir m'est transmis, et le triste bonheur qu'il y a à cela je le goûte profondément. Je vis dans ce que je souffre. Quand verrons-nous donc un adoucissement à ses maux ? Que Dieu nous soit en aide ! J'y compte bien davantage que sur les secours humains, ceux de la science me font peur. Dans quel état l'ont plongée tant de docteurs, et dernièrement ce fatal M*** !

Mais recommandez-lui le courage et la foi, ces deux forts appuis de l'homme : avec cela on ne souffre pas moins, mais on souffre en chrétien, en union avec Jésus agonisant de tristesse, qui est entré au ciel par le Calvaire.

Pour le moment, rien de plus à dire, à écrire, à penser, le froid engourdit l'âme. Il semble, en hiver, que les pensées ne sont plus en circulation et se prennent à la tête comme des glaçons. Adieu.

(EUGÉNIE DE GUÉRIN.)

Conversation littéraire.

1. Par qui est écrit cette lettre ?
2. De quoi remercie-t-elle ce monsieur, et de quoi est-elle affligée ?
3. Pourquoi est-elle affligée de cette lettre ?
4. N'engage-t-elle pas ce monsieur à lui écrire souvent, et pourquoi ?

5. Comment exprime-t-elle l'impatience avec laquelle elle désire ... ouragement de son amie ?

6. Compte-t-elle beaucoup sur les secours de la science ?

7. Que conseille-t-elle à ce monsieur de recommander à la malade ?

8. Avec ces deux vertus, souffre-t-on moins ?

9. En terminant, que dit-elle de l'hiver ?

10. Appréciez le style de cette lettre.

11. Signalez les pensées heureuses qu'on trouve çà et là dans le texte.

12. La critique que l'auteur fait de la science médicale n'est-elle pas exagérée ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Notes, compte-rendu journalier de l'état de nos affaires, de notre santé. — La partie du lit où se trouve le traversin. — Poursuivre ce qui est commencé. — Acte de la puissance divine contraire aux lois de la nature. — Instant qui précède la mort. — Nom donné anciennement à Paris. — Nom donné anciennement à Constantinople. — Personne livrée en garantie d'une promesse. — Ce qui est proposé a la foi des chrétiens et est inaccessible à la raison humaine.

Mots à expliquer.

J'en suis affligée. Toute autre écriture m'est triste. M'est transmis. Je vis dans ce que je souffre. Ceux de la science me font peur. Dans quel état l'ont plongée. Le courage et la foi, ces deux forts appuis de l'homme. Qui est entré au ciel par le Calvaire. Il semble en hiver, que les pensées ne sont plus en circulation, et se prennent à la tête comme des glaçons.

III

UNE CHARMANTE ESPIÈGLERIE

CANEVAS. — Obéissance passive que doit sans cesse montrer la pensionnaire. — Règlement de la pension, règlement qui s'étend sur le coucher, le lever, les repas, etc. — Parallèle entre la vie libre et sans contrainte de la famille et celle du couvent. — Continuelles applications du mot *défense*, qui sont faites à la pension... — Conclure

par ces mots : Je n'ai pas encore compris les douceurs de la vie de couvent ; il y en a pourtant, je vois tant de figures heureuses !

IV

Mme DE SÉVIGNÉ A SA FILLE Mme (DE GRIGNAN).

Sommaire. — Madame de Sévigné commence ainsi : " Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année ; rien ne peut me flatter davantage..." — Toutes les années de Madame de Sévigné sont dévouées à sa fille. — Le temps passe vite et apporte toujours quelque chose de la jeunesse ; mais à Madame de Grignan il en laisse encore beaucoup ; tandis qu'à Madame de Sévigné il apporte la vieillesse et la mort.

V

Mme DE SÉVIGNÉ A Mr DE COULANGES.

Canevas. — Elle explique à ce monsieur combien elle est affligée de le voir malade et souffrant ; — elle souhaite sa prompte guérison. — Elle termine par une phrase de politesse.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

La moquerie est la seule ressource *ou* la seule chose qui reste à la médiocrité pour se venger du talent ou de la vertu. Quand un sauvage ne peut arriver *ou* atteindre à la hauteur de l'arbre pour en avoir le fruit, il le coupe par la base *ou* par le pied. En France, dit un philosophe, la moquerie n'est exercée *ou* n'est mise en usage que par des têtes vides d'idées *ou* des têtes où il n'y a point d'idées : elles ne sont bonnes qu'à siffler *ou* elles ne savent que siffler.

II

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante

Le gardien des enfers. — La déesse des moissons. — L'inconstante déesse. — Le chevalier de la triste figure. — Le prince de la médecine. — Le dieu des enfers. — Le père de la tragédie française. — Le chantre de la création.

— L'étoile du matin. — Les membres du Sacré-Collège. — La saison des fruits. — Les fils aînés de l'Eglise.

III

1. Que compare-t-on aux ténèbres ? Pourquoi ?

2. La violette, humblement cachée sous l'herbe, de qui est-elle le symbole ?.. Pourquoi ?

3. J'ai vu l'autre jour deux socs de charrue ; l'un, revenant des travaux, était brillant et poli ; l'autre, depuis longtemps en repos, était couvert de rouille. A qui peut-on comparer ces deux socs ?... Pourquoi ?

IV

LE GÉNÉRAL LAMARQUE A MADAME *** SA BELLE-SŒUR SUR LA MORT DE MADAME DE GERANDO LEUR AMIE COMMUNE.

CANEVAS. — Il voudrait pouvoir consoler cette dame d'une perte dont elle seule peut bien apprécier toute l'étendue... ; il fait en peu de mots l'éloge des deux amis ; quant à lui, il rassemblera tous les objets qui lui rappellent la défunte, et il les conservera religieusement ; la force de son caractère lui fera supporter un mal irréparable. Il a appris toute la sublimité et le courage qu'a montrés sa belle-sœur (1) (*Ici il lui fait un éloge bien senti*). — Il l'engage à conserver sa santé pour ses amis. — Il termine par un adieu et une dernière exhortation au courage.

V

LETTRE D'INVITATION A UN AMI.

SOMMAIRE. — X... dit à son ami qu'il a peu de choses à lui offrir, mais il peut disposer de tout. — Il habite une chaumière placée dans une position magnifique. — Il lui dit de se disposer à partir, et qu'il trouvera en débarquant le meilleur des amis.

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes en faisant disparaître les pléonasmes vicieux.

1. Ne vous dépêchez pas si vite.

2. Les nôtres s'entr'égorgèrent les uns les autres dans l'obscurité.

---

(1) Pendant la maladie de Mme de Gérando, la belle-sœur de Lamarque n'avait cessé de veiller nuit et jour au chevet de son amie.

3. Il n'y a rien qui me fatigue comme de marcher à pied.

4. Il faudra qu'un jour nous nous séparions tous les uns des autres.

5. Je préfère plutôt la mort.

6. Ce jeune homme se présente encore de nouveau aux examens.

7. Si tu veux les voir fuir, tu n'as seulement qu'à te montrer.

8. Mon enfant, vous avez de bien grands défauts.

9. Nous avons pris des engagements réciproques de part et d'autre.

10. Allons, Pierre, dépêche-toi vite.

11. Viens prendre un bouquet, je te le donnerai pour rien.

12. Il s'ensuit de là que vous avez tort.

II

Transcrivez les phrases suivantes et rejetez les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût. — Motivez votre préférence.

Les courtisans, jaloux du crédit de Sully *ou* jaloux de ce que Sully avait l'estime et l'affection d'Henri IV, travaillaient sans cesse à le brouiller avec le roi. Un jour ils finirent par donner *ou* ils parvinrent à donner au monarque de violents *ou* de très-grands soupçons sur la fidélité de son ministre. Sully n'eut pas de peine à prouver son innocence *ou* à se justifier. Henri IV lui jura d'être désormais sourd à toutes les choses qu'on dirait contre lui *ou* sourd à toutes les insinuations, et de le regarder comme son meilleur ami.

III

Comparez deux numéros semblables, dites celui que vous préférez et motivez votre préférence par une courte analyse critique du numéro défectueux.

1. Celui-là n'avancera guère qui n'évite que les effets extérieurs du mal, sans en arracher la racine ; au contraire, les tentations reviendront plus vite contre lui et il s'en trouvera plus mal.

1. Celui qui, sans arracher la racine du mal, évite seulement les actions extérieures, avancera peu ; au contraire, les tentations reviendront à lui plus promptement et plus violentes.

2. Plusieurs, dans ce qu'il font, se recherchent eux-mêmes secrètement, et sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils semblent même jouir d'une paix véritable tant que les choses se passent selon qu'ils le souhaitent ou qu'ils le pensent ; mais si elles vont autrement qu'ils ne le désirent, ils se troublent bientôt et tombent dans la tristesse.

2. Plusieurs se recherchent secrètement eux-mêmes dans ce qu'ils font, et ils l'ignorent. Ils semblent affermis dans la paix lorsque tout va selon leurs désirs ; mais éprouvent-ils des contradictions, aussitôt ils s'émeuvent et tombent dans la tristesse.

IV

LETTRE.

Préambule. — Monsieur de Lespée, envoyé à Saint-Étienne (Loire) en qualité de préfet, y fut assassiné lâchement. A cette occasion, les dames de cette ville adressèrent une touchante lettre de condoléance à Mme de Lespée. Voici la réponse qu'elle leur envoya.

Canevas. — Elle les remercie de leur témoignage de sympathie pour elle et de leur gratitude envers son malheureux époux. Elle dit que sa vie était précieuse à sa famille, à son pays, aux ouvriers dont le bien-être l'occupait sans cesse. Il s'était fait un devoir de répondre à l'appel qui lui avait été fait d'aller à Saint-Étienne : il s'y était rendu plein de confiance, on n'a renvoyé à son épouse qu'un cadavre. Il n'est pas de douleur comparable à la sienne. Elle demande à ces dames de prier pour lui, pour ses fils orphelins, et aussi pour sa veuve, afin qu'elle ait le courage de vivre après une si grande perte.

V

RÉCIT D'UN MOBILE AU RETOUR DE LA CAMPAGNE DE 1871, CONTRE LA PRUSSE.

Canevas. — Dire ce qu'il a éprouvé, à son départ, en quittant ses parents, ses amis et le sol natal, les batailles auxquelles il a assisté, les fatigues qu'il a endurées, les dangers qu'il a courus et comment il a échappé à la mort.

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE LEÇON

I

LA FLEUR.

Par une belle journée de printemps, Charles et Louise devaient accompagner leur père, pour aller visiter un magnifique jardin, situé devant la porte de la ville. Pendant que le père s'habillait dans la pièce voisine, les deux enfants se tenaient dans sa chambre.

Charles, ivre de joie en songeant à la promenade projetée, gambadait étourdiment à gauche et à droite et, par mégarde, il abattit une jolie fleur que le père avait élevée dans un pot.

« Quel dommage ! » s'écria Louise en ramassant la fleur.

Elle la tenait encore dans la main, quand le père ouvrit la porte et entra.

« Qu'as-tu fait, Louise ? dit-il avec une mine qui trahissait son mécontentement, pourquoi as-tu arraché cette fleur ? Ne sais-tu pas que je l'ai élevée avec tant de peine pour en tirer de la semence ?

— Ah ! mon cher père, répondit Louise en balbutiant et en lui prenant la main, je t'en prie, ne te fâche pas.

— Me fâcher, répliqua le père, non ; mais comme tu pourrais t'aviser d'arracher aussi des fleurs dans le jardin où nous devons aller et qui ne nous appartient pas, je ne pourrai pas te prendre avec moi. »

Louise baissa les yeux et se tut. Mais Charles ne put pas y tenir plus longtemps, et, les yeux pleins de larmes, il s'approcha de son père et lui dit : « Ce n'est pas ma sœur Louise, mon cher père, c'est moi qui ai abattu la fleur ; c'est donc moi qui resterai à la maison, tandis qu'elle t'accompagnera. »

Le père, touché de cette belle preuve d'amour fraternel, serra ses deux enfants dans ses bras et dit : « Vous êtes l'un et l'autre mes enfants bien-aimés et vous m'accompagnerez tous les deux. Jamais cette fleur ne m'aurait procuré

un plaisir comparable à celui qui me donne la conviction que vous vous aimerez toujours et que vous serez un jour bons et vertueux. »

Et là-dessus le frère et la sœur, pleins d'une douce gaîté, accompagnèrent leur père au jardin en riant et en sautant de joie. (CAMPE.)

Conversation littéraire.

1. Quels sont les personnages qui agissent dans ce sujet ?
2. Quelle partie de plaisir devaient faire ces enfants ?
3. Que faisaient les enfants pendant que leur père s'habillait dans une pièce voisine ?
4. Qu'arriva-t-il ?
5. Qu'est-ce qui le faisait gambader ainsi ?
6. Que fit la petite fille ?
7. Qui est-ce qui entra, pendant qu'elle tenait encore la fleur dans la main ?
8. Que dit-il à l'enfant ?
9. Avec quel air lui dit-il ces paroles ?
10. Que répondit la petite fille ?
11. De quel geste accompagna-t-elle ses paroles ?
12. Que répliqua le père ?
13. Louise éleva-t-elle quelque objection ?
14. Que fit Charles ?
15. Que pensez-vous de la conduite de ces deux enfants ?
16. Quel fut l'effet produit sur le père par cette belle conduite de Louise et de Charles ?
17. Récitez les paroles qu'il leur adressa.
18. Quel fut le résultat de tout cela ?
19. De quelle nature est ce sujet ?
20. Quels sentiments éprouve-t-on à l'égard de ces deux enfants ?
21. Pourquoi, après la révélation faite à leur père, deviennent-ils si joyeux ?
22. En quoi consiste cette bonne action ?
23. Que révèlent ces deux enfants en cette circonstance ?
24. Quelle opinion émettez-vous au sujet de leur père ?
25. Indiquez dans les premiers alinéas du texte : 1° douze noms concrets, 2° quatre noms abstraits.

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Science qui traite des végétaux. — Science qui traite des minéraux. — Celui qui a une belle écriture. — Celui qui court les mers pour piller. — Gardien d'une prison. — Lieu où s'assemblent les Juifs pour l'exercice de leur religion. — Bruit d'une cloche sonnée à coups précipités pour donner l'alarme. — Grand arbre qui produit le gland. — Société de personnes qui exécutent de la musique vocale.

Mots à expliquer.

Ivre de joie. Charles gambadait. Par mégarde. Avec une mine qui trahissait son mécontentement. Balbutier. Comme tu pourrais t'aviser. Amour fraternel. Ne m'aurait procuré. La conviction.

III

LA SOURCE D'EAU VIVE.

SOMMAIRE. — Trois voyageurs se rencontrent près d'une source d'eau vive où se trouvaient gravés ces mots : *Ressemble à cette source.* Ils boivent et cherchent le sens de l'inscription.

Le premier était un marchand. " Cette source, dit-il, en grossissant dans sa route, semble nous dire : Sois actif et tu prospèreras ! "

Le second, un vieillard, qui tenait un livre à la main, s'écrie : " Vous vous trompez ; cette fontaine, qui s'offre à tous sans rien demander, semble nous dire : Faites du bien aux hommes, sans espoir de récompense. "

Le troisième donne aussi son explication : " Moi, dit-il, je crois que l'inscription de la source ne dit autre chose que ceci : Qu'importe le mouvement de cette eau, si quelqu'impureté l'avait souillée ! Nous inviter à lui ressembler, c'est, comme elle, refléter le Ciel. "

DEUXIÈME LEÇON.

I

Nous donnons l'idée, déduire la conséquence.

1. La mort viendra comme un voleur, dit Jésus-Christ, donc...
2. Cet enfant cause de la peine à sa mère, donc...
3. La beauté passe, la vertu reste :...
4. Le temps est plus précieux que l'or :...

5. Les rêves sont trompeurs :...

6. La colère est une espèce de démence :..

7. Dieu est juste : donc...

8. Les maisons neuves ont toujours beaucoup d'humidité :...

9. La modestie est le plus bel ornement d'un jeune homme :...

10. Les arbres attirent la foudre :...

II

Critique littéraire des phrases suivantes.

1. Le professeur doit faire tous ses efforts pour faire naître l'émulation parmi les élèves, vu le bien qu'elle fait dans une école.

2. Ils s'arrêtèrent dans une cabane et mangèrent un repas frugal.

3. Guibaud s'empressa, selon son habitude ordinaire, de montrer la maison dans tous ses détails.

III

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante.

Ronge-maille. — Grippe-fromage. — Le coursier de la Laponie. — L'âne rayé. — Le dieu des vents. — La gent qui fend les airs. — Les sœurs filandières. — La ville de porcelaine. — La ville éternelle. — La ville aux cent portes. — La ville aux jardins suspendus. — Un favori des Muses.

IV

LE CHAMP DE BLÉ.

SOMMAIRE. — A l'époque des moissons, un laboureur riche et avare contemplait avec satisfaction ses abondantes récoltes et calculait la place qu'elles tiendraient dans ses granges et ses greniers. Il était dans ces réflexions lorsqu'il reçut la visite du curé qui le félicita de la fertilité de ses champs. Le laboureur répondit : " En effet, la terre rend avec usure ce qu'elle a reçue. " Alors le curé souhaita que l'homme fit envers Dieu comme la terre envers lui-même. Ce discours déplut à l'avare ; mais, sans rien faire paraître, il répondit que l'homme devait travailler pour s'enrichir, faire l'aumône et réjouir ses amis, et il donna le champ pour exemple. Le curé répliqua en prouvant l'exemple du champ lui-même : que l'homme ne doit pas s'attacher aux choses terrestres, mais travailler pour Dieu, auteur et distributeur de tous les biens.

Ce discours déplut encore à l'avare, qui se retira en maugréant.

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. *Il faut que nous rougissions de commettre des fautes et que nous ne rougissions pas de les avouer.*

2. La religion *veut que nous obéissions* aux puissances, *que nous respections* nos maîtres, *que nous souffrions* nos égaux, que nous soyons affables envers nos inférieurs, *que nous aimions* tous les hommes comme nous-mêmes.

3. Les moments sont trop chers pour *qu'on les perde* en paroles.

4. Le conseil municipal *était après décider quelque chose.*

5. *Celui qui vit bien se prépare à faire une bonne mort.*

II

Exprimez ces deux pensées de trois ou quatre manières différentes en conservant le même sens et, au besoin, les mêmes termes.

Modèle. — Soyez indulgent envers les autres pour que l'on ne soit pas trop sévère à votre égard.

Modèle. — Oh ! combien on serait avare du temps si l'on en connaissait mieux le prix.

III

Transcrire la phrase suivante et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût. — Motivez votre préférence.

Pour guérir la méchanceté ou vice du caractère *ou* qui est un vice du caractère et du cœur, la bonté ne suffit pas : il faut des *punitions*, mot effrayant sans doute ; mais puisqu'il faut sortir *ou* arracher des épines, peut-on le faire sans déchirer *ou* sans faire crier un peu le cœur ?

IV

LES MAGES AU BERCEAU DU CHRIST.

Canevas. — Ce qu'étaient les mages au point de vue de la religion et de la science ; comment ils aperçurent, en étudiant, l'étoile du divin Enfant et la voix annonçant sa naissance.

Leur voyage dans le désert vers Jérusalem, où ils ne trouvent rien qu'un tyran qui, après avoir appris par eux la naissance de Jésus, les envoie (d'après les prophètes) à Bethléem, d'où il les prie de venir lui raconter ce qu'ils auront trouvé. — Réception des mages par les bergers.

Prostration et offrandes à l'enfant Jésus.

Retour par un autre chemin.

Décrire ou narrer tous les points ci-dessous indiqués.

V

SUGER.

SOMMAIRE. — Titres de Suger au respect des grands et à l'admiration du prince. — Ses travaux comme ministre de Louis VII. — Sa politique. — Dernières années de sa vie. — Sa mort.

CHAPITRE XII.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE DROMADAIRE ET LE SINGE.

« Si tu voulais, mon ami, mon compère,
Me souffrir un peu sur ton dos,
Disait un jeune singe à certain dromadaire,
Qui partageait sa gloire ainsi que ses travaux,
Ce serait charge bien légère,
Et j'arriverais plus dispos. »
Le dromadaire a l'âme bonne,
Il s'y prête sans hésiter,
Et maître Bertrand se cramponne
Si bien de çà, de là, qu'il parvient à monter.
Ensuite que fait-il ? Vraiment on le devine !
Dominé par son mauvais cœur,
Sans cesse il déchire, il lutine
Son trop généreux bienfaiteur.
Celui-ci ne dit mot, mais enfin il se lasse,
Et de l'ingrat se débarrasse.
De la tête à l'instant l'odieux sapajou
S'en va donner contre un caillou,
Et le caillou la lui fracasse.

Hommes, n'imitez pas Bertrand !...
Si vous foulez aux pieds toute reconnaissance,
Un semblable sort vous attend.
L'ingratitude enfin lasse la bienfaisance.

(STASSART.)

Conversation littéraire.

1. Quels sont les personnages de cette fable ?
2. Quelle grâce demande le singe au dromadaire ?
3. Qu'est-il dit à la louange du dromadaire ?
4. Se prête-t-il à la demande du singe ?
5. Que fait le singe une fois monté sur le dos de son compagnon ?
6. Que dénote une telle conduite de la part du singe ?
7. Qu'arrive-t-il tout à coup ?
8. Que devient le singe en tombant ?
9. Quel nom est-il donné au singe ?
10. Récitez la morale de cette fable.
11. Que pensez-vous de ces vers :

Et maître Bertrand se cramponne
Si bien de çà, de là, qu'il parvient à monter ?

12. Formulez également votre opinion sur ces quatre vers :

Et *de* l'ingrat se *dé*barrasse.
De la tête à l'instant l'o*d*ieux sapajou
S'en va *d*onner contre un caillou,
Et le caillou la lui fracasse.

13. Résumez cette fable en deux ou trois lignes.
14. Le rôle des deux personnages mis en scène est-il bien approprié à leur nature, à leur caractère ?

II

Traduisez cette fable en prose. (1)

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Espèce de chameau à une bosse, renommé pour sa vitesse. — Petit singe d'Amérique. — Nom générique donné aux animaux qui ont des mains comme l'homme et des

(1) On traduit les pièces de poésie en prose, en brisant la mesure des vers, en détruisant la rime, et en évitant certains mots et certaines tournures poétiques que la prose n'admet pas.

pieds conformés comme des mains. — Troupe de marchands ou de pèlerins qui voyagent de compagnie pour leur commune sûreté, sur terre ou sur mer. — Espèce de singe sans queue qui se rapproche le plus de l'homme par la conformation.

Mots à expliquer.

Chameau. Compère. Qui partageait sa gloire ainsi que ses travaux. Maître Bertrand. Se cramponne. Plus dispos. Mauvais cœur. Il lutine.

IV

ASSEMBLÉE DES ANIMAUX POUR CHOISIR UN ROI.

SOMMAIRE. — Le lion étant mort et ne laissant qu'un fils en bas âge, les animaux s'assemblèrent pour élire un nouveau roi. — Chacun alors se mit à énumérer ses belles qualités, et chercha à se faire élire à la place du défunt : l'un vanta sa force, son courage, sa bravoure ; l'autre sa ressemblance avec le défunt, etc., etc. — Enfin l'éléphant emporta tous les suffrages, parce qu'il réunit en lui la force et la sagesse, sans avoir la cruauté et la sotte vanité des autres animaux.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Aller d'un mot au mot contraire.

Enlaidir. Eau trouble. Absoudre. Varié. Maigre. Brûler. Noblesse. Antipathie. Debout. Mourir. Se lever. Distrait. Pâle. Perfidie. Réussir. Irriter. Eloigner. Tragique. Départ Méprisable. Se souvenir. Se réjouir. Sévère. Précéder. Partout. Minimum. Louange. Le tout. Absolu.

II

MARCHANDISES, DENRÉES.

Sous le nom de *marchandises*, on entend tout ce qui se travaille, se prépare et se trafique. Les *denrées* sont les productions de la terre : vin, blé, etc., que vend lui-même celui qui les a récoltés. Ces mêmes *denrées* deviennent des *marchandises* lorsque celui qui les achète du cultivateur en fait un commerce ; ce dernier est par conséquent *marchand*. Le paysan qui vend sa récolte ne peut être appelé *marchand*.

Application. Le paysan ne va à la ville que pour y débiter ses *denrées*. Les voituriers transportent au chemin de fer les *marchandises* que les commerçants de la ville expédient à l'étranger. Ce fermier a vendu ses *denrées* fort cher, aussi paraît-il très-content.

III

LE COUCOU.

Sommaire. — Par une matinée de printemps, deux jeunes garçons traversant une forêt entendirent le coucou.

L'un d'eux s'écria : " C'est du bonheur qu'il me prédit, une trouvaille, etc. " L'autre repartit : " Non, c'est à moi qu'il s'adresse. "

Les deux superstitieux en viennent aux coups et se retirent, l'un avec un œil crevé, et l'autre avec une main estropiée.

Ils se rencontrent tous les deux chez le médecin, à qui ils demandent pour lequel des deux le coucou avait chanté. " Ni pour l'un, ni pour l'autre, reprit le médecin, c'est pour moi qu'il a chanté. "

TROISIÈME LEÇON.

I

ACCUSATEUR, DÉLATEUR.

L'accusateur est le plus souvent un honnête homme, dont la conscience s'est révoltée à la vue d'une mauvaise action, et qui vient la dénoncer publiquement ; celui-là ne craint pas de se montrer au grand jour. Le *délateur*, au contraire, est une âme basse et perfide ; il épie et dénonce sourdement ; c'est le plus souvent l'intérêt qui est le mobile de ses dénonciations.

Application. Au temps des Tibère, des Caligula, des Néron, etc., les .... abondaient dans Rome. Lorsque la morale est publiquement outragée, l'honnête homme doit se porter lui-même .... public. Devant ses juges ce criminel a laissé percer un trouble .... Dénoncé par un infâme ...., le comte de Valriant fut traîné à l'échafaud. Soyons .... lorsque le sentiment de la justice nous en fait un devoir ; mais ne nous abaissons jamais au rôle de ....

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Il y a des paroles d'enfant délicieuses *ou* tout à fait belles quand elles sortent *ou* partent de leur âme candide,

et que surtout elles ont passé par leur cœur si aimant. Oh ! que de larmes elles ont séché en faisant sourire *ou* en faisant naître un sourire. Mais la naïveté devient désagréable *ou* insupportable quand elle est l'expression *ou* l'effet de la légèreté, de l'ignorance ou de la sottise. Rien n'est plus mordant *ou* rien n'est blessant comme les paroles naïves de ceux qu'on a appelés justement des *enfants terribles*. Que faire *ou* que devenir quand un enfant dit devant *ou* en présence d'un visiteur fort ennuyeux *ou* d'un visiteur importun : *Maman, n'est-ce pas de ce monsieur que tu disais qu'il était embêtant de venir tous les jours ?*

III

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

SOMMAIRE. — Damoclès enviant ce qu'il appelait l'heureux sort du tyran Denis, reçoit de celui-ci la proposition de prendre sa place. Il accepte et se voit entouré d'honneurs et comblé de richesses, et servi à une table royale. Au moment où il goûtait tout l'enivrement de la volupté et de l'orgueil, il aperçoit, suspendu sur sa tête, une épée retenue seulement par un crin. Alors toute sa joie s'évanouit, et il supplie Denis de le délivrer de son bonheur.

IV

UN MOINE MÉCANICIEN.

SOMMAIRE. — Dans un convent de Chartreux, il y avait un moine qui avait le sommeil lourd ; malgré sa bonne volonté, il ne pouvait se réveiller à onze heures pour aller chanter matines. — Comme il était très-habile mécanicien, il fabriqua une espèce de réveille-matin qui, à l'heure dite, faisait un vacarme assourdissant, il est vrai, mais incapable de réveiller le Père. — Voyant l'insuccès de son premier moyen, notre moine en imagina un second, — puis un troisième, — puis un quatrième...

Sur ces entrefaites la mort vint et enleva notre bon religieux qui, plein de confiance, s'endormit dans le Seigneur en disant : " Je m'éveille enfin. "

CHAPITRE XIII.

PREMIÈRE LEÇON.

I

L'ORAGE.

La chaleur est accablante, on ne respire qu'avec peine ; la terre crevassée, couverte d'une épaisse couche de pous-

sière, semble refuser aux plantes le suc nourricier qu'elles réclament ; les herbes sont flétries ; les fleurs penchent tristement leur tête décolorée ; les troupeaux languissent ; le concert joyeux des chantres ailés a fait place à un morne silence, à peine interrompu par le chant monotone et strident du grillon ; et dans un ciel sans nuages, le soleil darde des rayons blafards, qui répandent sur la nature une lumière pâle et sinistre. Tout à coup un vent impétueux s'élève, et, soufflant par saccades, il chasse devant lui en masses épaisses la poussière des chemins. Les girouettes font entendre leur grincement lugubre ; les volets battent avec fracas, et de larges nuages noirs accourent du bout de l'horizon et couvrent en un instant toute l'étendue du ciel.

Une obscurité profonde, que le soleil ne peut dissiper, s'étend sur la campagne comme un voile funèbre et remplit le cœur de tous les êtres vivants d'une anxiété insurmontable. Le laboureur quitte sa charrue, et pousse en toute hâte devant lui son attelage effaré ; les troupeaux fuient en désordre au milieu des tourbillons de poussière ; les hirondelles rasent le sol en poussant des cris de détresse, et les habitants de la forêt se cachent en tremblant au fond de leurs sombres retraites.

Soudain une immense traînée de feu sillonne la voûte du ciel, un grondement lointain retentit, et des flancs déchirés des nuages tombent de larges gouttes de pluie. Les éclairs succèdent aux éclairs, la voix du tonnerre devient de plus en plus formidable : on dirait le roulement d'un char immense s'avançant avec impétuosité sur une immense voûte d'airain. Voilà l'orage dans toute sa terrible grandeur ! Le vent mugit, siffle, hurle, comme une bête féroce qui poursuit une proie ; la pluie tombe par torrents et change en fleuves immondes les rues désertes : le ciel est en feu ; contre les vitres, ébranlées par le fracas de la foudre, les fatales globules de la grêle rebondissent avec un bruit sinistre, et les peupliers qui bordent la route inclinent en gémissant leur fuseau gigantesque. Quelle scène grandiose, quel spectacle saisissant, quel moment solennel ? Comme, au milieu du tumulte des éléments, apparaît la grandeur de Dieu et le néant de l'homme !...

Tremblant comme un criminel qui entend la voix de son juge, le méchant pâlit et se cache. En vain il a fait appel à

son audace d'autrefois, en vain il répète ses pitoyables sophismes pour apaiser la terreur de son âme bouleversée, le fracas de la foudre même ne saurait dominer le cri de sa conscience, et, à chaque éclair qui luit, ses muscles se contractent comme ceux d'un criminel aux yeux duquel brille le glaive vengeur levé pour le coup fatal !

Tout près de lui, à peine abrité par un chaume qui vacille, un vieillard, couvert de cheveux blancs, les mains jointes et le visage serein, rassure sa famille inquiète ; il lève vers le ciel un regard où brille une inébranlable confiance, et il semble dire : « L'Eternel, le Dieu fort, nous protège et nous couvre du bouclier de son inépuisable miséricorde ; pourquoi craindrions-nous la fureur des éléments ?

Mais peu à peu le terrible météore s'apaise ; la tempête fuit au loin, entraînant à sa suite les nuages et la foudre ; la pluie cesse, le soleil brille d'un nouvel éclat au milieu d'un azur limpide ; l'alouette secoue ses ailes chargées de pluie et s'élance dans l'espace, en entonnant son hymne accoutumé ; l'homme reprend ses travaux un moment interrompus ; le bruit de la vie renaît. Tel le jour succède avec sa douce clarté aux épaisses ténèbres de la nuit.

Quelle admirable métamorphose s'est opérée dans toute la nature ! On respire avec délices un air pur, parfumé de senteurs délicieuses ; les fleurs brillent d'un éclat nouveau ; la verdure étale une fraîcheur printanière : une vie nouvelle semble animer la campagne rajeunie.

O sagesse adorable de la puissance qui gouverne l'univers ! les vents sont les messagers de ta volonté, et l'orage terrible devient entre tes mains un instrument de bénédiction. (Th. Hatt.)

Conversation littéraire.

1. Quel est l'état de la terre un peu avant l'orage ?
2. Comment dans le premier alinéa, l'auteur appelle-t-il les oiseaux ?
3. Au silence profond dans lequel est plongé la nature que succède-t-il tout à coup ?
4. Quels sont les effets de ce vent ?
5. Quelle est la cause de l'obscurité profonde qui s'étend sur la campagne ?
6. A quoi l'auteur compare-t-il cette obscurité ?

7. De quelle impression ces phénomènes remplissent-ils le cœur de tous les êtres vivants?
8. A quel moment l'orage est-il dans toute sa grandeur?
9. Dans quelles circonstances la grandeur de Dieu et le néant de l'homme apparaissent-ils le mieux?
10. Quel est l'homme qui tremble et se cache pendant la fureur de l'orage?
11. Quel est celui, au contraire, dont le visage reste calme et serein et dont le regard brille d'une inébranlable confiance?
12. Quelle a été l'influence de l'orage sur l'état de la nature?
13. Que devient l'orage entre les mains de Dieu?
14. Quel enseignement pourrions-nous tirer de ce qui précède?
15. Quelle est la nature de ce sujet?
16. Indiquez-en l'ordre et la division.
17. A quoi reconnaissez-vous que l'orage est un bienfait du Ciel?
18. Citez les endroits où l'auteur interrompt sa description pour élever sa pensée vers Dieu.
19. Dans quelle partie du texte compare-t-on le méchant plein de terreur avec le juste, plein de calme, de sérénité et de confiance?
20. Le style est-il sobre et concis?
21. Les épithètes ne sont-elles pas trop multipliées?
22. Dans quel alinéa cette défectuosité se montre-t-elle avec plus d'évidence?
23. Désignez, dans cet alinéa, les épithètes dont la fréquence nuit à la sobriété, à la netteté du récit.

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Petit insecte qui aime les lieux chauds et obscurs, et vulgairement appelé *cri-cri.* — Raisonnement artificieux qui ne conclut pas juste. — Alliage de cuivre et d'étain qui rend le cuivre plus dur et plus sonore. — Arme ancienne qu'on portait au bras gauche et dont on se servait pour se couvrir le corps. — Nom donné à tout phénomène atmosphérique.

Mots à expliquer.

La terre crevassée. Le suc nourricier. Le concert joyeux des chantres ailés. Morne silence. Interrompu. Monotone. Strident. Le soleil darde ses rayons. Blafard. Sinistre. Saccades. Lugubre. Anxiété. Attelage effaré. Cris de détresse. De leurs sombres retraites. Traînée de feu. Des flancs des nuages. Formidable. Immondes. Fuseau gigantesque. Ses muscles se contractent. Un chaume qui vacille. Visage serein. Des éléments. Azur limpide. Métamorphose. La verdure étale une fraîcheur printanière. Les messagers de la volonté divine.

III

HIVER ET PRINTEMPS.

CANEVAS. — Etablir le contraste entre l'une et l'autre de ces deux saisons. Faire ressortir les rigueurs, les tristesses de l'hiver, et les douceurs, les joies et les espérances du printemps. Montrer l'utilité de l'une et de l'autre au point de vue providentiel. Terminer par une réflexion morale ayant trait à la vie présente et à la vie future dont l'hiver et le printemps nous offrent l'image.

DEUXIÈME LEÇON

I

SAUVAGE, FAROUCHE.

Un objet est *sauvage* par défaut de culture. Un animal est *farouche* par vice d'humeur. Le *sauvage* serait *farouche*, s'il avait dans le caractère et dans les mœurs de la rudesse, de la brutalité, de la dureté. Apprivoisez l'animal *sauvage*, il deviendra domestique ; domptez l'animal *farouche*, il paraîtra soumis.

APPLICATION. L'écureuil est un animal sauvage. La panthère est... Les Gaulois étaient un peuple..., ne respirant que la guerre et le carnage. Les peuplades.... des îles Sandwich sont d'un naturel doux et pacifique ; les naturels de la Nouvelle-Zélande sont, au contraire, ... et sanguinaires. Les herbes .... croissent dans les terrains incultes.

II

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Qui vous a pu *mettre* dans cette humeur chagrine ?
2. *N'ayant pas* de fortune, que puis-je faire ?

3. Cette nuit, dans l'erreur d'un songe, j'étais *arrivé* au rang des rois.

4. Un enfant *qui n'a pas conservé son innocence* est *semblable à une fleur qui est inodore.*

5. *Quand on donne* vite, c'est *comme si l'on donnait* deux fois.

6. Le commerce *qui rapporterait le plus*, serait *de se procurer* les hommes ce qu'ils valent et de les revendre *le prix qu'ils se croient valoir.*

7. On trompe aussi bien l'homme en lui *faisant croire* qu'il est libre de tout dire, qu'en lui *faisant croire* qu'il est libre de tout faire.

III

L'OURAGAN.

Canevas. — Il vient du Sud, il se développe insensiblement et il arrive en peu de temps au plus haut degré de sa fureur.

Décrire son bruit et ses effets : Forêts ébranlées, arbres enlevés, moissons détruites, etc. — Quelquefois la tempête roule de noirs nuages qui, venant tout à coup à éclater, inondent la terre. — Des torrents bourbeux se précipitent des montagnes, la rivière déborde et ce qu'avait épargné l'ouragan est détruit par les eaux.

TROISIÈME LEÇON.

I

Exprimer ces deux pensées de trois ou quatre manières différentes en conservant le même sens, et, à peu près, les mêmes termes.

Modèle. — Oubliez vos bonnes actions pour que Dieu s'en souvienne.

Modèle. — L'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité.

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Pourquoi tuer un insecte quand il n'est pas nuisible *ou* quand il ne fait de mal à personne, et qu'il suffit de l'écarter *ou* et qu'on peut se contenter de l'écarter pour être délivré des ennuis que nous cause sa présence *ou* pour être délivré de son importunité ?

« Va, pauvre petit animal, le monde est bien assez grand pour nous deux *ou* pour que nous puissions y tenir tous les deux, » disait un jeune garçon en poussant une mouche ennuyeuse vers la fenêtre qui se trouvait ouverte *ou* vers la fenêtre ouverte.

C'est bien simple, cela, mais n'est-il pas vrai que c'est touchant? Un enfant qui agit ainsi quand on ne le voit pas *ou* sans être vu ne sera jamais mauvais *ou* méchant.

III

Comparez deux numéros semblables, dites celui que vous préférez, et motivez votre préférence par une analyse critique du numéro défectueux.

1. Ne tirez point vanité de votre taille ni de la beauté de votre corps, qu'une légère maladie corrompt et défigure.

1. Ne vous élevez point à cause de la force et de la beauté de votre corps, qu'une légère maladie abat et flétrit.

2. Vanité de souhaiter une longue vie et de ne pas se soucier de bien vivre.

2. C'est une vanité que de souhaiter une longue vie, et de se mettre si peu en peine qu'elle soit bonne.

IV

L'HIVER.

Sommaire. — Voici l'hiver avec ses jours glacés et tristes. Le vent souffle dans le vallon désert et retentit au haut des grands arbres. En voyant la terre couverte de neige, on se demande où est la vie. Le soleil perce à peine la brume épaisse. L'oiseau éperdu ne sait où se réfugier. Les pauvres familles souffrent du froid et de la faim. La vieille femme, apportant du bois, est suivie d'un enfant qui dit : j'ai froid, j'ai faim. L'hiver a pourtant ses joies pour un grand nombre. L'hiver est le temps de l'épreuve ; il dit au pauvre : " attends," et au riche charitable : " donne, donne encore."

V

LE ROSSIGNOL

Sommaire. — Le rossignol est sans contestation le roi des oiseaux chanteurs. Je ne sais rien que l'on puisse comparer à la pureté, à la variété et à l'ampleur de ses harmonies. Il se fait entendre le jour et la nuit. Lorsque les ténèbres couvrent la terre, Dieu semble dire au rossignol : Chante un hymne à ma louange. Il se plaît au milieu des bosquets, le long des ruisseaux, etc.

Réflexion morale. — Si notre âme était pure, nous chanterions, comme ce petit oiseau, un hymne perpétuel de reconnaissance et d'amour à notre Père qui est dans les Cieux.

CHAPITRE XIV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes (*) depuis le n° 109 jusqu'au n° 124 inclusivement.)

I

LE PONT-NEUF.

Le Pont-Neuf était d'ordinaire le point central où se réunissaient les marchands d'orviétan et de baume, les débitants d'élixir et de poudre de sympathie, les inventeurs de la panacée universelle, les arracheurs de dents, tous grands docteurs de la petite faculté. On y trouvait de plus les chanteurs de noëls, les escamoteurs, les équilibristes, Tabarin et son théâtre ; par conséquent, force badauds et charlatans agissant réciproquement les uns sur les autres par un grand pouvoir d'attraction.

Malheur au provincial venu de Poitou ou de Saintonge, jeté au milieu de cette cohue, et s'y faisant reconnaître à sa démarche gênée, à son air de circonspection, à son feutre à petit bord ou à sa moustache écourtée ! Il est bientôt le point de mire de tous, et les plus habiles opérateurs s'en emparent comme d'une proie pour leurs expériences.

Alors, assis malgré lui sur la sellette de la science, il se voit contraint de déguster des élixirs de toutes sortes ; ses habits sont purgés de toute macule par le frottement des pierres de propreté qui ont le don de faire disparaître les taches, et, trois jours après, l'étoffe, son chapeau est remis à neuf, lustré, brûlé par des eaux dites de Jouvence ; malheur à lui surtout, s'il a une dent douteuse dans la bouche : bonne ou mauvaise, elle lui est enlevée aux cris d'admiration du cercle ! Trop heureux si, après avoir été martyrisé par les charlatans, il ne se retire pas encore dépouillé par les spectateurs ; car le vol alors n'était pas seulement réputé métier de manants, mais aussi délassement de gentilshommes.

(X.-B. SAINTINE.)

(*) Les *Préceptes littéraires*, auxquels à chaque chapitre nous renvoyons l'élève, doivent être appris par cœur ou lus très-attentivement.

Conversation littéraire.

1. Qu'est-ce que le Pont-Neuf dont parle l'auteur ?
2. De quelles sortes de gens le Pont-Neuf était-il autrefois le point central de réunion ?
3. Pour qui était-ce un malheur de tomber au milieu de cette cohue ?
4. À quels signes est-il reconnu de ceux qui l'entourent ?
5. Que lui arrive-t-il ?
6. Détaillez les divers traitements qu'il est contraint de subir.
7. Doit-il encore s'estimer heureux, après avoir été martyrisé par les charlatans ?
8. Le vol, en ce temps-là, était-il seulement métier des manants ?

La NARRATION *est le récit d'un événement qui se déroule graduellement. La* DESCRIPTION *est la peinture d'un spectacle, c'est-à-dire d'un sujet existant tout entier dès le premier moment.*

9. Le sujet qui vient d'être traité est-il une narration ou une description ?
10. Quel est le caractère du style employé dans le texte ?
11. Citez-en quelques-unes.
12. Pourquoi dites-vous que ce style est sobre ?
13. Qu'arrive-t-il lorsqu'on délaie trop ses pensées ou qu'on les charge d'ornements superflus ?
14. Le style grave ou pompeux eût-il convenu à ce sujet ?

II

Résumez le texte en cinq ou six lignes.

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Sorte de drogue autrefois fort exploitée par les charlatans. — Remède universel. — Celui dont le métier est de faire des tours d'adresse, qui se maintient en équilibre. — Vendeur de drogues sur la place publique. — Assemblée tumultueuse, grande foule. — Fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient. — Homme rustre, grossier. — Homme de race noble. — Petit siège sans dossier. — Endroit où l'on veut que le coup

porte. — Ce que les animaux carnassiers ravissent pour leur nourriture. — Système de ferrer les chemins avec des cailloux, inventé par l'Anglais Mac-Adam. — Garnir une voie, une route de cailloux, d'après le système de Mac-Adam.

Mots à expliquer.

Poudre de sympathie. Grands docteurs de la petite faculté. Tabarin. Par un grand pouvoir d'attraction. A son air de circonspection. Feutre. Déguster. Elixir. Aux cris d'admiration du cercle.

IV

LE GOURMAND.

Sommaire. — Le gourmand ne songe qu'à manger ; — il semble n'avoir été créé que pour manger... — Il n'a d'autre sujet de conversation que d'énumérer les choses dont se composait le dernier repas auquel il a pris part... — Il vante sans cesse la délicatesse de son palais... ; enfin c'est un personnage illustre qui a porté à son apogée l'art de se bien nourrir. — Il est mort en mangeant ; dans quelque endroit qu'il soit, il doit manger ; et s'il ressuscite, ce sera pour manger.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation, les synonymes des mots ci-dessous.

Reculer. Région. Remarquer. Remède. Rencontrer. Rendre. Rente. Repartie. Représenter. Rétablir. Rétif. Revenir. Ridicule. Roc. Roi. Raide. Route. Rustaud. Sacrifier. Sagacité. Sain. Satisfaction. Savoureux.

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

L'ordre soulage la mémoire, économise *ou* ménage le temps, conserve les choses *ou* ne laisse pas gâter les choses, rend le travail plus prompt et plus facile ; le temps qu'on laisse *ou* le temps laissé au hasard est une bourse pleine *ou* une bourse qui serait pleine d'or vidée *ou* que l'on viderait dans un abîme immense *ou* un abîme sans fond.

III

Sept pensées sur ce mot : Espérance.

IV

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante

La fille de Sion. — La reine de l'Adriatique. — Le roi du jour. — Le fleuve qui entraîne tout. — Les dons de Cérès. — L'échape d'Iris. — Les filles de mémoire. — Le père des Muses. — Le berceau des sciences humaines. — Le prince des poètes. — L'oiseau de Minerve. — Le dieu de la médecine.

V

LE JUIF.

SOMMAIRE. — Lorsque du haut de la croix Jésus-Christ expirant s'écria : *Tout est consommé*, alors tout fut aussi consommé pour le Juif. Son existence avait été jusque là un prodige, il sera encore un prodige qui manifestera jusqu'aux derniers jours l'inexorable justice de Dieu. Il vivra sans repos et isolé au milieu des peuples. Il est dans les ténèbres, lui qui éclaire le monde. Il lit sa sentence à chaque page de ses livres. Il est partout, et partout il est méprisé. Il porte sur son front ce mot terrible : DÉICIDE !

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Mes beaux rêves *s'en sont allés* comme un songe.
2. Ils étaient en prison et ils se sont *sauvés*.
3. J'ai trouvé dans sa chambre un tableau *noirci par le temps*.
4. Il ne faut pas mettre ce trésor dans la terre.
5. On *a bien voulu me donner la permission* de vous *faire voir* ce musée.
6. On *ferait* un gros livre, disait un savant, avec ce que *je ne sais pas*.
7. On lui *a répondu qu'on acceptait*.

8. Les paratonnerres *empêchent* les édifices d'être *frappés* de la foudre.

9. L'enfant ingrat *met* sous les pieds tous les sentiments de la nature.

10. Le paresseux va si lentement que la pauvreté l'a bientôt *attrapé.*

11. Il ne faut pas *faire savoir* ce qu'on nous a confié.

II

Exprimer ces deux pensées de quatre ou cinq différentes manières, en conservant le même sens et à peu près les mêmes termes.

MODÈLE. — Ne vous fiez pas aux rêves, car ils sont mensongers.

MODÈLE. — C'est la prière qui demande, mais c'est la persévérance qui obtient.

III

LE JOUEUR DE BOURSE.

SOMMAIRE. — Jouet de l'inconstance de la fortune, il l'est aussi de toutes les émotions. Un jour il gagne ; alors son front rayonne de joie, mais d'une joie ambitieuse. Il veut toujours centupler son gain, et toujours il gagne. A la vue de l'or qui s'accroit, il est saisi d'une ivresse indescriptible. — Mais enfin la fortune se lasse, il perd coup sur coup, il s'acharne pour regagner et perd toujours. C'est d'abord de la tristesse, puis de l'épouvante, puis du désespoir. — Il est *ruiné, déshonoré,* il se TUE.

REMARQUE.

Dépeindre rapidement, en style saccadé, coupé, comme les coups de la fortune, les émotions que font naître les gains rapides, successifs, et les pertes plus rapides, poignantes, précipitées.

IV

JEANNE D'ARC.

SOMMAIRE. — Son enfance. — Sa mission. — Voyage à Vaucouleurs, à Chinon. — Sa candeur, sa fermeté, son ascendant irrésistible. — Ses succès inouïs. — Projet de retourner au village. — Fin de ses succès. — Son procès, sa condamnation et sa mort. — Nom de Jeanne d'Arc et la postérité.

CHAPITRE XV.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes n° 93.)

I

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper ;
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans ce monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché.

(FLORIAN.)

Conversation littéraire.

1. Où était le grillon ?
2. Que regardait-il ?
3. Qu'est-il dit du papillon. ?
4. Citez les paroles du grillon.
5. Qui accusait-il d'injustice ?
6. Avait-il raison d'envier le sort du papillon ? qu'est-ce qui le prouve ?
7. Qu'arriva-t-il pendant qu'il se livrait à ses doléances ?
8. Quel fut le sort du brillant insecte ?
9. Citez les paroles du grillon à la vue de ce spectacle.
10. Où voyez-vous la morale de cette fable ?
11. Pourquoi, au quatrième vers, désigne-t-on ainsi le papillon : « l'insecte ailé » ?
12. Le grillon, dans sa plainte, emploie-t-il le discours direct ou le discours indirect ?
13. Quel est le meilleur et pourquoi ?
14. Afin de bien établir cette différence entre l'une et l'autre de ces formes, traduisez en discours indirect la plainte du grillon.
15. Remarquez-vous une faute dans ce vers : *Aussitôt les voilà courants* ?
16. Pourquoi alors cet *s* ?
17. Quelles réflexions vous suggèrent les doléances du grillon ?
18. Le grillon obscur et jaloux et le brillant papillon ne sont-ils pas le symbole de certaines classes d'hommes ?
19. Désignez dans le texte deux vers respirant une sensibilité exquise, une pitié touchante.

II

Traduisez cette fable en prose.

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Pointe métallique que l'on place au faîte des édifices pour les garantir de la foudre. — Première partie d'un discours. — Petit coffret où l'on serre les bijoux. — Amphithéâtre où combattaient les gladiateurs. — Celui qui a remporté un prix dans un concours. — Celui qui a la vue basse. — Celui qui voit mieux de loin que de près.

Mots à expliquer.

Azur. Pourpre. Insecte. Petit-maître. Eclataient.

IV

VOL DES INSECTES.

CANEVAS. — Décrivez la danse qu'exécutent les moucherons après la pluie, en été ; — parlez de l'espèce de chant qu'il font entendre au milieu de leur bal. — Tout à coup une hirondelle survient et avale des groupes entiers de danseurs ; — malgré cela la danse continue de plus belle. — Réflexions.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Se prévaloir. Se priver. Probité. Problématique. Prodige. Prodigue. Proférer. Promptitude. Projet. Proverbe. Prouesse. Quasi. Radieux. Rapiécer. Ravager. Réaliser. Rébellion. Recevoir. Rechute. Réclamer. Récolter. Reconnaissance. Récréation.

II

Dix pensées sur ces mots : Paresse, paresseux.

III

LES PRÉSENTS.

SOMMAIRE. — Le jour de la fête d'un père, ses enfants déposèrent sur son lit, pendant son sommeil, une couronne des plus belles fleurs qu'ils purent trouver.

Son fils aîné, qui était en voyage, lui envoya par un messager un petit tonneau de bon vin du Rhin. — Son second fils lui présenta une pièce de vers magnifiquement écrite. — Le père pleurait de joie. — Les trois jeunes enfants, en voyant les cadeaux de leurs frères aînés, témoignèrent leur regret de ne pouvoir en faire autant, mais le père les embrassa en leur disant qu'il ne les aimait pas moins que leurs aînés, parce qu'il voyait leur bon cœur.

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les deux phrases suivantes avec plus de précision, d'élégance et de vivacité, en y changeant le moins de termes possible. (*)

1. Il est étrange qu'il faille sans cesse redire à l'homme qu'il faut qu'il songe à son âme, que le temps fuit, que l'éternité s'avance, que demain, qu'aujourd'hui peut-être, elle aura commencé pour lui.

2. Lorsque Nestor arriva sur la place et qu'il vit que sa maison avait été saccagée et brûlée, saisi d'indignation, il dit à ses enfants de le suivre, afin qu'ils châtiassent les auteurs de ce crime.

II

Achevez les phrases suivantes :

1. Le Ciel n'exauce pas toujours nos prières, parce que...
2. Nourris-toi de mets simples, au lieu de...
3. Si j'ai soin de corriger mes défauts à mesure que je les aperçois, j'empêcherai qu'ils...
4. Prête l'oreille à de bons conseils, au lieu de...
5. N'oublions jamais cette grande vérité de l'Evangile : l'homme recueillera...
6. L'argent est un bon serviteur, mais c'est un...
7. Sois sévère pour toi, mais...
8. On ne plante guère de noyers sur les montagnes, parce qu'ils...
9. On ne doit pas endommager l'écorce des arbres, parce qu'...

III

Transcrire la phrase suivante et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Un énorme lion s'avance : d'abord, doux comme un agneau et fier comme un paon, *ou* d'abord tranquille et

(*) En général, pour exprimer une pensée avec une certaine élégance et pour la débarrasser le plus possible des *que*, des *qui*, des *quoique*, etc., toujours dissonnants et durs, il faut employer le style *coupé*, le présent au lieu du passé, et, s'il y a lieu, comme ci-dessus, le discours *direct*.

fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles *ou* il fait le tour de l'arène en jetant ses regards cruels sur l'amphithéâtre qui l'environne ; un murmure confus fait voir *ou* annonce la peur qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en mugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa grosse tête *ou* de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à sortir de ses prunelles brillantes *ou* le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes ; le peuple, effrayé, désire et craint de voir venir *ou* de voir paraître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre.

IV

HANNA ET SULAMITE.

SOMMAIRE. — Au pied du mont Thabor, en Israël, vivaient Hanna et sa fille Sulamite ; elles étaient pauvres, mais leur cœur était gai, parce qu'elles craignaient Dieu... — Hanna instruisait sa fille de toutes les bontés du Seigneur envers les hommes... — Leur vie s'écoulait ainsi en doux et pieux entretiens, et le Seigneur les bénissait, de sorte que leur petit jardin produisait, outre leur nécessaire, de quoi soulager les malheureux. — Elles vivaient heureuses. Mais une épidémie vint, Hanna tomba malade ; voyant qu'elle allait mourir, elle fit ses dernières recommandations à sa fille. — Sulamite adressa au ciel une prière fervente pour demander le salut de sa mère ; elle la pressait dans ses bras pour chercher à la ranimer... mais la mort vint et les frappa toutes deux.

V

SAINT LOUIS.

SOMMAIRE. — Régence. — Blanche de Castille et les vassaux. — Premier exploit de Louis devenu majeur. — Première croisade de Louis IX. — Ses résultats. — Retour de Louis IX. — Réformes administratives, judiciaires, etc. — Nouvelle croisade. — Mort de saint Louis. — Réflexions.

CHAPITRE XVI.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes nos 51, 52 et 53.)

I

SPECTACLE DE L'UNIVERS.

Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges,

l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une nature désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature ; upposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge dans les voûtes de l'Occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, humide de rosée, dans les voûtes blanchissantes de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde.

(CHATEAUBRIAND.)

Conversation littéraire.

1. Par quelle phrase l'auteur exprime-t-il cette pensée : « La nature entière prouve l'existence de Dieu ? »
2. Qu'est-il dit de l'athée ?
3. Qu'est-ce qu'un athée ?

4. Exprimez le sens de cette phrase : « Il n'a donc jamais, l'athée.... »

5. L'auteur ne fait-il rien remarquer sur le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons et la marche des astres ?

6. Qu'est-ce à dire ?

7. Quelle partie du texte l'auteur consacre-t-il au développement de cette pensée : « Tout dans la nature est successif en apparence, et permanent en réalité ? »

8. Quel a été le but de l'auteur en écrivant le sujet que nous venons de lire !

9. Quel est le nom de cet auteur ?

10. Quelle raison donne-t-il pour prouver que le hasard n'a point créé l'univers ?

11. Quelles expressions emploie-t-il pour dire : « Tandis que vous regardez le soleil se lever, un autre le voit se coucher » ?

12. Quelle est la qualité qui distingue particulièrement le style employé dans le texte ?

II

Trouver les mots dont on donne la définition.

Espace entre deux ou plusieurs montagnes. — Espace entre deux coteaux. — Le plus grand, le plus fort et en même temps le plus doux des animaux. — Museau allongé de l'éléphant qui s'allonge et se recourbe à volonté. — Dents saillantes de l'éléphant, du sanglier. — Conducteur de l'éléphant. — La pointe du jour, les premières lueurs du soleil.

Mots à expliquer.

Infortune. Contempler. Contraindre. Rebelle. La sphère des merveilles. Successifs. Permanents. Accidents de la nature. Scène. Prairies émaillées de fleurs. Champs dorés par les moissons. Se plonge dans les voûtes de l'Occident. Sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie. Cet astre qui s'endort fatigué et brûlant. A son zénith.

III

DESTRUCTION DE SODOME ET DE GOMORRHE.

SOMMAIRE. — Les crimes de Sodome et de Gomorrhe appelèrent la vengeance céleste. La terre s'ouvrit et vomit des flammes. Une

pluie de feu et de souffre tomba du ciel, et les villes de Gomorrhe, de Sodome, d'Adama et de Séboïm furent consumées et englouties. Un vaste lac remplaça ces fertiles campagnes, et ces belles régions disparurent pour toujours.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Pâtre. Pauvre. Pacage. Pacifique. Pâle. Penser. Perçant. Périphrase. Perpétuel. Persévérer. Vivacité. Peu. Peur. Pitié. Plein. Poison. Posture. Pourtant. Prédiction. Prérogative. Présenter. Pré.

II

Aller du particulier au général.

Exemple : Fusil, arme.

Primevère. Hareng. Couleuvre. Marteau. Sabre. Peinture. Chimie. Vésuve. Aristote. Apelle. Samson. Noé. Paris. Fabricant. Cicéron. Copernic. La Champagne. Méditerranée. Boutiquier. Suger.

III

LES RELIGIEUX DU MONT-SAINT-BERNARD.

SOMMAIRE. — Le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. — La nuit s'avance, la neige tombe, il s'égare sans retour. — Bientôt, engourdi de froid et de sommeil, il va tomber. — Sa dernière pensée est pour sa famille. — Soudain une cloche se fait entendre, — un chien jappe près de lui, un solitaire le suit. — Il est sauvé.

Exposer sa vie ne suffit pas au religieux du Saint-Bernard, il faut encore qu'il associe le plus noble animal à ses œuvres de charité.

TROISIÈME LEÇON.

I

Indiquer le mot désigné par l'expression ou périphrase suivante :

Le prince des poètes.— La déesse aux cent bouches.— La saison des fleurs. — Le père de l'histoire. — Le vainqueur

de Rocroy. — Le législateur du Parnasse. — Les larmes de l'aurore. — Les nymphes des bois. — Les nymphes des fontaines. — Le nocher des enfers. — L'historien de la nature. — L'historien de la création. — Les pasteurs des peuples. — Les favoris de Plutus. — Un émule d'Apelle.

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Si l'empire était *ou* appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait sans contredit *ou* serait à coup sûr le roi des animaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion ; la taille grande, le port imposant *ou* grave, la démarche orgueilleuse *ou* fière, la figure assez distinguée *ou* la figure noble, les proportions du corps agréables et élancées *ou* élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être remarquable *ou* un être de distinction lui a été donné ; une aigrette qui se remue et ne pèse guère *ou* une aigrette mobile et légère, chargée *ou* peinte des plus riches couleurs, orne *ou* sert d'ornement à sa tête et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui fait plaisir aux yeux *ou* tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus superbes *ou* des plus belles fleurs, tout ce qui les frappe *ou* les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les ébahit *ou* les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a ramassé *ou* a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence *ou* pour en faire quelque chose de superbe, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues dans son inimitable pinceau et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec les nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles un nouveau lustre et des effets de lumière si magnifiques *ou* si sublimes, que notre art ne peut ni les rendre *ou* ni les imiter, ni les décrire.

III

Donnez votre appréciation sur les deux lettres suivantes, et dites celle que vous préférez.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser les cinq cents kilos de

savon que vous me demandez par votre lettre du 6 courant. Vous serez satisfait, j'ose l'espérer. Quand vous aurez besoin d'autres articles, je vous prie de vous rappeler que je suis en mesure d'exécuter vos ordres toujours avec soin et ponctualité.

Monsieur,

Je viens de vous faire expédier les trois cents kilos de savon demandés par vous le 6 courant. Quand vous aurez besoin d'autre chose, vous n'aurez qu'à me le faire savoir.

IV

Comparez deux numéros semblables, dites celui que vous préférez, et motivez votre préférence par une analyse critique du numéro défectueux.

1. Quel est celui à qui tout arrive selon sa volonté ? Ce n'est ni vous, ni moi, ni aucun homme sur la terre. Nul au monde, fût-il roi ou pape, n'est exempt d'angoisses et de tribulations.

1. Quel est celui à qui tout arrive selon qu'il le souhaite ? Ce n'est ni vous, ni moi, ni qui que ce soit sur la terre. Il n'y a personne au monde, fût-il roi ou pape, qui n'ait quelque affliction ou quelque traverse.

2. Bientôt la vanité souille l'âme et la captive.

2. Bientôt notre âme se trouve souillée de vanité et devient son esclave.

V

LA FAMILLE.

Canevas. — La vie de famille a tant de charmes, que, même dans les moments les plus désespérés de notre existence, on regretterait de ne l'avoir pas connue. — La famille est ce qu'il y a de plus grand et de meilleur ici-bas. — Vouloir détruire la famille, c'est un blasphème. (*On fera une courte énumération des suites fâcheuses qu'entraînerait une telle destruction*). — C'est un bonheur d'appartenir à une bonne et sainte famille. — Le regard seul de notre mère produit sur notre âme une impression d'ineffable douceur.

VI

ADMINISTRATION DE CHARLES V.

Sommaire. — Causes de son tempérament maladif. — Choix de ses ministres et de ses généraux. — État de la France avant Charles V. — Ses conquêtes, ses travaux, son économie. — Sa conduite privée. — Son surnom de *Sage*.

VII

LES PYRÉNÉES.

CANEVAS. — Les pyrénées et les Alpes sont les plus belles frontières de la France. — Similitude entre ces deux montagnes. — Rappeler, au sujet des Pyrénées, les Gaulois, Charlemagne et ses paladins, les nations d'Afrique et d'Asie, tout ce qu'il y a eu de grand, de touchant et d'héroïque dans l'antiquité... — Ces montagnes élèvent l'âme... — Contraste entre la beauté calme des vallons et l'horreur sublime des sommets, etc. — Emotions qu'on éprouve... — Réflexions sur les grandes œuvres de Dieu.

CHAPITRE XVII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 139 et 140.)

I

LETTRE A UN PÈRE POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

J'aurais désiré vous présenter, pour le jour de votre fête, un riche bouquet composé des plus belles fleurs ; mais dans cette triste saison je ne puis vous offrir que quelques pauvres fleurettes, échappées au froid de l'hiver. Daignez accepter un autre bouquet, qui ne se flétrira jamais : il est composé de ma tendresse pour vous, de mon désir ardent de vous plaire, de mon obéissance et de mon zèle pour l'étude. Agréez-le, mon cher papa, et vous le verrez, durant cette année, croître et s'embellir, si Dieu daigne bénir mes résolutions.

Je suis, avec toute la tendresse dont mon cœur est capable, votre fils respectueux et dévoué. (F. D. C.)

Conversation littéraire.

1. Quel aurait été le désir de l'enfant ?
2. Qu'est-ce qui met obstacle à ses désirs ?
3. Qu'offre-t-il néanmoins à son père ?
4. Que lui offre-t-il encore ?
5. Le style de cette lettre est-il un modèle d'élégance et d'harmonie ?
6. Désignez dans les quatre premières lignes une expression désagréable à l'oreille.

7. Quelles qualités conviennent à ces sortes de lettres ?
8. Est-ce l'esprit ou le sentiment qui doit y dominer ?
9. Trouve-t-on beaucoup de lettres qui puissent, en ce genre, servir de modèles ?
10. Est-il nécessaire ou convenable de consacrer entièrement sa lettre de bonne année à l'expression de ses sentiments de reconnaissance, d'affection, etc. ?

II

Six pensées sur ce mot : Colère.

III

LETTRE D'AMBROISINE A SON PÈRE.

Canevas. — Ambroisine prie son père de remonter sa petite bourse qui est vide. Depuis six mois elle n'a rien reçu. — Emploi qu'elle a fait de sa dernière petite somme ; les jours de promenade... pauvres, etc. Il faudrait donc dire adieu à tout cela ; non, son papa est trop bon ; mais s'il refuse, elle s'en vengera... en l'aimant davantage.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Tolérer. Tic. Tombe. Tonnerre. Pathétique. Traduction. Tranquillité. Transcrire. Transes. Travail. Trépas. Type. Unique. Usage. Vacarme. Tube. Vaincu. Vainement. Valet. Vrai. Zéphyr. Voir. Vigoureux. Vis-à-vis. Vieux.

II

Compléter les phrases suivantes.

1. En jugeant les autres on travaille en vain ;...
2. Au flux la mer vient inonder ses rives ;...
3. Les fautes enfantent des regrets ;...
4. La douceur gagne les cœurs les plus irrités ;...
5. Les caves sont froides en été et ...
6. Les bons vivent dans l'espérance et...
7. La tempérance conserve la santé,...
8. Il vaut mieux savoir peu et bien que de...
9. Il a renversé les grands de leurs trônes et...

II.

LETTRES.

Une enfant à sa mère.

Un enfant à son parrain.

TROISIÈME LEÇON.

I

SYMBOLES ET EMBLÈMES. *De quelles idées les mots suivants sont-ils le symbole ?*

Volubilis. Laurier. Muguet. If. Lis. Myosotis. Liseron. Héliotrope. Pélican. Chêne. Sphinx. Lièvre. Lion. Colombe. Léopard. Tourterelle. Chien. Tigre, loup, vautour. Taupe. Ancre. Un cercle.— Que représente une figure appuyée sur une urne ?

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Je me souviendrai toute ma vie *ou* je n'oublierai jamais de ma vie d'avoir vu cette tête toute en sang *ou* qui nageait dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré *ou* ce visage blême et décoloré, cette bouche entr'ouverte qui semblait vouloir finir *ou* achever des paroles commencées ; cet air superbe et menaçant *ou* cet air orgueilleux et provocateur que la mort même n'avait pu effacer *ou* faire disparaître.

III

REMARQUE. — Les compliments, les lettres de bonne année ou de fête doivent être l'expression de l'amour, du respect, de la reconnaissance : ils doivent être simples et courts ; mais la simplicité n'exclut ni la grâce, ni la délicatesse, ni même une certaine élégance. Comme les fleurs offertes aux jours de fête ont été choisies parmi toutes les fleurs du parterre et réunies avec un art qui double, en les confondant, l'éclat des couleurs et la suavité des parfums, de même aussi, pour les compliments, on exige que le goût préside au choix des pensées et inspire la forme plus ou moins gracieuse et toujours délicate dont ces pensées doivent se revêtir.

Sujets. — **Lettre de bonne année d'un enfant à ses parents.**
Autre lettre de bonne année d'un enfant à ses parents.
Lettre d'un filleul à son parrain pour le jour de sa fête.
Lettre d'un enfant à son père pour le jour de sa fête.
Lettre de bonne année d'un enfant à sa tante.
Lettre de bonne année d'un enfant à un oncle et à une tante.
Lettre de bonne année d'un élève à son ancien maître.
Lettre de bonne année d'un filleul à sa marraine.
Lettre de bonne année d'un orphelin à son tuteur.
Autre lettre de bonne année d'un orphelin à son tuteur.
Lettre de bonne année d'un enfant à son cousin.
Lettre de bonne année d'un jeune protégé à son bienfaiteur.

IV

COMPLIMENTS DE BONNE ANNÉE.

CHAPITRE XVIII.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 95, 58 et 23.)

I

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste. »
« Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;

Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups redoutables
Résisté sans courber le dos.
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie ;
Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(La Fontaine.)

Conversation littéraire.

1. Nommez les personnages de cette fable.
2. En combien de parties principales peut-on diviser le discours du Chêne au Roseau ?
3. Dites ce qu'exprime chacune de ces parties.
4. Cette compassion est-elle réelle ?
5. Récitez la réponse du Roseau.
6. Qu'advient-il, dès que les paroles du Roseau sont terminées ?
7. Dans les derniers vers, ne remarquez-vous pas une hyperbole ou expression très-exagérée ?
8. De qui le Chêne de cette fable est-il l'emblème ?
9. Cette fable n'établit-elle pas combien les riches et les puissants sont peu dignes d'envie ?
10. Quelle première idée nous frappe en lisant seulement le titre de la fable : *Le Chêne et le Roseau ?*
11. Quel doit être naturellement leur langage ?
12. Au début de la fable, le discours est-il direct, et pourquoi ?
13. Pourquoi le Chêne ne raisonne-t-il que par des exemples ?
14. Comment le fabuliste désigne-t-il, par périphrase, le vent du Nord ?
15. Exprimez votre opinion au sujet des quatre derniers vers de cette fable.
16. Formulez votre opinion sur l'ensemble de cette fable.

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Arbre d'un bois fort dur qui produit le gland. — Plante dont la tige lisse et droite est creuse et remplie de moelle ; elle est l'emblème de la faiblesse, de la fragilité. — Le plus petit des oiseaux connus en France. — Chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. — Livre qui contient la loi religieuse de Mahomet. — Celui qui est porté à trouver tout bien. — Celui qui pense que tout va au plus mal. — Amateur éclairé des livres.— Celui qui a la manie des livres.

Mots à expliquer.

Le moindre vent qui d'aventure. Fait rider la face de l'eau. Vous naissez... sur les humides bords. Des royaumes du vent. Arbrisseau. Arbuste. Le plus terrible des enfants que le Nord, etc. Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr. Celui de qui la tête au ciel était voisine. Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

III

RÈGLES RELATIVES A L'ÉLÉGANCE ET A L'HARMONIE.

Comparez les différents membres de phrase qui suivent.

a. Tout vous est *aquilon*, tout me semble *zéphyr*.
a. Tout vous est grande *bise*, tout me semble petit *vent*.
1. De ces deux formes, laquelle est la plus élégante ?
2. Déduisez de là une règle relative à l'élégance.
b. Celui *duquel* la tête au ciel était voisine.
b. Celui *de qui* la tête au ciel était voisine.
3. Quelle différence y a-t-il entre ces deux membres de phrases ?
4. Lequel préférez-vous ?
5. Quels sont les plus élégants des conjonctifs formés de *quel* ou des autres ?
c. L'effort de la tempête est bravé par mon front.
c. Mon front brave l'effort de la tempête.
6. Laquelle de ces deux propositions a la forme passive ?
7. Laquelle est la plus élégante ?
8. Déduisez-en une règle.

d. Non content *d'arrêter* les rayons du soleil.

d. Non content de ce qu'il arrête les rayons du soleil.

9. Que préférez-vous ?

10. Tirez de là une conclusion relative à l'infinitif présent ?

f. La nature envers vous me semble bien *injuste.* Accourt *avec furie.*

f. La nature envers vous me semble avoir agi bien *injustement.* Accourt impétueusement.

11. Par quoi les adverbes *injustement* et *impétueusement* sont-ils remplacés ?

12. Quelles expressions vous paraissent les plus élégantes ?

13. Formulez une règle relative à l'emploi des adverbes terminés par *ment.*

IV

LE NID ENLEVÉ.

CANEVAS. — Un oiseau avait caché son nid et sa couvée au milieu d'une haie. Un jeune écolier entend le bruit des petits et les enlève.. Désespoir de la mère... Vains efforts... L'enfant barbare est sourd à ses cris... Elle semble lui dire : Enfant, ne me prive pas de ma famille, etc. Et l'enfant semble lui répondre : Mon plaisir est de tourmenter les oiseaux.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Secours. Semer. Serviable. Servitude. Similitude. Simulacre. Sinueux. Sommet. Sot. Soudain. Souffrir. Soumettre. Subsistance. Suggestion. Supposition. Sûr. Surface. Taille. Tarder. Tas. Taverne.

II

Huit pensées sur ce mot : Modestie.

III

Aller du particulier au général.

Elégie. Physicien. Ode. Caporal. Capitaine. Curé. Préfet. Rabbin. Mufti. Marseille. Saône. Rhône. Jacob. Saint Pierre. Lyon. La Fontaine.

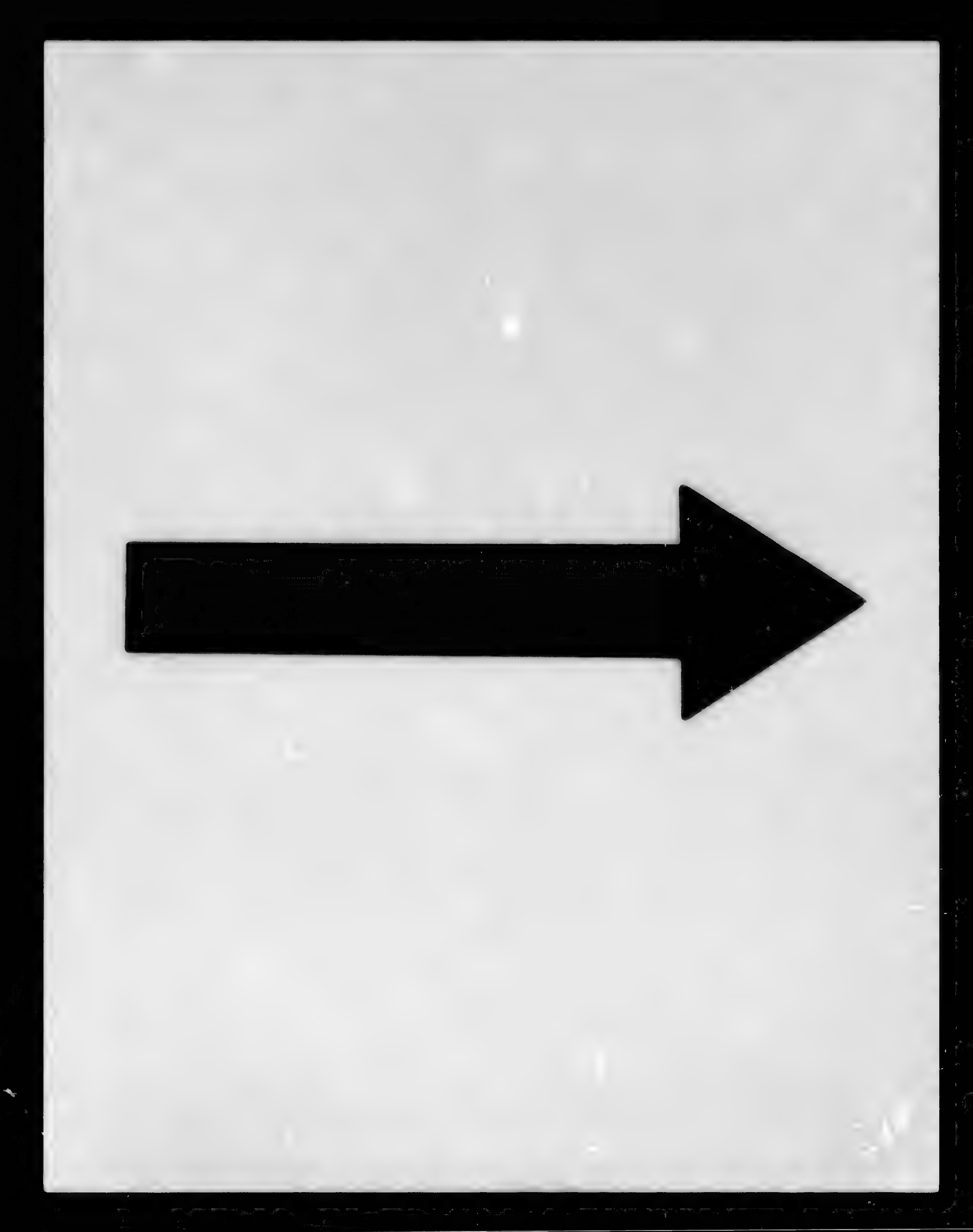
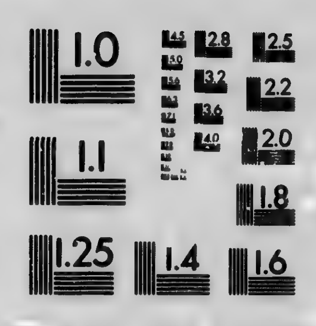


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



IV

LA CUILLER D'ARGENT.

CANEVAS. — Dites qu'à Vienne un officier dînait un jour à l'hôtel du *Bœuf rouge*. Nombreuse compagnie, très-variée surtout... On parlait, on discutait. Dites qu'à la fin du repas, sous prétexte de s'amuser, un homme en habit vert escamota sa cuiller en argent. Notre officier vit le tour et ne dit mot, puis il passa une cuiller dans deux boutonnières, et se présenta devant l'hôte pour payer son écot... Réflexions de l'aubergiste à la vue de cette singulière décoration... " La cuiller va par-dessus le marché, je pense, dit gravement l'officier à l'aubergiste étonné. " Réponse de l'aubergiste, lequel lui donnera volontiers une cuiller en composition. " Je plaisante, reprit l'officier, ainsi que ce Monsieur à l'habit vert. " Celui-ci, se voyant découvert, fit bonne contenance, rendit la cuiller et se disposait à sortir... Tout est découvert, on le hue, un garçon lui administre des coups de bâton... Le brave officier et l'hôte boivent une bouteille de vin de Hongrie à la santé des honnêtes gens.

TROISIÈME LEÇON.

I

Les mots en italique sont tantôt employés au sens propre, tantôt au sens figuré : transcrire ceux qui sont au figuré.

Sa fureur s'*allume*.
Le feu s'*allume*.
Il *enfouit* ses talents.
Il a *enfoui* son trésor.
Sa lampe *s'éteint*.
Son regard *s'éteint*.
Un tigre *furieux*.
Un orage *furieux*.
L'*haleine* des zéphyrs.
L'*haleine* du bœuf.
L'*or* du banquier.
L'*or* des moissons.
La *nuit* de l'erreur.
La *nuit* de Noël.
Le *souffle* du Nord.
Le *souffle* de l'animal.

Les *aîles* du papillon.
Les *aîles* du Temps.
Un *bras* d'Hercule.
Un *bras* de mer.
La *bouche* de l'homme.
La *bouche* du canon.
La *crète* des montagnes.
La *crète* du coq.
Le moineau *vole* vers vous.
Ma pensée *vole* vers vous.
Vous regardez *couler* le ruisseau.
Vous *coulez* des jours heureux.
Le *chemin* de la ferme.
Le *chemin* de la gloire.
La *fleur* des champs.
La *fleur* de l'âge.

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût. — Motivez votre préférence.

Charles V mourut en 1380. Il emporta au tombeau les regrets de la nation entière, qui compte encore les seize années de son règne parmi les meilleures de la monarchie française *ou* au nombre des plus fortunées et des plus glorieuses de la monarchie française. « Je ne trouve les rois heureux, disait-il, que parce qu'ils sont à même *ou* que parce qu'ils ont le pouvoir de faire le bien. » Charles, en effet, plaça son bonheur dans celui de son peuple, et sa grande *ou* profonde sagesse parvint à l'assurer.

MODÈLE. — Charles V mourut en 1380. Il emporta au tombeau les regrets de la nation entière, qui compte encore les seize années de son règne au nombre des plus fortunées et des plus glorieuses de la monarchie française. "Je ne trouve les rois heureux, disait-il, que parce qu'ils ont le pouvoir de faire le bien." Charles, en effet, plaça son bonheur dans celui du peuple, et sa profonde sagesse parvint à l'assurer.

1° ***Parmi les meilleures*, expression vague ; l'autre est plus élégante et plus caractéristique.**
2° ***Grande*, épithète commune et générique.**

III

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Dans ce pays, il *y a* une belle coutume ; voici *ce qui en est*.
2. *Il n'y a plus* d'objections contre l'existence de Dieu *et on trouve tous les jours de nouvelles preuves.*
3. L'homme ne trouve pas de voix plus harmonieuse que celle *qui lui dit des louanges.*
4. L'enfant, comme une branche *qu'on fait plier*, est pour ses parents, suivant l'éducation qu'il reçoit, une couronne ou une verge.
5. Les saints ne sont jamais malheureux, même quand ils sont les victimes d'un présent *qui passe vite*, puisqu'ils sont les bienheureux d'un avenir *qui ne finira jamais.*
6. Il en coûte trop cher pour *paraître quelque chose* au milieu du monde.

7. Le sol était *rempli, couvert* de feuilles.

8. Je n'ai pas perdu une seule des paroles qu'il a dites avant de mourir.

9. O toi, enfant qui *es semblable à moi*, viens, la terre est indigne de toi.

10. Le fleuve *furieux sort de son lit et se répand dans presque toute* la plaine.

IV

Transcrire le devoir ci-dessous en rejetant les expressions défectueuses. — Motiver ce rejet.

Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal : l'envie vous persécutera toujours *ou* l'envie ne vous laissera pas un moment de repos. Il n'y a d'autre secret pour échapper à cette harpie que de ne jamais faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau et de se fourrer dedans le plus vite possible *ou* de se mettre dedans au plus vite.

V

ACCUEIL QUE LES CHATELAINS DU MOYEN AGE FAISAIENT AUX TROUBADOURS.

CANEVAS. — Enfant de la Provence, le troubadour fait entendre de tous côtés sa voix harmonieuse... Accueil qu'il reçoit dans les châteaux, séjour des longs ennuis... Aspect des demeures féodales, intérieur : occupation de la châtelaine et de ses filles... Longues soirées d'hiver, sans guerre, sans tournoi, sans étrangers, etc. Le troubadour arrive, portant sa vielle ; ses habits bariolés, etc. Tous les visages s'épanouissent à son aspect. On se réunit autour de lui, dans la grande salle. Il raconte les faits d'Olivier, les larmes du cheval Bayard, ou les plaintes de Charlemagne en apprenant la mort de Roland. Chacun est suspendu à ses lèvres et se laisse aller aux plus délicieuses émotions. L'automne approche et le troubadour part, chargé de présents. Le manoir reprend sa monotonie et son silence habituels.

IV

ROBERT.

SOMMAIRE. — Son mariage avec Berthe. — Excommunication. — Mariage avec Constance. — Caractère et qualités de Robert.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 9, 10, 11 et 12.)

I

LE SERIN ET LE ROSSIGNOL.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts : avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et, comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier : il est capable de reconnaissance, et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair et d'insecte, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté ; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler ; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer ni ajouter ; celui du serin est un modèle de grâce, d'une trempe moins fer-

me, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société ; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses, et porte la gaîté dans les âmes.

(BUFFON.)

Conversation littéraire.

1. Quel titre l'auteur donne-t-il au rossignol ?
2. Et au serin ?
3. Pourquoi ces deux oiseaux sont-ils ainsi qualifiés ?
4. De ces deux oiseaux, lequel a le plus bel organe, la voix la plus étendue ?
5. Quel est le plus familier, le plus aimable ?
6. Lequel possède le mieux le talent d'imitation ?
7. Lequel des deux est fier de son propre talent ?
8. Le rossignol a-t-il plus de part que le serin aux agréments de la société ?
9. Quel est celui auquel vous donneriez vos sympathies ?
10. Ne pourrait-on pas tirer une morale de ce qui précède ?
11. Le texte est-il en style périodique ou en style coupé ?
12. Le style du texte est-il lourd, pénible, embarrassé, monotone ?
13. Quel nom poétique la mythologie donne-t-elle au rossignol ?

II

Trouver les mots dont on donne la définition.

Magasin d'armes. — L'oiseau de saint Luc. — L'oiseau de Minerve. — L'oiseau de Jupiter. — L'oiseau de Junon. Grâce accordée par un souverain à plusieurs prévenus ou condamnés. — Colonne d'eau ou d'air mue en tourbillon par le vent qui s'abat sur la mer et souvent sur la terre. — Triple couronne que porte le pape. — Espèce d'aliénation mentale, dans laquelle une seule idée semble absorber toutes les facultés de l'intelligence. — Manie de faire des vers. — Concert donné en plein air à l'aube du jour. — Concert donné le soir sous les fenêtres de quelqu'un. — Celui, celle

qui aime la musique avec passion. — Breuvage des dieux de la fable. — Inscription sur un édifice, ou sentence en tête d'un livre. — Science qui traite des météores. — Arbrisseau d'Egypte sur l'écorce duquel écrivaient les anciens. — Escamoteur dont le métier consiste surtout à faire des tours subtils avec les doigts.

Mots à expliquer.

Participe à nos arts. Les arts libéraux. Rossignol. Serin. Organe. Ouïe. Plus de facilité d'imitation. Plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères. Plus social. Dépit. Oiseaux domestiques. Mélodie. D'une trempe moins ferme. Des recluses.

III

LE LIS ET LA ROSE.

SOMMAIRE. — On ne peut juger du caractère d'une fleur en la voyant dans un herbier. J'admirerai le lis sur sa tige, au bord d'un ruisseau... J'admirerai la rose, si je la vois sur sa tige, balancée par le zéphyr.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Mou. Mutuel. Naïveté. Narrer. Neuf. Nocher. Nommer. Se rappeler. Obliger. Obscur. Obstacle. Odorant. Emploi. Offusquer. Méfiant. Ondes. Opter. Ordonner. Orgueil. Orner. Ourdir.

II

LIER, ATTACHER.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agissent ou que les parties d'une chose ne se séparent. On *attache* pour arrêter une chose ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds et les mains d'un criminel et on l'*attache* à un poteau. On *lie* un faisceau de verges. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le sens figuré, un homme est *lié* lorsqu'il n'a pas la liberté d'agir ; et il est *attaché* quand il n'est pas en état de changer de parti ou de le quitter.

APPLICATION. On... les pieds et les mains de Brunehaut et on... par ordre de Clotaire, à la queue d'un cheval indompté. Je me suis emparé d'un jeune cerf vivant, je lui ai... les pieds, puis je l'ai... à la selle de mon cheval. Les sujets sont... à leur roi par l'obéissance qu'ils lui doivent. Je me suis... à cet homme par reconnaissance.

TÔT, VITE, PROMPTEMENT.

On marche *vite*, on arrive *tôt*, on exécute *promptement*. *Vite* est le contraire de *lentement :* il exprime le mouvement. *Tôt* est l'opposé de *tard :* il regarde l'instant, l'heure de l'action. *Promptement* a pour opposé *longtemps, longuement :* il exprime plus spécialement le temps qu'on emploie pour une action quelconque.

APPLICATION. Pour arriver... il faut marcher... Ce travail a été exécuté... : aussi, les ouvriers sont rentrés très-... chez eux. Le train qui marche le plus..., c'est l'express ; on est... arrivé à destination lorsqu'on prend ce train. Il faut délibérer longuement, mais exécuter... la décision à laquelle on s'est arrêté. Le bon ouvrier commence... sa journée, il travaille..., et il achève... son ouvrage.

III

LA FLEUR ET LE SAULE PLEUREUR.

SOMMAIRE. — Une fleur toute belle de couleur, de forme, de vigueur, etc., se plaignait de vivre à l'ombre du saule, cachée à tous les yeux qu'elle devait charmer. — La déesse Flore, l'ayant entendue, céda à ses plaintes en lui accordant sa demande, et la pauvre fleur est portée au grand jour sous les ardeurs du soleil. — Elle regarde de loin les passants et ne tarde pas à se flétrir, et quand le saule protecteur voulut lui faire comprendre ses torts, elle mourut avant d'avoir pu lui répondre.

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire le devoir ci-dessous et souligner les expressions métaphoriques ou mots figurés.

Un fruit doux. Un doux souvenir. Une fosse profonde. Une misère profonde. La chaleur de l'été. La chaleur de la dispute. Le remords déchire le cœur. On a déchiré ce rideau. Il est couvert de boue. Cet enfant s'est couvert de honte. Les dents du cheval. Les dents de la scie. Réveiller ce grand dormeur. Réveiller les idées. Un caractère sombre.

Un jour sombre. Noircir les murs. Noircir l'innocence. Cette fleur se flétrit. La beauté se flétrit. Prends ce flambeau pour m'éclairer en descendant l'escalier. Marche au flambeau de l'espérance. L'ombre du trépas. L'ombre de cet arbre. Il s'enfonce dans le sable. Il s'enfonce dans l'iniquité. J'ai perdu mon temps. J'ai perdu mon chapeau. La rose s'épanouit. Son visage s'épanouit. Un rayon de soleil. Un rayon d'espérance.

II

SYMBOLES ET EMBLÈMES. — *De quelles idées les mots suivants sont-ils le symbole ?*

Abeille. Agneau. Ane. Aigle. Cigüe. Cyprès. Cerf. Chat. Rose. Ivraie. Lierre. Marguerite. Olivier. Narcisse. Violette. Serpent. Renard. Paon. Dindon. Fourmi. Caméléon. Serpents entrelacés autour d'un bâton (caducée). Tortue. Ver rongeur. Papillon. Sensitive. Ronce. Immortelle. Roseau.

III

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. Le vent a *jeté çà et là* les feuilles des arbres.
2. Thalès *est le premier qui ait* enseigné que l'âme est immortelle.
3. Le caractère le plus ordinaire de ceux qui *ne plaisent pas* aux autres est de se plaire trop à eux-mêmes.
4. Que de prétendus puits de science *au bas* desquels il n'y a que de l'eau claire !
5. Il y a des bêtes qui *se traînent* sur la terre.
6. Nous te rappelerons tes devoirs si *tu ne t'en souviens pas.*
7. Celui qui aime *ceux qui le flattent* suit sans le vouloir le divin précepte : Aimez vos ennemis.
8. La vraie grandeur est celle que Dieu *récompense.*
9. La puissance de Dieu *vient à bout* de tout ; mais la prière humble et plaintive *a pouvoir* sur Dieu lui-même.
10. *Celui qui a fait* cet écrit n'est-il pas un sot ?
11. On est indigné de votre conduite : on va vous *mettre à la porte.*

IV

LE CHARITÉ CHRÉTIENNE ET LA FAUSSE PHILANTHROPIE.

SOMMAIRE. — Caractères de la charité chrétienne. — Ce qu'elle observe et ce qu'elle évite. — Caractères de la fausse philanthropie. Son but, ses moyens, ses effets dans la société. — Le misanthrope est moins à craindre que ce philanthrope.

V

LOUIS VII, DIT LE JEUNE.

SOMMAIRE. — Son surnom de *Jeune*. — Sa guerre contre Thibaut. — Vitry. — Croisade. — Renvoi d'Eléonore. — Conséquences.

VI

LA FÊTE-DIEU.

CANEVAS. — Dites les apprêts qui se font, lorsque la fête du Roi du monde est annoncée par l'aurore..... Aussitôt le signal donné, le cortège se met en marche. — Faites la description des divers personnages dont se compose la procession ; parlez principalement de Celui qui est le mobile de la fête, et qui s'avance porté sous un riche dais... — Peignez les groupes d'adolescents qui l'entourent et qui font voler des fleurs et des nuages d'encens sur son passage.., le bruit des cloches et le roulement des canons, etc. — Terminez en disant où va se reposer ce Dieu majestueux et redoutable...

VII

Ecrivez sommairement la vie d'Abraham (vingt-cinq ou trente lignes.)

CHAPITRE XX.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 95, 126.)

I

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace,

et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer. De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables ; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins ; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

(BUFFON.)

Conversation littéraire.

1. Que dit-on de l'hiver ?
2. Qu'est-ce qui présente les images de la langueur et de la dépopulation ?
3. Quel est le signal du réveil de la nature ?
4. Que sembleraient les feuillages renaissants et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sans la présence des oiseaux ?
5. De ces hôtes des bois quels sont les plus nombreux et les plus aimables ?
6. Faites une courte description des fauvettes.
7. A quel moment arrivent les fauvettes ?
8. Que deviennent-elles une fois arrivées ?
9. Quelle est la conclusion de cela ?
10. Ce sujet est-il une *description* ou une *narration* ?
11. Indiquer dans le premier alinéa une proposition dont celles qui précèdent ne sont que le développement.
12. Pour dire que ces oiseaux arrivent au printemps, comment s'est exprimé l'auteur ?

13. Il y a une exagération dans la dernière phrase : ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, etc. Comment désigne-t-on, en littérature, ces sortes de figures ?

14. Quelles qualités distinguent le style du texte ?

15. Ce morceau est-il uniquement consacré à la description du portrait de la fauvette ?

II

Résumez le texte en quatre ou cinq lignes.

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Celui qui s'élève dans les airs au moyen d'un aérostat. — Appareil qu'emploient les aéronautes pour descendre à terre, quand ils ont abandonné leur ballon. — Sable qu'ils jettent pour décharger l'aérostat lorsqu'ils veulent s'élever plus haut. — Nom donné primitivement aux aérostats. — Nom des inventeurs de l'aérostat. — Lieu où les juifs s'assemblent pour l'exercice de leur religion. — Temple de la plupart des peuples de l'Asie. — Prêtre mahométan. — Temple turc.

Mots à expliquer.

Saison de mort. Torpeur. Reptiles. Les habitants de l'air relégués. Prison de glace. Animaux terrestres confinés. Les antres. Les terriers. La langueur. La dépopulation. Les nouveaux hôtes. Sans cesse remuées. Les arbres développent leurs feuilles. Commencent à laisser épanouir leurs fleurs. Avenue. Bosquet.

IV

LA PÊCHEUSE DE CREVETTES.

CANEVAS. — C'est par une magnifique journée d'automne ; — habitants du village assemblés sur le rivage de la mer, et attendant le moment de la pêche. — A l'heure du flux, tout le monde se retire. — Une jeune fille est assise sur un rocher laissé à découvert par la marée ; — elle oublie de se retirer ; le flot l'entoure et monte sensiblement... — Le lendemain on retrouva son corps... — Elle dort maintenant dans le cimetière du village...

DEUXIÈME LEÇON.

I

Exprimer ces deux pensées de quatre ou cinq différentes manières, en conservant le même sens, et, à peu près, les mêmes termes.

MODÈLE. — Si tu veux avoir part au bonheur des anges, il faut partager leur innocence et leur bonté.

MODÈLE. — L'homme qui jette un brandon de discorde parmi ses semblables joue le rôle d'un mauvais génie.

II

Les mots en italique sont employés tantôt au sens figuré, tantôt au sens propre : transcrire ceux qui sont au sens propre.

Les *glaces* de la Russie.
Les *glaces* de la vieillesse.
Le *printemps* de la vie.
Le *printemps* de l'année dernière.
Le *pied* du cerf.
Le *pied* d'une montagne.
Semer l'avoine.
Semer de faux bruits.
Le pain *nourrit*.
La lecture *nourrit* l'esprit.
Vaincre ses passions.
Vaincre ses ennemis.
La *modeste* jeune fille.
La *modeste* violette.
Une figure *riante*.
Une *riante* prairie.
Cultiver les âmes.
Cultiver les fleurs.
Esprit *stérile*.
Champ *stérile*.
Les *étincelles* du feu.
Les *étincelles* du génie.
Poursuivre un chien enragé.
Poursuivre un projet.
Les *derniers regards* du mourant.
Les *derniers regards* du soleil.
Le terrain *ingrat*.
Le fils *ingrat*.
La *source* du Nil.
La *source* du mal.
Des épis *vides*.
Des têtes *vides*.

III

LA BAGUE.

SOMMAIRE. — Un soir la mère Rigolot allait se coucher, lorsque tout à coup elle entend frapper à sa porte. — elle ouvre : c'était un petit enfant de quatre ans qui venait demander un asile ; — des voleurs avaient assassiné la mère et enlevé à l'enfant une bague d'une

grande beauté ... — Rigolot et sa femme ne sont pas riches, néanmoins ils adoptent l'enfant... — Plusieurs années s'écoulent ; —la famille Rigolot s'accroît de deux filles...— Jacques, c'était le nom du fils adoptif de Rigolot, devient peu à peu un habile pêcheur...— Un jour, parmi les nombreux poissons qu'il avait capturés, il trouve une riche bague armoriée... — grande joie dans la petite famille.. D'autres années s'écoulent encore ; Jacques est grand et fort ; — c'est lui qui est le seul soutien de la famille, car Rigolot ne peut plus travailler...— Souvent, dans ses courses sur l'Océan, l'intrépide jeune homme portait secours aux naufragés... — Un jour, un vaisseau vint échouer sur la côte ; l'équipage se réfugie dans un canot... —Jacques les aperçoit, monte dans sa barque et vole à leur secours ; — mais il est à peine arrivé qu'il voit le canot s'engloutir dans l'abîme avec tous les malheureux qu'il portait... — Un seul peut être arraché à l'abîme.. — Jacques le conduit à la cabane, où de nombreux soins le ramènent à la vie ; — il ouvre les yeux, contemple un instant son sauveur ; puis, apercevant tout à coup la bague que celui-ci avait au doigt, il reconnaît son fils, tire de son sein un portefeuille qu'il remet à Jacques, puis il meurt.

Le portefeuille contenait 200,000 francs.. — Jacques épousa la fille aînée de ses bienfaiteurs ; et, dès ce jour, toute la famille fut heureuse.

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. On *l'enfonçait* dans l'eau et tout à coup on l'en *sortait*.
2. *Il y a* des oiseaux qui en nageant *portent haut* leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le *tremper*, et afin qu'il leur serve comme de voile.
3. Le microscope nous *fait voir* dans chaque objet mille objets que nous ne connaissons pas.
4. Mon bail étant *fini*, il faut que je me retire.
5. Ce travail a été *imaginé* par *une bonne tête*.
6. *Une foule* de gens *ont peur* du jugement public, mais très-peu *se mettent en peine* des reproches de leur conscience.
7. Si l'on savait *mettre des bornes* à ses désirs, on aurait beaucoup moins de maux.
8. Que de coups *que je n'attendais pas viennent* à la fois *tomber lourdement sur moi !*

II

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

L'enfant, c'est un ange envoyé *ou* qui est envoyé à sa mère pour qu'il la prépare *ou* pour la préparer aux joies du ciel ; l'enfant, c'est une plante charmante *ou* une plante frêle et délicate qui doit devenir un grand arbre chargé *ou* qui sera chargé de tous les fruits de vertu ; l'enfant, c'est une fleur près de s'entr'ouvrir *ou* près d'éclore, et qui doit jeter des parfums sur... *ou* qui doit embaumer une existence entière ; l'enfant, c'est la créature bien-aimée de Dieu. Eh bien ! le vice fait disparaître *ou* le vice détruit tout cet avenir, tue *ou* fait mourir cet ange, renverse *ou* brise cette plante, enlève *ou* arrache cette fleur, gâte *ou* souille cette image du bon Dieu.

III

Cinq pensées sur ce mot : Vertu.

IV

Donnez votre appréciation sur les deux lettres suivantes et dites celle que vous préférez.

Monsieur,

1. Je viens de faire remettre au chemin de fer, *grande vitesse*, les volumes que vous me demandez par votre lettre en date du 12 courant. Ce n'a pas été une petite affaire que de me procurer ces livres. J'en avais quelques-uns chez moi ; ceux-là ont été bien vite trouvés ; mais, quant aux autres, j'ai été obligé de faire courir par toute la ville un de mes employés, qui même n'a pu en avoir qu'une partie. Enfin j'ai été obligé d'y aller moi-même. Après bien des courses, j'ai tout complété comme vous verrez. J'espère, Monsieur, que vous me saurez gré de tant d'embarras en me faisant une forte et prochaine commande.

Monsieur,

2. Je vous adresse par chemin de fer, *grande vitesse*, les 15 volumes que vous avez bien voulu me demander le 12 courant. J'ai eu beaucoup d'embarras pour compléter cette commande, car un certain nombre de ces livres ne se trouvaient pas dans ma librairie. Je suis parvenu enfin à tout

compléter. Ma peine est peu de chose, Monsieur, si j'ai pu vous satisfaire et vous être agréable.

V

LA MONTAGNE DE MISÈRES.

Canevas.—Ce sujet vient à l'appui de cette pensée fameuse d'Horace : " Les dérèglements et les malheurs auxquels nous sommes soumis ici-bas, sont pour nous plus faciles à supporter que ne le seraient ceux de toute autre personne avec laquelle nous changerions de destinée. "

Peignez le rêve que fit l'auteur : — " J'entendis une proclamation de Jupiter, annonçant que tous les humains pouvaient venir déposer leurs misères et leurs chagrins dans un endroit désigné ; — je vis chaque mortel accourir et déposer son fardeau, en sorte qu'au bout de peu d'instants ces fardeaux réunis formèrent une montagne prodigieuse. Une dame, nommée l'Imagination, aidait activement chaque personne à faire son paquet de misères et à s'en décharger. — Je m'approchai et je reconnus ce que chacun venait y déposer : un homme, paraissant riche, se débarrassait de la pauvreté ; un autre, de sa femme ; d'autres, de difformités naturelles ; d'autres, de diverses maladies, etc. ; — mais aucun ne profita de l'occasion pour s'affranchir de ses passions, de ses préjugés et de ses défauts. — Quand tous les humains eurent jeté leurs fardeaux, l'Imagination s'approcha de moi, me présenta un miroir ; et aussitôt, trouvant ma face excessivement brève, je la jetai loin de moi ; bientôt, tout le monde s'approcha de la montagne, et chacun vit avec surprise que ce qu'il avait cru bonheur et jouissances de la vie avait été déposé, par leurs possesseurs, comme des fardeaux et des afflictions.. — Jupiter publia une seconde proclamation, annonçant que chacun pouvait choisir dans le monceau l'infortune qu'il préfèrerait à la place de la sienne propre, et qu'ensuite chacun retournât dans sa demeure ; alors l'Imagination distribua à chacun le lot qui lui tombait en partage. (*Décrivez les divers échanges qui se firent alors....*) Moi-même j'échangeai ma courte face contre un visage d'une longueur excessive, dont un monsieur venait de se débarrasser, mais nous n'eûmes pas plus tôt conclu notre marché, que nous nous en repentîmes amèrement, car nous trouvions tous les deux notre nouveau visage ridicule ; deux autres messieurs ayant aussi fait échange de leurs jambes, n'étaient pas moins ridicules.. — Toute la plaine retentissait de plaintes et de lamentations ; — Jupiter fut ému de compassion et permit à chacun de reprendre son premier lot : ce qui fut fait avec une joie infinie ; mais, cette fois, ce ne fut pas l'Imagination qui distribua les lots, mais une déesse nommée la Patience ; chacun se retira content. — A mon réveil, je tirai de mon curieux songe la morale suivante : "......"

VI

LES PETITS DÉFAUTS.

Canevas. — On ne doit pas mépriser les petits défauts, comme on

ne doit pas mépriser les petits maux.. Ce sont des ennemis imperceptibles, on ne s'en mêle pas, c'est ce qui les rend plus redoutables, plus dangereux.. D'ailleurs c'est par les plus petits défauts que les grands commencent... Un petit défaut n'est jamais seul, et c'est au moins sa postérité qu'il faut craindre... (Multiplier les comparaisons pour mieux faire ressortir la vérité de ces pensées.)

CHAPITRE XXI.

PREMIÈRE LEÇON.

(Préceptes, nos 14 et 46.)

I

LES CATACOMBES DE ROME.

Le divin Rédempteur du monde venait d'expirer sur la croix, et le petit nombre de fidèles que sa mort glorieuse avait convaincus, disséminés par toute la terre, en butte aux persécutions les plus cruelles, n'osaient pas encore avouer le nom de chrétien. Rome, cet asile prétendu de la liberté, fut le théâtre des plus atroces cruautés. C'était dans le sein de cette opulente cité, que s'étaient réfugiés les sectateurs zélés de la religion naissante. Ils y vécurent d'abord inconnus ; on méprisait leur culte sans pompe et sans éclat. Mais bientôt le nombre toujours croissant des prosélytes du vrai Dieu, les miracles qui signalaient leur doctrine, éveillèrent la vigilance des Césars. C'est alors que commencèrent ces persécutions qui ont ensanglanté l'Italie, et dont le récit fait encore frissonner. Chaque jour était marqué par des supplices nouveaux ; les tortures les plus raffinées, les cruautés les plus inouïes, enfin tout ce que l'esprit inventif des bourreaux pouvait imaginer, fut mis en usage. Cependant les chrétiens demeuraient inébranlables, et semblaient se multiplier ; le sang des martyrs fécondaient le champ de la vérité ; les infidèles, surpris du courage avec lequel expiraient les victimes, ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette religion sublime qui, par l'espérance d'une vie meilleure, ôtait à la mort tout ce qu'elle a d'affreux. Chaque jour, on voyait les chrétiens ambitionner l'honneur de mourir pour la sainte cause qu'ils avaient embrassée, et le peuple entraîné abandonnait ses idoles. Des souterrains im-

menses, dans lesquels Rome avait puisé les matériaux de ses orgueilleux édifices, étaient l'asile des glorieux martyrs de la foi. Dans ce lieu, qui devait bientôt leur servir de tombeau, les chrétiens se rassemblaient vers le soir, pour célébrer leurs mystères : femmes, enfants, vieillards, riches et pauvres, tous accouraient offrir au Dieu du ciel leur vie en holocauste ; un pontife vénérable, interprète de ses frères, élevait son âme vers le souverain Créateur : tous, sans gémir, sans se plaindre, se joignaient à ses prières, et remerciaient Dieu des maux qu'il envoyait à ses créatures. Un soir, on priait ; chacun, dans le plus profond silence, restait absorbé au milieu de ses pieuses méditations : la voix seule du prêtre se prolongeait, répétée par les voûtes de la ville souterraine. Soudain le fer brille, l'éclat des torches perce l'obscurité de ces longues galeries, et des soldats farouches apparaissent tout à coup au milieu des fidèles prosternés. C'en était fait ; les satellites du tyran avaient envahi le dernier asile des chrétiens ; le prêtre est massacré au pied de l'autel et expire sans se plaindre ; tous, imitant un si noble exemple. tendent la gorge au fer des bourreaux : aucun ne fut infidèle à son Dieu au jour du danger ; et les assassins, fatigués du carnage, irrités même de la patience inébranlable des victimes, ne se retirèrent que quand les martyrs manquèrent à leurs coups. En vain les siècles se sont accumulés sur ces rochers indescriptibles, la piété des fidèles y a soupçonné les précieux restes des fondateurs de leur croyance, et les a recueillis comme un trophée de la religion, comme une marque glorieuse de la puissance du seul Dieu véritable.

Conversation littéraire.

1. Quel grand événement venait d'avoir lieu ?
2. Qu'étaient devenus les premiers fidèles ?
3. Comment vécurent d'abord ceux qui s'étaient réfugiés à Rome ?
4. Mais qu'advint-il lorsqu'on s'aperçut de leur nombre toujours croissant ?
5. La foi des chrétiens s'ébranlait-elle au milieu des plus atroces persécutions ? leur nombre diminuait-il ?
6. Quelle impression le courage et la fermeté des chrétiens produisaient-ils sur leurs ennemis eux-mêmes ?

7. Quelle était la plus grande ambition des chrétiens ?
8. Dans quel lieu les chrétiens se rassemblaient-ils ?
9. Comment ces souterrains avaient-ils été formés ?
10. Que venaient faire les chrétiens dans ce lieu ?
11. Qu'arriva-t-il un soir que les chrétiens étaient ainsi assemblés ?...
12. Quel fut le sort des serviteurs du Christ ?
13. Comment moururent-ils ?
14. Que sont devenus les précieux restes de ces courageux martyrs des *Catacombes* ?
15. De quelle impression est-on saisi en lisant la description ci-dessus ?
16. Le style du texte est-il périodique ou coupé ?
17. Dans la quatrième phrase du texte : « C'est alors que commencèrent, etc., » ne peut-on pas prendre une forme plus simple et plus euphonique ?
18. Quelle différence remarquez-vous entre ces deux formes ?
19. Etablissez bien cette différence par des exemples.
20. Ce récit ne manque-t-il pas de brièveté, d'intérêt ou de clarté ?
21. La clarté n'est-elle pas la principale qualité d'un beau style ?

II

Résumez le texte en neuf ou dix lignes.

III

Trouver le mot dont on donne la définition.

Souterrains où l'on enterrait les morts. — Nouveau converti à la foi. — Nom sous lequel les historiens désignent les onze premiers empereurs romains. — Poursuites injustes et violentes.— Figures de fausses divinités que les païens adoraient. — Ouvrage de maçonnerie en forme d'arc. — Flambeau fait de corde et de résine. — Espace de cent ans. — Statue représentant une fausse divinité, et exposée à l'adoration.— Homme armé aux gages de quelqu'un.— Celui qui voyage à pied. — Gardien d'une prison. — Monument élevé à la mémoire d'un mort.

Mots à expliquer.

Le divin Rédempteur. Fidèle. Disséminés. En butte aux persécutions. Asile. Rome fut le théâtre. Atroce. Opulente

cité. Sectateurs zélés. Culte sans pompe. Tortures raffinées. Inouies. Le sang des martyrs fécondait le champ de la vérité. Infidèles. Ambitionner. Orgueilleux édifices. Leur vie en holocauste. Absorbé. Un pontife interprète de ses frères. En vain les siècles se sont accumulés. Trophée.

IV

LE SAULE PLEUREUR.

Sommaire. — L'homme accablé sous le poids de la douleur a le saule pleureur pour emblème. Lorsqu'il est penché sur une tombe, sa vue inspire la tristesse. D'autres fois, il est incliné sur un étang dont l'eau semble être le produit de ses larmes.

Morale. — Les pleurs que verse l'âme affligée ont un langage sympathique. Honte au cœur insensible et dur !

DEUXIÈME LEÇON.

I

Exprimer cette pensée de quatre ou cinq manières différentes, en conservant le même sens et, à peu près, les mêmes termes.

Modèle. — Si chaque auteur se demandait, avant d'écrire : « Ce que j'ai à dire vaut-il la peine d'être dit ? » il faut avouer qu'il y aurait beaucoup moins de livres.

II

Exprimer ces deux pensées de deux ou trois différentes manières, en conservant le même sens et, à peu près, les mêmes termes.

Modèle. — C'est une épouvantable témérité de s'endormir dans le mal ; sait-on quand on se réveillera ?

Modèle. — L'air qui pèse sur nos têtes nous écraserait, si celui qui est dans nos corps ne contrebalançait son action.

III

ONDES, FLOTS, VAGUES.

Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule ; elles laissent une idée de calme ou de cours paisible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais assez ordinaire : ils indiquent un peu d'agitation et s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent, et marquent, par conséquent, une plus forte agitation.

APPLICATION. Au milieu du bruit de la tempête et des... mugissantes, on distinguait les coups de canon d'un navire en détresse. Mille petits ruisseaux répandent leurs... à travers la prairie. Les... de la mer balançaient mollement notre embarcation. Lorsque le temps est calme une multitude de gondoles glissent sur les... du golfe de Venise. Les..., sous l'impulsion de l'ouragan, couvraient parfois le pont de notre navire.

MOMENT, INSTANT.

Un *moment* n'est pas long, un instant est encore plus court.

Moment a une signification plus étendue et il est d'usage au figuré. *Instant* a une signification plus restreinte ; il marque la plus petite durée du temps, et n'est jamais employé que dans le sens littéral.

APPLICATION. — Si sage et si heureux qu'on soit, on a toujours quelque mauvais... Chaque... de la vie est un pas vers la mort. Il suffit d'un... pour changer la face des choses, même de celles qu'on croit les mieux établies. Tout dépend de savoir prendre le... favorable : il suffit souvent d'un... trop tôt ou trop tard pour empêcher la réussite d'une affaire.

IV

ARRIVÉE DES CROISÉS DEVANT JÉRUSALEM.

CANEVAS. — Les Croisés partent au lever du soleil. — Le vaillant Godefroy est à leur tête. — Après plusieurs heures de marche, on voit apparaître Jérusalem. — Dire l'enthousiasme des guerriers à la vue de la ville sainte et leurs sentiments de piété ; — ils se dépouillent de tout ornement et marchent pieds nus, la tête courbée par humilité. — Ils sont reconnus par une sentinelle ennemie. — Représentez un ciel couvert et les éclairs sillonnant les nues.

Frayeur dans la ville.

TROISIÈME LEÇON.

I

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. On *met sur le compte* d'un souverain les abus qu'il *n'ose pas empêcher.*
2. Père, votre *facilité à tout excuser fait tort à* votre fils.
3. Voilà les *gens qui ont vu les* crimes *que vous avez commis.*
4. Cette maison *est à moi.*

5. *L'excès dans le boire et le manger fait du mal* à la santé.
6. Dans un avenir *qui n'est pas éloigné* je ferai un puits dans ce jardin.
7. On *n'a pas voulu accepter* vos offres.
8. Le Nil *rend* l'Egypte fertile.
9. Je ne puis pas *ne pas* écrire.
10. Je *ne sais ce qu'il faut que je fasse* en cette circonstance.

II

Transcrire le devoir ci-dessous et souligner les expressions métaphoriques, ou mots employés au figuré.

N'ayez pas un cœur de bronze. Vous encensez tout le monde. Vous soufflez partout le feu de la discorde. Le vin a aigri. Voilà un homme aigri. Celui qui met un frein à la fureur des flots, sait aussi des méchants arrêter les complots. La rose est la reine des fleurs. La reine était désolée. Ainsi s'est écoulée la soirée. Barbare ! quand seras-tu rassasié de meurtres ! Cet enfant n'est pas encore rassasié. Découvrez humblement vos fautes les plus cachées. Le soleil versait à flots ses rayons. Dieu le soutiendra contre les orages de la jeunesse. Dépliez ce linge, je vous en prie. C'est ici que la religion déploie ses pompes touchantes. Un homme chargé d'ans et de douleurs. Le loup a dévoré la brebis. Les flammes avaient dévoré la maison.

III

Analyse critique de la description suivante.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte... Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante : on dirait une colonne d'eau du déluge...

(CHATEAUBRIAND.)

IV

UNE VISITE A BICÊTRE.

CANEVAS. — Supposez que vous allez visiter cet hospice d'aliénés : en entrant, vous n'osez vous aventurer tout seul ; vous êtes dans l'indécision... Un monsieur remarque votre embarras ; il vous propose de vous accompagner. — Croyant que ce monsieur si obligeant est un employé supérieur de l'établissement, vous acceptez l'offre qu'il vous fait ; vous entrez dans la cour où les fous sont réunis... Parlez un peu longuement de toutes les espèces de folies que vous remarquez, et que vous explique votre guide... Vous êtes ravi des belles manières de votre cicérone, vous êtes frappé de la justesse de ses opinions et de ses remarques..., vous le prenez pour le médecin de l'établissement... ; tout à coup, à une parole incohérente de votre guide, vous reconnaissez que celui dont la conversation vous avait tant charmé naguère, n'est qu'un pauvre malheureux privé de sa raison.

V

PHILIPPE DIT LE BEL.

SOMMAIRE. — Réunion de la Navarre à la France. — Confiscation de la Guyenne. — Batailles de Courtray et de Mons-en-Puelle. — Démêlés de Philippe-le-Bel avec le pape Boniface VIII. — Abolition de l'ordre des Templiers. — Défauts de Philippe-le-Bel.

CHAPITRE XXII.

PREMIÈRE LEÇON.

I

EUGÉNIE DE GUÉRIN A LOUISE.

Ma chère Louise,

Vous me croyez bien loin de vous maintenant, ma chère amie, et cependant je ne vous ai pas quittée. Je suis encore dans votre chambre, à l'escarpolette, à l'église : enfin vous me verriez sans cesse, si on pouvait voir la pensée. La mienne voyage lestement ; en moins d'un rien elle est sur vos montagnes, et elle s'y plaît tant qu'elle y prendra racine. Vraiment vous me rencontrerez quelque jour toute plantée parmi vos bois. En attendant, me voici dans ceux de Cayla, qui ne me déplaisent pas. Pourquoi Rayssac est-il si loin, pourquoi êtes-vous à douze lieues de moi ? Pourquoi ce qu'on aime est-il si loin, et ce qu'on n'aime pas toujours trop près ? C'est que rien au monde ne va à notre

fantaisie : bonheur et malheur, peine et plaisir marchent de compagnie ; après le bonjour vient l'adieu. Ce triste adieu, il faut le dire à tout : d'abord à sa poupée, puis à ses dix-huit ans, puis à ceci, puis à cela ; mais le plus triste est l'adieu du départ, surtout à une bonne et tendre amie comme vous. Ma chère Louise, il m'en a tant coûté de vous quitter, que j'aurais presque désiré de ne pas vous revoir.

Je m'en allais bien tristement après votre dernière poignée de main, tournant de temps en temps ma tête de votre côté, mais je ne voyais rien que les blanches murailles du château, qui bientôt ont disparu, puis les arbres, puis les montagnes, puis tout...

J'entends la cloche, voilà ma pensée tout attristée par le glas d'une jeune fille que toute la paroisse pleure. Cette pauvre Angélique n'avait que dix-huit ans, et la voilà morte avec sa jeunesse, sa fraîcheur et sa santé. Comme la mort vient vite ! Il y a de quoi méditer sur notre frêle existence. Mon Dieu, qu'elle tient à peu de chose, et que nous y tenons ! A nous voir faire et penser, on dirait que nous nous croyons plantés en vie comme des chênes pour des siècles.

Il fut un temps où cela m'aurait effrayée ; à présent, je ne sais pas comment, je trouve tout naturel de mourir : cercueils, morts, tombes, cimetières ne me donnent que des sentiments de foi, ne font que reporter mon âme là-haut. La chose qui m'a le plus frappée, ça été d'entendre la bière tombant dans la fosse : sourd et lugubre bruit, le dernier de l'homme. Oh ! qu'il est pénétrant, comme il va loin dans l'âme qui l'écoute ! Mais tous ne l'écoutent pas ; les fossoyeurs avaient l'air de voir cela comme un arbre qui tombe ; le petit Cotive et d'autres enfants regardaient là dedans comme dans un fossé où il y a des fleurs, l'air curieux et étonné. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle indifférence entoure la tombe ! Que les saints ont raison de mourir avant l'heure, de faire leurs propres obsèques en se retirant du monde !

....

Voilà Lucie, ma petite filleule, qui vient me dire bonsoir. Il faut que je lui fasse une caresse, puis le catéchisme. J'aime à instruire les enfants, à ouvrir ces petites intelligences, à voir quels parfums sont renfermés dans ces boutons de fleurs. (EUGÉNIE DE GUÉRIN.)

Conversation littéraire.

1. Dites en quelques mots ce qu'expriment le premier et le deuxième alinéa de cette lettre.
2. A quel endroit du sujet Mlle de Guérin cesse-t-elle brusquement de parler de Louise ?
3. De quoi parle-t-elle dans l'alinéa suivant ?
4. Quelle réflexion Mlle de Guérin fait-elle au sujet de cette mort prématurée ?
5. Mlle de Guérin songe-t-elle avec terreur à la mort ?
6. A-t-elle assisté à l'enterrement de cette jeune fille dont elle annonçait la mort dans le troisième alinéa ?
7. Dites ses réflexions à ce sujet.
8. Tous ceux qui assistaient aux obsèques faisaient-ils les mêmes réflexions que Mlle de Guérin ?
9. Dans le dernier alinéa, à quoi Mlle de Guérin compare-t-elle les enfants ?
10. Ne remarquez-vous pas dans le dernier alinéa une expression imagée ?
11. Citez les expressions hyperboliques ou exagérées que vous remarquez dans ce texte.
12. Quels sentiments se révèlent dans cette lettre ?
13. Le style est-il élégant et soutenu ?
14. Citez les pensées les plus saillantes du premier alinéa.
15. Comment exprime-t-elle ses sentiments à l'égard de Louise, son amie ?
16. Vers la fin du texte, comment l'auteur a-t-il rendu cette pensée : le *petit Cotive* et *d'autres enfants regardaient la fosse avec un air ébahi et naïf ?*
17. D'où viennent les négligences remarquées dans le texte ?
18. Quelles sont les qualités requises pour bien faire une lettre ?
19. Doit-on en exclure la familiarité ?
20. Quel est le plus sûr moyen de ne pas pécher contre ces règles ?

II

Trouver les mots dont on donne la définition.

Instrument qui indique les degrés de la chaleur ou du froid par la dilatation ou la condensation du mercure ou de

l'alcool. — Le dieu du sommeil. — Le dieu des mers. — Le plus gros des poissons de mer. — Espèce de siège suspendu par des cordes, sur lequel on se place pour être balancé. — Instrument servant à mesurer la pesanteur de l'air. — Etat de ce qui n'est ni chaud, ni froid, mais entre les deux. — Trace que laisse derrière elle la charrue. — Lumière qui précède le lever du soleil. — Personnage des temps fabuleux, musicien et poète, qui descendit aux enfers pour y demander à Pluton sa femme Eurydice. — Ecole de chant. — Partie de l'arrière d'un navire. — Le plus puissant des oiseaux de proie. — Instrument d'optique grossissant beaucoup les objets. — Instrument d'optique dont on se sert pour suivre la marche des astres. — Sentinelle à cheval. — Appareil destiné à garantir du tonnerre. — Nom de l'inventeur. — Proposition contraire à l'opinion commune. — Association de paysans révoltés, qui se forma en Picardie en 1358. — Amour exclusif de soi.

Mots à expliquer.

Glas. Ne font que reporter mon cœur là-haut. Filleule. J'aime à ouvrir ces petites intelligences. A voir quels parfums sont enfermés dans ces boutons de fleurs.

III

ALEXANDRE DE BEAUHARNAIS A SA FILLE HORTENSE.

Canevas. Il l'engage à penser souvent à son père et à sa mère, à contenter tous ceux qui sont autour d'elle, et à travailler avec ardeur. — Il termine en parlant de ses regrets de ne pouvoir embrasser sa chère Hortense.

IV

FÉNÉLON A UNE DEMOISELLE PIEUSE AGÉE ET VIVANT DANS LE MONDE.

SUR LE PROCHAIN PASSAGE DE LA VIEILLESSE A LA MORT.

Canevas. — Il parle des différentes manières d'envisager la mort, dans la jeunesse, dans la vieillesse...; de la nécessité de mourir... de la résignation que l'on doit montrer à l'approche de la mort... — Il termine en engageant cette demoiselle à attendre la mort sans inquiétude et avec résignation.

DEUXIÈME LEÇON.

I

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. Une seule larme de Marie peut éteindre la foudre dans les mains de Dieu.

2. Ce jeune homme respire avec délices le parfum des louanges.

3. Le démon sème de fleurs le bord du précipice.

4. Il y a deux choses qu'on ne saurait regarder fixement : le soleil et la mort.

5. .... Mes amis...
La vertu maintenant leur fait baisser les yeux,
Et sans cesse au blasphème exerçant leur génie,
Du milieu de la fange, ils jettent l'ironie
Sur tout ce qui descend des cieux !

II

Transcrire le devoir suivant et souligner les expressions métaphoriques ou mots figurés.

Il s'arme de patience et de courage. On a lié les gerbes. Des gerbes de lumière s'élevaient dans les airs. Que les fronts y soient sans nuages. Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers rayons de la gloire. Voilà des préjugés profondément enracinés. La plaine était jonchée de cadavres. Le sol était jonché de feuilles. Au palais de mon père on voit briller les arts. Le soleil brillait au dessus de nos têtes. Il crie : Ah ! quelle mère a pu livrer son fils au caprice des flots mobiles. Le moindre vent fait rider la face de l'eau. La pluie réjouit les campagnes altérées. Les hautes montagnes de la terre vont cacher dans les nues leurs têtes altières. Le rosier défend ses fleurs au moyen des épines.

III

Sept pensées sur ce mot : charité.

IV

M. N*** A UN JEUNE COLLEGIEN, SON COUSIN.

REPROCHES SUR SON PEU D'APPLICATION.

CANEVAS. — Il l'engage à s'appliquer à avoir une meilleure écriture ;

— avantage que peut procurer une belle écriture ; — reproches sur le peu de soin qu'il a montré jusque-là, et sur la manière sèche dont sont rédigées les lettres qu'il écrit. — Ces conseils qu'il lui donne sont une preuve de l'amitié qu'il lui porte. — Il termine en l'engageant à écrire ses lettres comme il parlerait, en causant naturellement avec la personne à laquelle il écrit.

V

J. JOUBERT A DE FONTANES, SON AMI.

INVITATION A LA CAMPAGNE.

CANEVAS. — Joubert invite M. de Fontanes à venir quelque temps à sa campagne, s'il en a réellement envie... — Il lui énumère les commodités qu'il y trouvera ; — enfin il y sera entièrement comme chez lui... — Cette lettre se termine par quelques lignes de politesse.

(Style enjoué et familièrement affectueux.)

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire le devoir ci-dessous et souligner les expressions métaphoriques ou mots figurés.

Ah ! pleure, fille infortunée, ta jeunesse va se flétrir. Tu troubles l'eau. Il se hâte, le cœur troublé. Il passe au travers de la flamme ardente. Une prière ardente. Le bois se consume. Adolphe se consume d'ennui. Il vole aux lieux où la clarté l'appelle. J'ai les ailes de l'espérance. Secouant le joug de mes jours languissants, je pliais aux douces lois des vers les accents de sa voix naïve. Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. Lieux où jadis m'a bercé l'espérance, je vous revois après dix ans d'absence. Cette amande est amère. J'ai versé des larmes amères. Les ruines d'une maison peuvent se réparer. Que n'est cet avantage pour les ruines du visage ?

II

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Caprice. Honnir. Illusion. Impertinent. Impie. Impoli. Imprévu. Impudent. Inadvertance. Incendie. Incertitude. Inclination. Inguérissable. Indemniser. Indolent. Ineffaçable. Inexorable. Inférer. Inhumer. Injurier. Intérieur. Insinuer.

III

Exprimez cette pensée de quatre ou cinq manières, en conservant le même sens, et, à peu près, les mêmes termes.

MODÈLE. — Si les hommes ne se hâtaient pas tant de décider après un examen superficiel, ils se tromperaient moins souvent.

IV

Mme DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

BOUQUET DE NOUVELLES

CANEVAS. — Mme de Sévigné donne des nouvelles du lieu qu'elle habite, de l'état de sa santé et de ses amusements, trois choses qui lui avaient été demandées par Bussy... — Elle dit les raisons qui l'empêchent d'aller en Bretagne... ; de quelle manière elle passe sa vie... ; combien la vie lui paraît courte... — Elle termine en parlant de la mort glorieuse de M. de Turenne.

V

DUCIS A SON AMI DELEYRE.

VISITE A LA GRANDE-CHARTREUSE.

CANEVAS. — Ducis annonce à son ami son état souffrant et maladif, reste d'une fièvre tierce dont il a été guéri par l'usage du vin de quinquina. Après sa complète guérison, il ira à Lyon ; mais avant de quitter Chambéry, il a voulu aller visiter la Grande-Chartreuse... — Il en fait la description ; il parle du chemin tracé entre des rochers escarpés..., du torrent..., des roches sauvages..., etc., etc... ; du couvent fondé par saint Bruno..., de la paix qui y règne... — Il termine en comparant la vie du monde à celle qui se mène dans ce désert. (Description bien plus morale que physique.)

VI

STYLE COMMERCIAL. — La concision et la clarté sont les qualités essentielles des lettres de commerce.

Beaucoup de commerçants ont déjà exclu de leur correspondance tout ce qui la rendait autrefois obscure ou ridicule. Il est temps de compléter cette réforme, en rejetant définitivement ces phrases triviales, ces expressions impropres, ces tournures incorrectes, enfin cette espèce de jargon qui faisaient des lettres commerciales un juste objet de dérision.

Maintenant que le commerce est en France de plus en plus honoré, qu'il grandit et s'élève chaque jour dans l'ordre social, il convient d'en relever aussi le langage. Toutefois, en évitant d'être trivial, il ne faut pas tomber dans

le défaut contraire et devenir prétentieux et recherché. Il suffit d'être simple et pur ; d'avoir assez de jugement pour dire tout ce qui est nécessaire, et assez de goût pour l'écrire convenablement.

VII

CORRESPONDANCE COMMERCIALE.

ACHAT.

SOMMAIRE. — M. Th. Funck prieM. V..., à Paris, de lui envoyer six barriques de melasse pour fin février prochain. — Paiement en papier courant... — Demander des renseignements sur sa solvabilité à M. Chapuis ou à MM. Turckheim et Cie, ou toute autre maison de la ville.

VIII

CORRESPONDANCE COMMERCIALE.

SOMMAIRE. — Léopold Chateauvieux se plaint à MM. D... et D..., de Paris, au sujet de 5,000 rames de papier qu'il n'a pas livrées, malgré son engagement écrit et sa promesse verbale. — Préjudice qui en résulte. — Il persiste à les réclamer.

IX

LETTRE.

SUJET. — Offre de services pour entrer en relations commerciales

CHAPITRE XXIII.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LES CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD.

Entre la Suisse et l'Italie s'élève une immense chaîne de montagnes, dont les sommets les plus élevés sont hauts de plus de deux mille mètres et couverts de neiges éternelles. Un de ces sommets porte le nom de *Saint-Bernard ;* il est traversé par une route très-fréquentée et très-dangereuse.

Tantôt elle est resserrée entre d'énormes rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues, tantôt elle longe des abîmes effrayants. Pendant l'hiver, des tourmentes de neige enveloppent les voyageurs, obscurcissent l'air, couvrent les routes et les sentiers.

Au printemps, d'autres dangers attendent le voyageur. La chaleur du soleil amollit la neige au sommet des mon-

tagnes, une pelote s'en détache, et, roulant sur elle-même, grandit démesurément et se précipite avec fracas vers la vallée, brisant sur son passage arbres et rochers, et ensevelissant sous sa masse les voyageurs, les voitures, les animaux, les maisons et même des villages entiers. C'est là ce qu'on nomme une *avalanche.*

Il y a plus de mille ans, un vieux prêtre, nommé Bernard, résolut de venir au secours des voyageurs: de ses propres deniers, il fit construire un hospice sur la crète de la montagne, dans un emplacement à l'abri des avalanches. Il le confia à des moines de Saint-Agustin. Ces hommes courageux et dévoués habitent à 2,300 mètres au-dessus de la plaine, au milieu d'un hiver éternel.

Les moines du Saint-Bernard sont la Providence des voyageurs. Quand ces derniers, après une marche pénible de sept heures, arrivent à l'hospice, ils y trouvent un appartement parfaitement chauffé, un repas fortifiant, un gite convenable, et tout cela gratuitement.

Mais là ne se borne pas la mission de ces bons religieux. Chaque jour, au milieu des tempêtes et des tourmentes de neige, ils sortent, et, bravant la mort, se dispersent de tous côtés, pour aller à la recherche des voyageurs égarés.

De grands chiens les accompagnent: le chien du Saint-Bernard, dressé avec soin, a un instinct particulier pour découvrir les voyageurs; souvent même, il se livre seul à cette noble chasse.

Trouve-t-il les traces d'un homme, il cherche avec ardeur, fouille la neige, déterre l'infortuné, lui lèche la figure et les mains pour le rappeler à la vie, lui présente le flacon de vin qu'il porte suspendu à son cou, ou bien l'intelligente bête court à l'hospice et appelle du secours. Deux ou plusieurs religieux suivent le chien, accourent auprès du malheureux. On lui prodigue les soins les plus assidus, on le transporte à l'hospice, où, grâce à une sollicitude de tous les instants, il ne tarde pas à retrouver ses forces.

On cite un chien du Saint-Bernard, du nom de Barry, qui a sauvé, lui seul, plus de soixante-dix personnes!

(ANONYME.)

Conversation littéraire.

1. Où se trouve le mont Saint-Bernard ?
2. L'auteur dit-il que le mont Saint-Bernard est très-élevé ?
3. Que dit-il de la route qui passe au Saint-Bernard ?
4. Qu'est-ce qui la rend dangereuse ?
5. Qu'arrive-t-il souvent aux voyageurs qui fréquentent cette route pendant l'hiver ?
6. Au printemps, la route est-elle plus sûre ?
7. Désignez ces nouveaux dangers.
8. Quelle personne a fait construire l'hospice du mont Saint-Bernard ?
9. A quelle partie de la montagne ?
10. De quel argent se servit-il pour la construction de cet établissement ?
11. A qui cet hospice fut-il confié ?
12. La demeure de ces courageux religieux est-elle bien agréable, et pourquoi ?
13. Que sont les moines du Saint-Bernard par rapport aux voyageurs ?
14. Combien faut-il de temps pour arriver à l'hospice ?
15. Qu'est-ce qui le démontre dans le texte ?
16. De quelle manière sont traités les voyageurs en arrivant à l'hospice ?
17. Les religieux du Saint-Bernard se bornent-ils à héberger les voyageurs ?
18. Sortent-ils seuls ?
19. Comment l'auteur appelle-t-il cette recherche, que font les chiens, des malheureux ensevelis sous la neige ?
20. Lorsque l'un de ces intelligents animaux a découvert les traces d'un homme, que fait-il ?
21. Que font alors les religieux ?
22. Que dit-on d'un chien nommé Barry ?
23. En lisant cette description, de quelle impression se sent-on saisi ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Unité de longueur, égale à la dix-millionième partie d'un quart du méridien terrestre. — Eau congelée qui tombe en flocons blancs et légers. — Auteur dont on ignore le nom,

ouvrage dont l'auteur est inconnu. — Masse de neige détachée d'une montagne, et qui tombe avec fracas dans la vallée. — Société de savants, d'artistes. — Filaments de toile usée, pour mettre sur les plaies. — Petite boutique en planches. — Montagne de la Phocide, consacrée à Apollon et aux Muses. — Répétition plus ou moins distincte d'un son qui frappe un corps qui le reproduit.

Mots à expliquer.

Neiges éternelles. Tourmentes. Une pelote. Crète de la montagne. Moine. Etre la providence des voyageurs. Gîte.

III

Résumez le texte en dix ou douze lignes.

IV

LA MONTAGNE DE LA SCIENCE.

CANEVAS. — Dites ce que vous vîtes une nuit... — Une montagne haute et escarpée dont le pied était entouré de ronces et d'épines, à travers lesquelles il fallait se frayer un chemin... — La plupart des jeunes filles qui essayaient de grimper sur cette montagne ne pouvaient y parvenir... — Mais celles qui avaient le bonheur de parvenir au faîte y trouvaient la récompense de leurs fatigues... — Elles entraient dans un palais magnifique... où résidaient Apollon et les Muses... — Le dieu des arts leur posait sur la tête... une belle couronne de lauriers... Cette montagne était la montagne de la science...

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Irrésolu. Ivre. Joie. Jour. Justesse. Juste. Justifier. Lâche. Laconique. Lacs. Laine. Lamentable. Lancer. Larron. Las. Légal. Libéralité. Licite. Lorsque. Lourd. Maintien. Luxe. Maintenir. Malice. Marchandises. Marri. Massacre. Métier. Mettre. Moment. Moquerie. Mot.

II

Rendre les expressions marquées ci-dessous avec plus de précision, de justesse ou d'énergie.

1. La mort du général *jette* partout la *tristesse*.
2. Une multitude de passions *mettent* les hommes en désaccord.

3. *J'aime mieux* la vertu que la beauté.

4. Ces travaux ont été *bien vite finis.*

5. *Si votre* phrase *est ambiguë, c'est* uniquement *parce qu'elle est construite d'une manière tout à fait bizarre.*

6. *Examinez* ces roseaux que *remue* le zéphir.

7. Le port majestueux de l'homme, *sa manière de marcher* ferme et hardie *font voir* quelle est sa noblesse et son rang.

8. Ces marais *laissent échapper* une vapeur malsaine.

9. Les fortunes *qui sont vite faites* sont moins solides *que les autres,* parce qu'*il est rare qu'elles soient le prix du mérite.*

10. Cet agitateur, compromis dans les dernières affaires, a été *éloigné du territoire.*

III

1. Un moucheron posé sur la corne d'un taureau, lui dit : « Si cette charge t'incommode, je m'envolerai plus loin. » Le taureau répond :« Tu es donc là ! » — *Morale*...

2. La rose est la reine des fleurs, mais son règne est d'un jour ; l'immortelle a moins d'attraits et d'éclat, mais elle vit longtemps. — *Tirez la conclusion morale.*

IV

INCENDIE D'UNE SALLE DE BAL.

Canevas. — Dans un palais construit pour donner un bal, et que toutes sortes de peintures et de vernis rendent très-combustible ; au milieu de la joie des danseurs, le feu éclate tout à coup, allumé par une seule étincelle tombée d'un lustre. — Tumulte général. — Cris sinistres succédant au son des instruments. — Victimes étouffées, écrasées dans la précipitation que met la foule à fuir. — Familles désolées. — Héroïsme des mères pour sauver leurs filles... Ce n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres où l'on retrouve, là le cadavre d'une mère serrant son enfant dans ses bras, là des bijoux épargnés par le feu, etc.

TROISIÈME LEÇON.

I

Traduire sans employer des mots au figuré.

Les chrétiens se multipliaient sous le fer qui les moissonnait, comme ces arbres vigoureux qui poussent des re-

jetons plus nombreux et plus vivaces sous la hache qui les dépouille de leurs rameaux.

2. Les méchants sont comme les mouches qui parcourent le corps d'un homme et ne s'arrêtent que sur ses plaies.

3. Dieu est caché partout et sa douceur se fait jour à travers les ombres épaisses qui le dérobent à la vue ; elle se répand à la surface, elle déborde, elle envahit doucement l'univers.

4. Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

5. On m'a fait boire la coupe jusqu'à la lie.

II.

MÉFIANCE, DÉFIANCE.

La *méfiance* est une crainte habituelle d'être trompé.

La *défiance* est un doute que les qualités qui nous seraient utiles ou agréables, soient dans les hommes ou dans les choses, ou en eux-mêmes.

Méfiance se prend en mauvaise part, l'homme pervers est méfiant. *Défiance* se prend en bonne part l'homme sage et expérimenté est défiant.

APPLICATION. Louis XI était...à l'excès. Il faut toujours se... de ses propres capacités. Notre général se... des talents stratégiques de l'ennemi. L'homme honnête n'est point... L'homme présomptueux ne se.. de rien : il est sûr de réussir dans tout. Un des inconvénients de l'infortune, c'est la... qu'elle inspire.

DIFFÉREND, DISPUTE, QUERELLE.

La concurrence des intérêts cause les différends. La contrariété des opinions produit les disputes. L'aigreur des esprits est la source des querelles.

Le *différend* mène à la *dispute*, et la *dispute* à la *querelle*. *Querelle*, par conséquent, est plus que *dispute*, et *dispute*, plus que *différend*.

APPLICATION. L'envie et l'avidité engendrent le plus souvent de graves... L'entêtement est ce qui prolonge les.. et les fait dégénérer en querelles. A la suite d'une violente.. ces deux hommes en sont venus aux mains. Si nous comprenions bien nos intérêts, jamais nous n'irions vider nos.. devant les tribunaux.

III

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse et au bon goût.

Saint Louis goûtait un charme délicieux *ou* aimait à

rendre lui-même la justice à ses sujets. Souvent, en été, il tenait ses audiences au bois de Vincennes ; là, assis *ou* étant assis au pied d'un chêne, il écoutait les plaintes et les réclamations ; chacun pouvait aller auprès de lui et lui dire ce qui l'ennuyait, *ou* chacun pouvait l'approcher et se faire entendre.

IV

LES RÊVES RÉALISÉS.

SOMMAIRE. — Charles-Quint s'était un jour égaré en chassant dans une forêt.. Pressentant un orage, il entre dans une caverne pour se mettre à l'abri.. Il y trouve quatre brigands endormis, mais qui se réveillèrent au bruit de ses pas.. L'un saute à la bride du cheval dont il s'empare, en disant à l'empereur que c'est pour réaliser un rêve qu'il a fait.. Deux autres le dépouillent presque entièrement, alléguant le même motif.. Le quatrième allait s'emparer d'un riche sifflet en argent, que Charles portait suspendu à son cou ; mais celui-ci lui dit qu'il ne voulait pas le lui abandonner avant de lui en montrer l'usage.. Aussitôt il tire de l'instrument un son aigu et prolongé.. Un moment après, il est entouré de son escorte.. Alors il raconte aux quatre voleurs qu'il a aussi fait un rêve qui allait s'exécuter à l'instant : c'est que tous les quatre seraient pendus ; — ce qui fut fait.

V

LA POUPÉE DE BERLIN.

CANEVAS. — M. Dubois, ancien sous-officier de zouaves, venait d'être nommé capitaine dans les gardes mobiles de la Picardie. Il va rejoindre son régiment, laissant sa femme, son beau-père et une petite fille, âgée de cinq ans, dans une grande propriété qu'il habitait près de Versailles. — Achat d'une poupée pour consoler de son départ sa jeune fille Marguerite. La poupée, venant de Paris, fut appelée la *Parisienne*. Elle était grande comme Marguerite, elles couchaient ensemble, et vous eussiez dit les deux sœurs. — Le capitaine Dubois partit. Il écrivait souvent à sa femme. — Un jour vint où Mme Dubois n'eût plus de nouvelles de son mari. Il fut blessé, pris et interné à Soissons, puis conduit à Berlin. Un jour, en traversant une rue de Berlin, il s'arrêta devant un bazar. — Horloges, tableaux, livres, etc., rien n'y manquait, et tout cela venait de France. — Il y reconnut même ses meubles. — Ses impressions, à la vue surtout de la poupée de Marguerite. On lui en demande quarante florins. M. Dubois n'avait payé la *Parisienne* que cent francs. M. Dubois emprunte à un de ses compagnons de captivité de quoi payer la rançon de la *Parisienne*. Deux jours après, M. Dubois reçut des nouvelles de sa femme. — On l'attend avec anxiété. Il est enfin de retour. — Il prend un paquet et dit à Marguerite : " C'est un cadeau que je t'apporte de Berlin." C'était la *Parisienne !* Jugez de la joie. Mais la poupée ne parlait plus. Le ressort était brisé.

VI

BERTRAND DUGUESCLIN.

Sommaire. — Lieu de sa naissance. — Son caractère. — Traits de courage dès l'âge de seize ans.—Son instruction.— Ses exploits.— Sa mort. — Sa sépulture. — Preuve de son humanité.

CHAPITRE XXIV.

PREMIÈRE LEÇON.

I

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre ;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le diner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! Aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

(La Fontaine.)

Conversation littéraire.

1. Quel est le personnage de cette fable ?
2. La première proposition de cette fable, ne nous apprend-elle pas une particularité sur l'organisation physique du héron ?
3. Où marchait-il ?
4. Qu'est-il dit de l'onde ?
5. Qu'aperçoit-on près du bord ?
6. Le héron aurait-il pu faire son profit de ces gros poissons ? le fit-il et pourquoi ?
7. Lorsque l'appétit vint, quels poissons se présentèrent à la vue du héron ?
8. Ce mets plut-il à l'oiseau ?
9. Quels poissons vit-il ensuite ?
10. Ces derniers poissons lui plurent-ils mieux que les précédents ?
11. Que lui advint-il en fin de compte ?
12. Lorsque la faim le prit, de quoi fut-il tout heureux et tout aise ?
13. Quelle est la morale de cette fable ?
14. Dites où commence et finit : 1° l'exposition ; 2° le nœud ; 3° le dénoûment.
15. Quel est le vers qui semble jeté négligemment dans la narration, et qui porte avec lui une réflexion charmante et naïve ?
16. Quatre autres vers sont remarquables dans cette fable : les deux premiers font image, et les deux autres sont agréables, vifs, concis. Distinguez-les.
17. Quelle est la qualité dominante de cette fable ?

II

Traduire cette fable en prose.

III

Trouver le mot dont on donne ci-dessous la définition.

Aller le long du bord. — Cours d'eau assez considérable qui se jette dans un fleuve. — Règle dans la manière de vivre. — Ce qu'on sert sur la table pour être mangé. — Célèbre poète latin qui vivait du temps d'Auguste. — Habitation du curé dans une paroisse.— Prêtre des Gaulois. — Sommeil qui ressemble à la mort et qui dure quelquefois

plusieurs jours. — Sentiment qui nous fait compter sur un bien à venir. — Réunion d'évêques pour délibérer sur quelque point de la religion. — Nom poétique donné à l'eau, en général.—Déesses de la mythologie qui coupaient le fil de la vie des hommes. — Instrument en fer recourbé qui sert à amarrer les bateaux. — L'homme qui aime ses semblables. — L'homme qui hait ses semblables et la société. — Mauvaise herbe qui croît dans les blés. —Science qui traite de la composition des différentes couches de la terre. — Partie de l'histoire naturelle qui a pour objet les animaux.— Personnage mythologique condamné, aux enfers, à rouler de bas en haut d'une montagne une énorme pierre ronde qui retombait toujours au moment où elle allait atteindre le sommet.

Mots à expliquer.

Héron. Emmanché d'un long cou. Transparent. Commère. Compère. Tanche. Du fond de ces demeures. Comme le rat du bon Horace. Une si pauvre chère ! La tanche rebutée. Goujon. Limaçon. Limace.

IV

LA PROVENCE.

Canevas. — Situation climatérique, topographique et géographique de la Provence. — Parenté d'histoire et de nature qui existe entre cette terre et les plus célèbres contrées de l'antiquité, avec la Grèce et avec Rome. — Ce que fut la Provence depuis le démembrement de l'empire romain jusqu'au moment où, réunie à la France, elle en devint la plus belle et la plus importante province. — Ce qu'a également fait la religion pour la Provence.

Il y a des lieux bénis par une prédestination particulière : l'Egypte, l'Arabie, le Jourdain, la Palestine, Rome virent se dérouler les diverses phases de l'histoire des Hébreux et des chrétiens. — La Provence, elle aussi, eut sa part dans cette distribution des grâces divines attachées au sol....

DEUXIÈME LEÇON.

I

Indiquer et, s'il y a lieu, placer par gradation les synonymes des mots ci-dessous.

Funérailles. Futur. Gager. Gages. Gai. Gain. Galima-

tias. Garantir. Gaspiller. Gentils. Gérer. Orgueilleux. Gourmand. Guerrier. Guider. Haine. Hameau. Hardiesse. Hasarder. Hâter.

II

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. Il y a dans l'exemple une puissance qui surpasse toutes les autres ; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

2. Il est incertain où la mort nous attend ; attendons-la partout.

3. Les hommes ne font que paraître en ce monde ; leur durée n'est que d'un jour. Le flot du matin les jette sur le rivage, et le flot du soir les reprend.

4. Comme les fleurs se tournent vers le soleil, source de la lumière et de la chaleur, ainsi je dois tourner mes pensées et mon cœur vers l'Auteur de la vie et de tout bien.

5. Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.

III

PENSER, SONGER, RÊVER.

On *pense* tranquillement et avec ordre pour connaître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude et sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite et profonde pour s'occuper agréablement.

APPLICATION. Dès l'âge de dix-huit ans, Bonaparte.. à bouleverser, à conquérir le monde. Chaque soir, l'homme laborieux.. à ses travaux du lendemain. Pendant que la tempête se jouait de notre navire, le capitaine.. anxieusement aux moyens à employer pour nous sauver d'une mort imminente. Loin de sa patrie, l'exilé.. souvent à ceux qu'il aime, et desquels un destin cruel le tient éloigné. Les choses obscures paraissent souvent très-claires à ceux qui ne savent pas... nettement. Les gens qui ont l'imagination poétique aiment à.. dans la solitude.

IV

Six pensées sur ce mot : Franchise.

V

AU DIEU INCONNU.

CANEVAS. — Dépeindre le caractère des Athéniens : intelligents, éclairés, légers, etc. Sur l'un de leurs temples étaient écrits ces mots : " Au Dieu inconnu." Saint Paul, arrivé au milieu d'eux, vient, dit-

il, leur annoncer ce Dieu qui leur est inconnu. Parlez de son discours dans l'Aréopage, ou assemblée des plus grands esprits d'Athènes. Plusieurs se convertirent, parmi lesquels on cite Denys l'*Aréopagite*.

TROISIÈME LEÇON.

I

Exprimer cette pensée de quatre ou cinq différentes manières, en conservant le même sens et, à peu près, les mêmes termes.

MODÈLE. — Laissez aux singes le plaisir de contrefaire les gens.

II

Donner l'explication des proverbes suivants.

1. Mesurer les autres à son aune.
2. Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.
3. A cheval donné, on ne regarde pas à la bride.
4. Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.
5. Payer en monnaie de singe.
6. Donner à quelqu'un la monnaie de sa pièce.
7. Donner du fil à retordre à quelqu'un.

III

Transcrire la phrase suivante et rejeter les expressions inutiles ou défectueuses.

Le règne de Louis XIV, rempli d'événements splendides *ou* importants et fécond en grands hommes, fut à la fois le plus long, le plus glorieux de notre histoire, et en même temps un des plus médiocres *ou* désastreux dans ses dernières années.

IV

Comparez deux numéros semblables, dites celui qui vous convient le mieux et motivez votre préférence.

1. Quel est celui à qui tout arrive selon sa volonté ? Ce n'est ni vous, ni moi, ni aucun homme sur la terre : nul au monde, fût-il roi ou pape, n'est exempt d'angoisses et de tribulations.

1. Quel est celui à qui tout arrive selon qu'il le souhaite ? Ce n'est ni vous, ni moi, ni qui que ce soit sur la

terre : il n'y a personne au monde, fût-il roi ou pape, qui n'ait quelque affliction ou quelque traverse.

2. Bientôt la vanité souille l'âme et la captive.

2. Bientôt une âme se trouve souillée de vanité et devient son esclave.

3. Ne tirez point vanité de votre taille ni de la beauté de votre corps, etc.

3. Ne vous élevez point à cause de la force et de la beauté de votre corps, etc.

V

MORT D'ABEL.

SOMMAIRE. — Caïn et Abel, leur caractère, leurs habitudes, leurs sacrifices. — Jalousie de Caïn, son fratricide, sa punition.

VI

LA PAUVRE VIEILLE ET LE JEUNE MOBILE, OU UNE BONNE ACTION N'EST JAMAIS PERDUE.

SOMMAIRE. — Dans la déroute de l'armée de l'Est, un corps de troupe s'arrête au petit village de Passavant (Doubs). Seul, un jeune mobile frappe en vain de porte en porte... Il est accablé de fatigue et de souffrance, et l'on est au mois de janvier. Un petit mendiant l'aborde, l'interroge et lui dit qu'il allait prévenir sa mère et qu'elle le recevrait... En effet, le jeune homme fut conduit dans une pauvre cabane creusée dans le roc et peu éloignée du village... " Monsieur Ferdinand, lui dit la vieille mère qui avait appris de son fils le nom de l'inconnu, entrez, entrez. " Le jeune homme ne demande qu'un peu de repos et quelques gouttes d'eau... Il y passa trois semaines, tourmenté par une fièvre brûlante. Il reçoit les derniers sacrements. La pauvre femme le soigne nuit et jour et lui tient lieu de mère.

Une nuit, un nouveau-né parut dans la chaumière, et le lendemain de grand matin on dut le présenter au baptême, enveloppé de la flanelle rouge du soldat. Il faisait si froid et l'on était si pauvre!...

De jour en jour la santé revenait au malade. " Quel ange a veillé sur moi ? disait-il à la bonne femme ; qu'il me sera doux d'en parler à ma mère, à mon père, à mes frères, à mes amis ! "

La somme qu'avait remise le soldat n'avait point été touchée ; sur son ordre, elle fut employée à apprêter chaque matin une volaille.. La bonne vieille inscrivait jour par jour l'emploi qu'elle faisait de l'argent qui lui avait été confié... Le jeune convalescent s'en aperçoit et lui interdit cette précaution... Bientôt, il put faire quelques promenades... Un jour, en revenant de la chaumière, il rencontre une voiture, et la tête d'un vieillard se pencha à la portière : c'était son père !... Il fut introduit dans la famille... joie et pleurs de part et d'autre... Chez l'hôtelier du village, toute la famille prit part au souper d'adieu... Le lendemain, la voiture emporta le jeune homme... larmes et regrets... Le jeune méridional établit une correspondance

entre lui et la pauvre famille... La première lettre fut lue et relue plusieurs fois... Un beau matin, arrivent deux malles énormes, l'une pour nos braves gens, l'autre pour les pauvres du village... Rien ne saurait exprimer leur joie naïve... Garde-robe pour la mère et la fille, robes noires, de couleur, jupons, etc. Puis ce fut pour le père, son fils et le gendre ; nul ne fut oublié, pas même le nourrisson... Enfin, pour la bonne vieille, la photographie du cher monsieur Ferdinand... L'autre malle fut distribuée aux pauvres ; une somme fut remise au digne curé du village pour les besoins de son église.

Aujourd'hui, la correspondance continue, charmante et affectueuse, comme entre bons amis.

CHAPITRE XXV.

PREMIÈRE LEÇON.

I

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'EGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver ; elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve : la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport ; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ou-

vrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages ; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Egypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. (VOLNEY.)

Conversation littéraire.

1. Que sont devenus les monuments de l'antiquité ?
2. Les pyramides d'Egypte ont-elles subi le même sort que les autres monuments anciens ?
3. Dans le courant de ce sujet, n'y a-t-il pas une proposition qui, en deux lignes, démontre pleinement les proportions colossales des pyramides d'Egypte ?
4. Comment l'auteur appelle-t-il les pyramides ?
5. Quel singulier effet d'optique se produit-il à mesure qu'on approche des pyramides ?
6. Quels sentiments s'emparent d'abord du visiteur devant ces monuments si grandioses ?
7. Ces sentiments restent-ils longtemps en possession du cœur et de l'esprit ?
8. Après avoir lu la fin du premier alinéa, dites : 1° par ordre de qui les pyramides ont été bâties ; 2° par quel moyen elles ont été bâties ; 3° à quel usage elles furent destinées par ceux qui les firent élever.
9. Les monuments grandioses et admirables qui couvrent l'Egypte ne doivent-ils pas nous remplir d'admiration envers le génie et l'opulence du peuple qui les a construits ?
10. A quelle époque remonte la construction des pyramides ?
11. Parmi les vingt pyramides qui sont encore debout, combien y en a-t-il qui captivent l'admiration et méritent le titre de merveilles du monde ?
12. Dites-en la forme, la hauteur et le circuit.

13. Combien dura la construction de cette pyramide et combien y employa-t-on d'ouvriers ?

14. Quelle bataille a été livrée au pied des Pyramides et quelle phrase célèbre rappelle-t-elle ?

15. Le style de l'écrivain est-il en rapport avec le sujet qu'il traite ?

16. L'auteur a-t-il fait toutes les réflexions exigées par un tel sujet ?

17. Quelles doivent être les qualités du style historique ?

18. Comment le langage historique devient-il important ?

II

Trouver le mot dont on donne la définition.

Solide composé de triangles ayant un même plan pour base et dont les sommets se réunissent au même point.— Ancienne mesure de longueur qui équivaut à 4 kilomètres 444 mètres. — Travail obligé et gratuit. — Edifice dont la disposition était telle qu'on parvenait rarement à en retrouver l'issue. — Pilier cylindrique destiné à soutenir ou à orner un édifice. — Ceinture de crins que l'on porte par mortification. — Femme à laquelle les Romains et les Grecs attribuaient la connaissance de l'avenir. — Souterrain d'église, chapelle souterraine. — Sons discordants. — Néophytes que l'on prépare au baptême. — Bâton qui sert à soutenir la vigne. — L'enfant le plus âgé d'une famille. — Celui qui vient après l'aîné. — Le plus jeune des enfants. —Jeux que les Grecs célébraient tous les quatre ans.

Mots à expliquer.

La main du temps. Les ont garanties de toute atteinte. Avec enthousiasme. Elles dominent. L'ampleur de leur surface. Le poids de leur assiette. Montagnes factices. Qui rampe à leur pied. Une foule de vexations. Corvées. Onéreuses. Structure. Massive. Opulent. Le caprice de ses maîtres.

III

Résumez le texte en neuf ou dix lignes.

IV

LE SOLEIL DU MATIN, DU MIDI ET DU SOIR.

SOMMAIRE. — Dépeindre la marche des clartés de l'aurore préludant à la radieuse apparition du soleil. Effet des clartés de l'astre sur les montagnes, les plaines, etc. Disparition des brouillards des

vallées... C'est l'heure du réveil : les passereaux babillent ; les scarabées bruient sur les haies ; la fleur s'épanouit, ainsi que l'âme, fleur divine... A midi, le soleil arrive vers les hauteurs du ciel et inonde tout de ses clartés ; ses rayons offusquent les regards et brûlent la paupière... Le lézard se réjouit, la cigale chante, la moisson mûrit ; pour te voir, ô soleil, le peuplier porte plus haut ses branches, et la mousse sort du creux du rocher. Le soir vient : l'astre descend à l'horizon à travers l'incendie du ciel ; il plonge derrière les collines et disparaît, et reviendra demain.

DEUXIÈME LEÇON.

I

UTILITÉ, PROFIT, AVANTAGE.

L'utilité naît du service qu'on tire des choses.

Le profit naît du gain qu'elles produisent.

L'avantage naît de l'honneur ou de la commodité qu'on en retire.

Un meuble a son utilité. Une terre apporte du profit. Une grande maison a son avantage.

Application. — Les bons ouvrages sont.. au lecteur, font le.. du libraire, et procurent à leurs auteurs l'.. de l'estime publique. L'ennemi était plus nombreux que nous, mais nous avions sur lui l'.. de la situation. Le cheval est d'une grande.. à l'homme. Un champ bien cultivé est une source intarissable de..

VAINCRE, SURMONTER.

Vaincre suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque et qui se défend.

Surmonter se dit seulement de quelque obstacle que l'on rencontre et qui fait de la résistance.

On se sert de *vaincre* à l'égard des passions, et de *surmonter* à l'égard des difficultés.

Application. — Les plus grands ennemis que nous ayons à.., ce sont nos passions. Il faut de la constance pour.. les difficultés sans nombre que nous rencontrons sur le chemin de la vie. Ce général a.. les obstacles qui s'opposaient à sa marche sur l'ennemi ; il a rencontré ce dernier et l'a.. dans un sanglant combat.

II

Traduire sans employer des mots au figuré.

1. Le nuage vole où Dieu veut, l'Océan s'arrête au grain

de sable que Dieu lui a donné pour limite, et il n'y a point de balle aveugle dans le chaos des batailles.

2. Je vois le mal comme vous le voyez. Mon œil plonge avec terreur dans ce profond cloaque. Cependant un instinct invincible me dit : Nous verrons sortir de là quelque chose de merveilleux, comme un superbe œillet s'élance du fumier qui couvrait son germe.

3. Les places éminentes sont comme les cimes des rochers : les aigles et les reptiles seuls peuvent y atteindre.

4. La religion semble s'évaporer à mesure que tout se fait avec la vapeur. Tandis que le feu facilite le parcours de la terre, on perd le chemin du ciel. Au milieu de tant de découvertes, de tant d'inventions pour vivre plus commodément, on n'en cherche pas pour vivre plus vertueusement.

III

Sept pensées sur ces deux mots : bienfaisant, bienfaisance.

IV

Achever les phrases suivantes.

1. Nous n'aurions pas successivement le jour et la nuit, si la terre...
2. Si la lune ne reflétait pas la lumière du soleil...
3. Je fermerai l'oreille à la voix des flatteurs, si...
4. L'Evangile nous ordonne non-seulement de ne point haïr nos ennemis, mais...
5. Lorsqu'une chose est déplorable dans ses conséquences, c'est qu'elle est fausse dans...
6. La sottise en peinture consiste à prendre la partie pour..., et l'accessoire pour...
7. L'envieux est malheureux, non-seulement de son malheur, mais aussi...
8. Puisque les plus petites bêtes ont le sentiment de la douleur,...

LES ABEILLES.

SOMMAIRE. — Chez les abeilles, une seule mouche dirige toute la nation ; les autres abeilles l'environnent de soins attentifs et d'égards respectueux. La plupart des abeilles sont ouvrières ; les unes vont recueillir, sur les fleurs, la poussière dont elles font la cire et le miel ; d'autres s'occupent à divers travaux.. Celles qui font les cellules ont un travail très-pénible.. ; elles ne quittent leur ou-

vrage que lorsqu'il est entièrement terminé ; quelques-unes de leurs compagnes sont chargées de leur donner à manger lorsqu'elles le désirent..

TROISIÈME LEÇON.

I

Transcrire les phrases suivantes et rejeter les expressions contraires à l'élégance, à la justesse ou au bon goût.

Ne prodiguons jamais *ou* ne donnons jamais avec profusion ni notre bien ni notre temps. La prodigalité est comme ces mines *ou* ressemble à ces mines creusées *ou* qui ont été creusées par un habile ennemi sous les murs d'une ville ; le travail se fait sans bruit *ou* avance sourdement, et tout à coup, au beau milieu *ou* au milieu d'une fête peut-être, l'éboulement se fait. Que reste-t-il ? des ruines *ou* un tas de ruines.

II

1. Un jour, dans un bouquet, la renoncule se trouva à côté de l'œillet : le lendemain, elle en eut le parfum. — *Réflexion morale.*

2. Un chien était couché au pied d'une crêche remplie de foin ; le bœuf à qui ce foin était destiné s'approche pour le manger : le chien se met à gronder, montre les dents et lui empêche de prendre sa nourriture accoutumée. Quelles personnes ressemblent à ce chien ?

3. Une mouche aperçoit un vase plein de lait. Sans réfléchir qu'un piége peut être caché sous la douce liqueur, elle y vole étourdiment et se rassasie à l'aise. Bientôt, victime de son imprudence, elle fait d'inutiles efforts pour s'envoler ; ce lieu de délices devient son tombeau. — *Morale.*

III

Lire attentivement cette lettre et faire la réponse du père.

(Cette réponse, un peu vive et ironique, doit être tempérée par l'amitié.)

Mon cher père,

Puisque vous m'avez dit de vous écrire au plus tôt, je mets la plume à la main pour le faire. Je m'amuse beaucoup et ne m'ennuie nullement ici, quoique cet établisse-

ment ne soit pas conséquent et qu'il y ait peu d'élèves. C'est ici que Chateaubriand, célèbre littérateur, a fait ses premières études ; il est l'auteur de plusieurs ouvrages immortels, entre autres du *Génie du Christianisme.*

Aux vacances de Pâques, j'irai vous voir, je pense. Alors vous me remettrez la montre que vous m'avez tant de fois promise.

Dans cet espoir, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fils dévoué, PAUL X.

IV

UN GRAND ARBRE ABATTU PAR LA TEMPÊTE.

SOMMAIRE. — Rien ne ferait présager une si horrible chute. Ses racines vigoureuses et profondes sont divisées dans tous les sens et embrassent une grande surface. Sa tête porte avec majesté un mont de verdure. Tout cela est plein de vie et de force. Mais la tempête accourt furieuse et le renverse sans pitié, tandis que de frêles arbustes sont épargnés autour de lui.

Morale. — Image de ces hommes puissants que la mort emporte tout à coup lorsqu'ils y songeaient le moins, tandis qu'autour d'eux les faibles et les petits continuent à vivre dans la simplicité et le bonheur.

Rappeler ici ce que dit l'Ecriture Sainte sur la mort de l'impie orgueilleux.

V

PHILIPPE II, SURNOMMÉ AUGUSTE.

SOMMAIRE. — D'où lui vient ce titre d'Auguste ? — Son début. — Sa conduite à l'égard des Juifs, des bandes de brigands, de ses vassaux remuants et du roi d'Angleterre. — Ses travaux pendant la paix. — Troisième croisade. — Bataille de Bouvines. — Croisade contre les Albigeois.

VI.

LES ENFANTS DANS LES NUAGES.

CANEVAS.— Retour heureux d'un aéronaute. Curiosité des gens de la ferme près de laquelle il est descendu. — Le fermier, M. Harwood, fait asseoir ses deux enfants dans la nacelle pendant que l'aéronaute répond aux interrogations des gens accourus pour le voir. — Départ subit du ballon emportant les deux enfants du fermier : Jean, petit garçon âgé de 3 ans, et Jenny, petite fille âgée de 8 ans. Peignez le désespoir du père, les cris et la douleur de leur mère. Tranquillité des deux petits voyageurs aériens. — Soins que Jenny a de son petit frère. — Paroles de l'un et de l'autre. Sommeil du petit bébé. Ils passent ainsi la nuit dans les airs. Le lendemain, au retour de l'aube,

Jenny touche machinalement une corde communiquant à la soupape.— Le ballon descend et va s'attacher à un arbre, non loin d'une ferme. Le fermier Boston accourt, fait descendre les enfants, et, après les avoir interrogés, les conduit triomphalement chez leurs parents. — Joie de la famille.

COMPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES.

VOYAGES.

I

LES BORDS DU RHONE.

Canevas. — Situation pittoresque de Lyon ; la Saône sépare la ville principale de la colline de Fourvière. Point de vue du haut de Fourvière ; la ville entière, les plaines environnantes, les Alpes. Le Rhône baigne le quartier méridional. Comparez la lenteur de la Saône à l'impétuosité du Rhône ; dites de quoi l'une et l'autre sont l'emblême. Fondation de Lyon, date probable, 41 ans avant J.-C. Auguste y résida. Sur les ruines du palais où naquirent Claude et Germanicus, a été construit l'hospice des *Antiquailles*. La chapelle de Fourvière a été bâtie sur l'ancien *forum* de Trajan. Trois aqueducs amenaient l'eau dans la ville. L'église d'Ainay possède quatre colonnes d'un autel élevé à Auguste par soixante nations gauloises. Le confluent de la Saône et du Rhône se trouve aujourd'hui à La Mulatière, grâce au sculpteur Perrache. C'est à Lyon que passaient les quatre grandes voies romaines. Rappelez ici les persécutions contre les chrétiens lyonnais.. saint Pothin, saint Irénée et vingt mille autres martyrs. Rappelez aussi tout ce que firent subir à Lyon, les peuples du Nord, Attila, les Visigoths, les Sarrasins, etc. Enfin parlez de sa lutte terrible contre la Convention. Brouillards de Lyon, embellissements récents ; quais, trottoirs, rues, etc. Lyon est la patrie des empereurs Claude, Marc-Aurèle, Caracalla ; des Jussieu, de Jacquard, etc., etc.

II

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE.

Canevas. — Décrire les Alpes d'une manière générale et en traits rapides.. changement subit d'aspect.. glaciers, vallons, villages, solitude ; vie frugale et laborieuse des habitants. De Courmayeur à Ivrée, c'est un vallon tout Italien : végétation, ruines romaines. A deux pas les gorges du Simplon. Réflexions : l'homme ne peut s'y établir, puisque les frimas y règnent, cependant son génie s'y fraie un passage.

Nom des voyageurs dont se compose la petite caravane : MM. Laurent et Alfred, Juliat, deux Américains et votre serviteur. Caractériser chacun de ces voyageurs. Ex. : *Laurent et Alfred, deux voyageurs d'âge demi-mûr, ayant jarret cyclopéen, appétit conforme.* Dépeindre longuement le caractère excentrique des deux Américains. — Dites que vous vous mettez gaiement en route le 5 mars 1873. On part en voiture : dire pourquoi. On arrive à la ville Saint-Jeoire ; place remplie de monde et de veaux : c'était foire et audience. A Saint-Jeoire, on quitte la voiture ; temps magnifique. On s'engage dans la Serraz. Longue rampe pavée à monter. Après trois heures on atteint Tanninges. On entre dans l'hôtellerie ; de là on s'achemine sur Samoëns. A Samoëns, l'auberge est pleine ; l'hôtesse, occupée à des fritures, reçoit néanmoins à merveille, en tenant la queue de la poêle. Le lendemain, le fils de l'hôtesse vous accompagne jusqu'à Sixt. Arrivés à destination, le jeune homme accepte la récompense qu'on lui offre, et la donne au domestique, porteur des vivres. Terminer par des réflexions au sujet des hôteliers, qui se montrent plus justes et plus respectueux, suivant qu'ils ont affaire à des voyageurs moins impérieux et moins exigeants. Ils sont un peu ce que sont les voyageurs.

III

LES BORDS DU RHONE.

(*Suite.*)

Canevas. — Le bateau est prêt à partir : voyageurs, sur le pont ! Venez voir défiler devant vous châteaux, villes, etc. Poètes et archéologues, arrivez, vous aussi... Ce quai, qui semble fuir, c'est la chaussée Perrache. Un jour, elle s'est trouvée champ de bataille. Les Lyonnais ont lutté contre la Convention ; ils ont été courageux, sublimes. —Parlez de Notre-Dame de Fourvière, la patronne bien-aimée des Lyonnais. Parlez des superbes collines de Sainte-Foy, d'Oullins.

Comparaison entre le Rhône et la Saône. Confluent. Richesses et souvenirs qu'offrent les bords du Rhône.—Parlez de Givors, autrefois ville féodale, aujourd'hui ville industrielle. — Enfin, voici Vienne, l'une des plus anciennes cités des Gaules. Elle a été la capitale des Allobroges ; Auguste en fit aussi la capitale de l'empire romain dans les Gaules. On y voit les restes d'un temple élevé en l'honneur d'Auguste et de Livie, son épouse ; aujourd'hui, c'est un musée d'antiquités.

Saint Crescent, l'an 55, fut le premier évêque de Vienne. L'archevêque Léger, en 1032, jeta les fondements de l'église Saint-Maurice, une des merveilles du quinzième et du seizième siècles. C'est à Vienne, dans un Concile, que fut aboli l'ordre des Templiers. La tradition raconte que Ponce-Pilate s'y donna la mort pour se soustraire à la colère de Caligula. Son cadavre, retiré du Rhône, fut jeté dans un abîme de la montagne qui porte son nom.

IV

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE

(*Suite.*)

Canevas. — Dites que vous vous disposez à passer le col d'Anterne. Après une marche de quatre heures vous découvrez le lac et les chalets d'Anterne. Des chalets au col, il y a beaucoup à monter, et plus d'arbres, plus de prairies, etc. Vous arrivez enfin au col. Un point de vue magnifique qui dédommage de toutes les fatigues. Vous arrivez à Servoz ; on s'arrête un instant dans l'hôtellerie et l'on part pour Saint-Germain-les-Bains, après avoir pris un char-à-bancs que conduit un vétéran à jambe de bois. — Mauvais état des attelages des Savoyards..., leur prudence y supplée. Vous cheminez en contemplant le Mont-Blanc, devant lequel reste froid et distrait l'un des Anglais. Bientôt vous entrez dans des marécages, et arrivez à Saint-Gervais mouillé et poudreux. Vous achetez à Saint-Gervais un pain de sucre dont la destinée est chaque jour mise en question. Enfin il se noie un jour dans un bol d'eau chaude, additionnée de citron et de rhum. On boit à la mémoire du défunt. — Dites que vous rencontrez sur votre route un montagnard qui semble envier votre sort, votre costume, etc. Il vous demande où vous allez. Vous lui mettez 1 fr. dans la main et il s'en va joyeux comme s'il emportait un million. Vous entendez tout à coup le bruit d'une noce. Le village de Nantbourant n'est pas loin. Vous soupez maigrement et votre chambre à coucher est un fenil : le décrire.—Petite échelle pour y monter, lampe sépulcrale.— Rires, plaisanteries, bons mots de la troupe joyeuse... Bêtes de toutes sortes qui habitent ce lieu. — Sommeil impossible ; rires jusqu'à l'aurore : l'on commence à dormir quand il faut se lever.

V

LETTRE SUR L'ITALIE

NICE ET MONACO.

Canevas.—Situation de la ville de Nice ; bâtie en amphithéâtre, sur des rochers, entourée de montagnes couvertes d'arbres fruitiers... Beaucoup d'étrangers... Climat favorable aux santés délicates. — Des Anglaises presque mourantes sont reparties presque guéries.

M. Thomas s'y trouve, ce qui lui permet de travailler à sa gloire quatre ou cinq heures par jour.

Dites que la neige vous empêche d'aller à Gênes (neige exceptionnelle et excuses de M. Thomas à ce sujet). Vous avez passé la journée chez M. Thomas. — Vous avez dîné, causé longuement aussi sur les beaux esprits, l'Italie, etc. Vous vous rendez enfin à Monaco, petite ville, petit port... Sol fertile, couvert de riches pâturages ; il s'y fabrique beaucoup de chapeaux de paille, *dits de Florence*.— Ce petit État est placé sous la protection du roi de Sardaigne... Le prince de Monaco a une cour. Il est aimé de ses sujets.



VI

NOTRE TRAVERSÉE JUSQU'AUX APPROCHES DE L'AUSTRALIE.

CANEVAS. Il y a près de trois mois que vous êtes en mer et trois à quatre journées à peine vous séparent de l'Australie.—Dites brièvement ce qu'a été votre traversée. — Les vingt premiers jours il a fallu, grâce aux vents contraires, lutter ou louvoyer. Bientôt les côtes de la Bretagne disparaissent et vous voguez hardiment dans l'Océan-Atlantique. — Dans la nuit du 1er mai, arrêt presque subit du navire : l'habileté du capitaine vous sauve. Vous êtes près de Madère ; là cessent vos angoisses. — Bientôt les îles Canaries et le Pic de Ténériffe vous apparaissent. — Vous entrez enfin dans la zône des vents alizés ; alors plus d'inquiétudes, joie générale. — Le 4 mai, vous passez le tropique du Cancer. La nuit, effets électriques sur les parois du navire. — Mer phosphorescente..., éclats de lumière dans l'eau..., l'écume des lames qui tombe en pluie de feu sur le pont. Tout cela vous distrait et vous charme. Le jour, les poissons volants vous amusent ; rien de plus gracieux que ces oiseaux qui viennent s'abattre sur le pont et dont vous vous emparez facilement... Passage de la Ligne, jour de gaieté.— Votre nourriture consiste en une soupe poivrée et salée, etc. Enfin des harengs pour extra.

Tout change néanmoins autour de vous. Après les mouettes, viennent les dauphins, les dorades, les requins. Au-dessus de vos têtes un ciel pur ; mais la grande Ourse, comme la Polaire, a disparu. Vous lui avez dit adieu en songeant à vos parents qui peut-être à cette heure les regardent en pensant à vous.

VI

LES BORDS DU RHONE.

(Suite.)

CANEVAS. De Vienne à Condrieu, jolies rivières, prairies, etc. Pont suspendu entre Condrieu et le bourg des Roches. A Condrieu, ruines d'un château élevé en 1199, par Reynaud du Forez, archevêque de Lyon... Andancette, joli village bâti sur les ruines d'une station romaine. A quelques lieues de là se trouve la tour d'Albon, souvenir du moyen-âge. De la tour d'Albon, on jouit d'une perspective immense, superbe. C'est au château de Mautailles, près d'Andancette que la crédulité des paysans place la scène de Barbe-Bleue. Voici Saint-Valier, ville ancienne et bien située : campagnes riches et fertiles, vignes, pêchers, etc. Patrie de Diane de Poitiers. — Elle consacra les dernières années de sa vie à des œuvres de bienfaisance.— Elle était l'amie et la providence des pauvres. Elle mourut à l'âge de soixante-dix ans.

Tournon, bâtie au pied d'un rocher noir, communique avec Tain par deux ponts en fil de fer. L'un de ces ponts est, en ce genre, le premier construit en France. Tournon a tour à tour été possédé par les seigneurs de Tournon, les maisons de Montmorency, de Ventadour et de Rohan-Soubise. Le château sert aujourd'hui de prison.—

Tain s'étend au pied de l'Ermitage, montagne renommée par ses vins. On doit ce vin à un ermite. C'était un jeune chevalier, qui, revenu de la Croisade, et dégoûté du monde, s'établit dans ce lieu qu'il s'occupa à défricher. Il planta des vignes, et les gens accouraient lui demander des prières et quelques verres de son bon vin.

Tain ne conserve presque plus de souvenirs du moyen-âge, sauf des restes de tours, de remparts, etc. La plaine située entre Tain et l'Isère est célèbre par la victoire que Lucius Fabius remporta sur les Allobroges ; 130,000 de ces derniers y périrent. En souvenir, le consul vainqueur érigea un temple à Mars et un à Hercule. La roche de Glun rappelle le sire Rogier, connu par ses rapines. Il voulut exiger le péage de saint Louis partant à la Croisade. Le château fut assiégé et Rogier, obtenant sa grâce, partit pour la Croisade.

VII

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE.

(*Suite.*)

Canevas. Dites que l'aurore vous trouve habillés et prêts à partir. Plusieurs sont herbacés, entre autres M. Alfred. Cependant on convient qu'on dormirait plus commodément dans un fenil que dans certaines auberges. Après Nantbourant, plus de végétation, pentes sauvages qui aboutissent au *col du Bonhomme.* Là on s'installe, on déballe et l'on déjeûne. Après ce repas, vous gravissez le *col des Fours ;* le sentier est difficile : vous approchez du Mont-Blanc. Le col des Fours est très-élevé ; cependant il donne l'idée des grandes solitudes. C'est une crête noirâtre, sans herbe, balayée par les vents, etc. Aucune vue, sinon le ciel qui est d'un azur sombre..., un silence de mort.

Vous descendez à la course pour aller au fond de la gorge, dans une cabane où vous devrez passer la nuit : C'est le chalet des *Mottets,* l'unique abri qui soit en ce lieu. On vous dirige dans une cabane en construction, dans laquelle se trouve un tas de paille insuffisant. L'hôte, le lendemain matin, arrive pour régler. On ne l'avait point encore vu. Il demande 3 fr. par tête. M. Laurent, le voyageur doyen, se fâche, s'emporte et paye. — Vous atteignez bientôt le *col de la Seigne.* Là, spectacle magnifique : glaciers, rochers immenses, etc. On va se promener, et cette journée est couronnée par un souper excellent et bien ordonné.

VIII

LETTRE SUR L'ITALIE.

PISE ET FLORENCE.

Canevas. — A Pise, vous avez visité les bains : excellente eau, beau marbre. Pise est bâti sur les bords de l'Arno, rivière qui porte bateau.—Magnificence des édifices. Sa cathédrale, appelée le *Dôme,* a une *tour penchée* d'où Galilée a fait des expériences. Il semble toujours qu'elle va tomber. On ne sait à quoi attribuer ce phéno-

mène : à l'architecte, ou au sol ? Problème... On voit aussi, à Pise, la tour de *la Faim*, où mourut *Ugolin*.

Avec l'Arno, vous arrivez à Florence, ville qui mérite bien son nom. Vous voilà en face de la cathédrale ; on la dirait sortie toute entière d'un bloc de marbre ; mais les colonnes sont faibles... La proportion manque, le beau n'est pas là. Mais dans le *Baptistère*, ou église de Saint-Jean, les proportions sont admirablement observées : deux colonnes portent chaque face ; seize soutiennent l'édifice entier, etc. Cette église est fermée par deux portes d'airain d'un art admirable. Ces portes dureront plus que les vers d'Horace, n'en déplaise à ce grand poète.

Florence est la patrie de Michel-Ange ; les monuments de la ville indiquent qu'il les a touchés de sa main puissante et créatrice. Dites que vous avez visité la maison de ce grand homme ; vos impressions... Florence a été l'Athènes du monde moderne : littérature, beaux-arts, etc., tout cela a fleuri dans sa république très-agitée.—Patrie du Dante, de Pétrarque, d'Americ Vespuce, etc.

IX

LES BORDS DU RHONE.

(*Suite.*)

CANEVAS. — Nous arrivâmes à Valence, laissant derrière nous les brouillards de Lyon qui nous avaient accompagnés jusque-là. Les eaux du Rhône étaient bleues comme le ciel... Je voulus visiter Valence, autrefois colonie romaine. C'est là que les Allobroges ont longtemps disputé leur indépendance... Les premiers apôtres de Valence, tous trois martyrisés, furent Félix, Fortunat et Achillée, envoyés par saint Irénée. La cathédrale est du XIe siècle, style roman-byzantin. Elle renferme le cénotaphe de Pie VI, qui y mourut le 29 août 1799. Non loin de Valence se trouve Saint-Péray et le château de Crusso ; le premier, célèbre par ses excellents vins blancs mousseux, et le second, par son château, situé sur une montagne escarpée. Après avoir quitté Valence, on aperçoit au loin, sur un rocher, le château de La Voulte, ancienne demeure de Gilbert de Lévis II. Au pied du château sont aujourd'hui des usines... Les seigneurs de La Voulte ont toujours bravement combattu auprès des Philippe-Auguste, des Du Guesclin, des Richemond, des Dunois et des Montmorency, noms inconnus aujourd'hui peut-être des habitants. Un vieillard cependant m'a raconté l'histoire de la *bonne duchesse Marguerite*, épouse d'Anne de Lévis, duc de Ventadour. Elle faisait beaucoup d'aumônes. L'intendant du château informa le duc des *prodigalités* de son épouse. Celle-ci fut surprise un jour portant, dans une corbeille, des joyaux qu'elle allait vendre à un juif. Le duc saisit la corbeille et n'y trouva que des roses, des roses au mois de janvier. Il se jette aux pieds de sa vertueuse épouse, et lui pardonne. Depuis ce jour, il ne mit aucune entrave à sa charité.

X

NOTRE TRAVERSÉE JUSQU'AUX APPROCHES DE L'AUSTRALIE.

(Suite.)

CANEVAS. — Dans l'Océan austral, grandes tempêtes ; le navire disparaît presque entre deux murailles d'eau, prêtes à vous envelopper... Le vent souffle avec une violence extrême. Vous vous attachez aux râteliers des haubans. Vous n'avez que deux voiles, et vous faites cent vingt-huit lieues en vingt heures !... Dangers continuels, suivis enfin d'un peu de calme. Les oiseaux de mer vous suivent. Les damiers, ou pigeons du Cap, viennent se prendre à vos hameçons ; les albatros vous mettent en émoi... Description de l'albatros : blancheur éclatante, œil et collier roses ; c'est le plus grand des oiseaux ; ses ailes ont quinze pieds d'envergure. Plusieurs vous suivirent et vous ennuyèrent. Vous en prîtes un avec un appât ; il fallut être plusieurs pour l'amener sur le pont. Une fois saisis, ils ne savent plus s'envoler. Ces oiseaux géants sont bêtes et lâches : une mouette leur donne la chasse. Enfin, après trois mois d'émotions, si les chronomètres sont fidèles, ce soir, disiez-vous, nous verrons la terre de l'Australie ! On attendait, on regardait avec anxiété ; les vigies annoncent enfin que la terre est tout près ; on la voit : c'est le cap Otway. Votre joie est à son comble : l'Australie ! l'Australie ! crie-t-on de toutes parts. Vous paraissez tous sortir d'un long rêve.

XI

LES BORDS DU RHONE.

(Suite.)

CANEVAS. — Beaucaire est situé sur la rive droite du Rhône ; jolie ville, mais rues étroites. Foire autrefois très-célèbre, du 21 juillet au 28 du même mois, aujourd'hui encore la plus importante de France. Un pont de fer suspendu unit cette ville à Tarascon ; dans cette dernière ville est le palais du roi René : c'est une relique du XVe siècle. A Tarascon, se trouve le tombeau de sainte Marthe. D'après la tradition, un monstre, nommé la *Tarasque*, ravageait la contrée. Sainte Marthe l'enchaîna avec sa ceinture. Une procession annuelle rappelle ce miracle. Ce monstre est logé dans une remise aux frais de la ville. (Faire la peinture de cet effrayant dragon.) Raconter son histoire : Quittant les bords du fleuve, il s'établit à Tarascon, dans une caverne d'où il sortait pour dévorer les gens. Abandonnés à la mer sur une frêle barque, sans voiles et sans rames, saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe et sainte Madeleine abordent sur les côtes de Provence. Sainte Marthe vient à Tarascon, où ses prodiges attirent l'attention et l'admiration des habitants, qui la supplient de les débarrasser du redoutable monstre. Sainte Marthe y consent, et amène la Tarasque sur la place, où le peuple la met en pièces. Le roi René institua des jeux le 14 avril 1474 en souvenir de ce fait merveilleux. Ils ont lieu tous les ans, le lundi de la Pentecôte et le jour

de la fête de sainte Marthe. Les jeunes gens, présidant à la fête, ont un magnifique costume. Douze hommes pénètrent dans les flancs de la Tarasque, qui vomit dans tous les sens des fusées et des pétards. Le lundi de la Pentecôte, la Tarasque est douce comme un agneau, conduite par un ruban rose que tient une jeune fille. La procession est composée ensuite d'hommes armés de piques, et d'habits rappelant ceux du moyen âge.

XII

LETTRE SUR L'ITALIE.

(*Suite.*)

Rome.

CANEVAS. — Une visite aux Catacombes, avec un Jacobin pour guide... Souterrain immense où l'on a découvert plus de cent mille cadavres : c'étaient des corps de martyrs. Danger de trop s'avancer.— Un jeune homme et sa femme y sont restés ensevelis, il y a près de quarante ans. Ils appelèrent en vain du secours ; un rocher se détachant les avait enfermés. Le récit du guide à ce sujet fait frissonner... Peindre ces deux malheureux enfermés vivants dans ce tombeau. Les empereurs romains avaient fait sceller ces tombeaux immenses, afin qu'on ne découvrît pas les victimes de leur barbarie ; la piété des fidèles a su les y découvrir... C'est là qu'il faut venir méditer sur les vanités humaines... les ambitieux surtout y puiseront des réflexions salutaires.

De là vous allâtes voir la statue de Moïse par Michel-Ange : on y reconnaît la main du génie, qui ne savait produire que des chefs-d'œuvre.

Moïse, assis, tient les tables de la loi sous un bras, l'autre est sur sa poitrine.—On est étonné des flots de sa barbe, mais on ne saisit d'abord que le regard... La bouche est remplie d'expression.

XIII

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE.

(*Suite.*)

CANEVAS.—Aujourd'hui vous quittez le désert et vous descendez le vallon qui se trouve entre Courmayeur et la cité d'Aoste. Vous avez deux mulets ; l'un s'abat facilement, l'autre à une allure singulière. (Faites le portrait de cette espèce de rossinante). Au premier hameau vous cherchez l'hôtel de la Croix-Blanche, où l'on vous a recommandé d'aller. — Vous cherchez en vain, vous trouvez enfin une croix noire, auprès de laquelle est assise une vieille femme. Vous demandez la Croix-Blanche. — Ici, messieurs, dit-elle ; la croix a fait comme moi, elle a noirci en vieillissant. Elle rit et vous sert à manger... On se met de nouveau en route. Le char, conduit par un garçon de café, s'avance en zigzag. D'Aoste vous descendez à l'hôtel Mathey ; le brave homme n'y est plus, et se trouve remplacé par un ancien palefrenier, écorcheur de gens si bien secondé par sa femme,

espèce de brigandelle... Enumérez les qualités nécessaires à un bon aubergiste. — Vous allez visiter les antiquités d'Aoste : pont romain, amphithéâtre, arc de triomphe élevé par Auguste, en souvenir de sa conquête sur les Salasses. Faites quelques considérations au sujet de ce peuple conquérant qui regardait l'univers comme sa proie ; louez les vertus d'un petit peuple qui défend sa patrie, ses foyers, et qui ne courbe enfin la tête qu'après avoir vaillamment manié l'épée.

Vous descendez le val d'Aoste, de plus en plus pittoresque. Les peintres y trouveraient d'admirables sites, mais ils font comme les touristes et les moutons, ils se suivent les uns les autres. Dites qu'à tous les spectacles de la belle nature, se joint celui de votre Anglais excentrique, sans cesse occupé à escalader un rocher, etc. Son chapeau a des allures bizarres, sauvages.—Enfin vous arrivez au beau village de Varéza. C'est dimanche.

XIV

LES BORDS DU RHONE.

(*Suite.*)

Canevas.—Le Rhône conserve sur tous ses bords des ruines superbes, souvenir des Romains ; rien n'a pu en effacer la trace. Arles inspire cette pensée. Elle reste la *Rome gauloise,* malgré ses nouvelles constructions.

L'origine d'Arles est douteuse. Constantin l'a habitée. On y remarque les Arènes, le théâtre, un obélisque en granit, l'église Saint-Trophime, l'abbaye de Mont-Major et l'Hôtel-de-Ville, construit par Mansard. L'art chrétien a déployé toutes ses richesses dans l'église Saint-Trophime ; l'église Mont-Major appartient au style byzantin et au style gothique. La foi religieuse seule a élevé ces beaux monuments du moyen âge, qui font l'admiration des siècles. Que les temps sont changés !

XV

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE.

(*Suite.*)

Canevas.—A Verrèze, point de lait : les vaches sont sur les montagnes. Vous dépassez le beau site du fort Bar, et vous arrivez à Donas, en passant sous une porte taillée dans le roc par les Carthaginois, dit-on. Ce ne sont certainement pas les gens de Donas qui l'ont construite... En traversant Donas, on entre dans un café ayant pour enseigne : *Vermout,* les deux Anglais ne peuvent en boire sans faire la grimace. Vous arrivez à Saint-Martin, un pays de hauts-fourneaux. Le directeur est un Français, affable et complaisant. Vous entrez dans l'établissement.—Réflexions sur ce travail trop pénible et funeste à la morale.—Après Saint-Martin, une plaine, puis Ivrée, où vous rencontrez votre ancien hôte du Cheval-Blanc. Il a la goutte, et de plus, il a peur de mourir ; il est sans cesse à côté du feu. La goutte n'est pas encore à la tête, car il vous porte une

note en règle, tout en ayant l'air de vous traiter doucement, en amis ; aussi, cela considéré, il vous prie (au besoin) d'y ajouter un petit supplément.

Voici la région des plaines... Longues routes droites, bordées invariablement de mûriers, végétal sans grâce et rabougri, etc.

A Saint-Germain, déjeûner, mais insuffisant. On tire à la loterie, et trois voyageurs seulement y ont droit ; ils mangent et se rassasient au moins. Les autres regardent. Vous vous approchez de Milan, ville belle et gaie. Vous allez à l'hôtel du Faucon. L'hôte est un petit bonhomme gracieux, enfermé dans un cabinet vitré, d'où il dirige tout. Il écoute, il répond sans cesser de faire ses additions : il mourra sur son grand livre et sur ses écus.

Aussitôt établis, vous procédez à votre toilette ; elle est nécessaire. Tous les gens de l'hôtel vous admirent, l'hôte surtout, qui songe déjà à grossir sa note....

Le bonhomme vous donne deux plats, le lendemain trois, et le dernier jour quatre. Il vous laissera ainsi sous une bonne impression, afin de pouvoir plus hardiment vous exploiter. Oh ! l'habile homme que ce petit vieux...

XVI

LETTRE SUR L'ITALIE.

Gênes.

Canevas. — Gênes est bâtie en amphithéâtre ; extérieur magnifique, intérieur triste... Beaux édifices... L'*Asile des pauvres* est un véritable palais. Les filles en sortent avec une dot, les jeunes gens avec un métier. La chapelle renferme un chef-d'œuvre de Michel-Ange : *Jésus mort dans les bras de sa mère*. On y voit une très-remarquable *Assomption* du Puget.

Le superbe hôpital des *Incurables* offre un spectacle bien triste. On ne peut traverser ce palais de la douleur sans verser des larmes : les uns ont perdu à jamais la santé, les autres la raison, etc.

Le palais Brignolet vous éblouit par son or, son marbre, son porphyre, etc. Dites que vous avez vu un tableau de Paul Véronèse : *Judith venant de couper la tête à Holopherne.*

Vous avez admiré aussi l'*Assomption* de Guido Réni, c'est là une Vierge ! pureté de son front, ardeur céleste de son regard, anges qui l'accompagnent... Tableau ravissant.

Parlez de l'ex-doge, un vieillard charmant ; il vit comme un sage. Il consacre au soin de son jardin les heures qu'il n'emploie pas aux affaires du sénat. Il accueille bien les étrangers : il est simple, ouvert, spirituel, aimant les beaux-arts, très-instruit et connaissant également les choses et les hommes. Il ne cherche pas la gloire, il n'aspire qu'à faire des heureux.

XVII

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

Avignon.

Canevas.—Situation d'Avignon, près de la Durance et au bord du Rhône, dans une plaine délicieuse : vergers, mûriers, etc. ; murailles

autour d'Avignon, boulevard extérieur, palais des Papes, aujourd'hui transformé en caserne, et bâti sur un rocher escarpé.—Coup d'œil du haut de ce rocher : plaine du Comtat, mont Ventoux, Alpes même. La Sorgue traverse la ville ; rues étroites, maisons bien bâties. Edifices principaux : Palais des Papes, Notre-Dame-des-Doms, sur laquelle s'élève une statue de Marie Immaculée ; l'église de Saint-Pierre, celle de Saint-Martial, etc. Patrie de Crillon, de Laure, du grand Vernet. Sur le rocher de Notre-Dame-des-Doms, statue d'Althen, l'agent le plus actif de l'implantation de la garance dans ce pays. Prise deux fois par les Sarrasins et délivrée deux fois par Charles Martel, la ville d'Avignon, en 1448, fut vendue au pape Clément VI par Jeanne de Naples. Les Papes y ont séjourné de 1309 à 1377, puis de 1379 à 1411. La Révolution française s'en empara ; le fameux Jourdan Coupe-Tête en fit le théâtre de ses exploits.

La célèbre fontaine de Vaucluse se trouve entre Avignon et Carpentras. Elle sort d'une caverne, au pied d'une montagne. Un figuier, dont on ne sait pas l'âge, marque la hauteur des eaux.—A la fonte des neiges, ces eaux baignent la racine de l'arbre, et l'eau s'étend dans un large entonnoir dont les bords ont environ douze mètres de diamètre. Au mois d'octobre, baisse des eaux, qui laissent voir la voûte de l'antre et un lac immense. Alors on peut descendre jusqu'à cette masse d'eau qui remplit l'abîme. Au-dessous du bassin vingt torrents se précipitent avec bruit, en double cascade, etc., etc., et forment la Sorgue, qui plus loin fait mouvoir plusieurs papeteries. Au bord du bassin, colonne en l'honneur de Pétrarque et élevée par l'Académie de Vaucluse. Cette vallée, ces rocs, le vieux château de Pétrarque, etc., tout invite à visiter ces lieux enchanteurs.

XVIII

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

Constantinople.

Canevas.—Raconter son arrivée et son installation au milieu de Péra. Poursuites importunes d'une foule de domestiques se disant *drogmans*, et estropiant l'italien et le français... Puis viennent deux vieux douanniers musulmans : ils se soucient moins des malles que des piastres, ce premier et dernier mot des enfants de Mahomet... Puis viennent les portefaix et les chiens criant, aboyant, etc. Les plus à craindre ne sont pas ceux que l'on pense.

Constantinople est très-belle, vue de loin ; de près, elle perd tout son prestige : rues étroites, tortueuses, etc. Détroit du Bosphore, admiration qu'il excite... On prend un bateau à vapeur ou un caïque jusqu'au bas de Galata, entre la Corne-d'Or et les deux branches du Bosphore. Trois grandes villes bordent ces trois mers : Péra, Stamboul et Scutari.—Assemblage féerique de maisons, de minarets, de coupoles dorées, de mosquées, etc. ; nombreux vaisseaux, population variée, coup d'œil splendide... L'œuvre de la nature est magnifique, celle de l'art est mesquine ; ces maisons et ces palais peints de rouge, de vert et de jaune, sont de véritables décorations de théâtre.

Le Bosphore serpente majestueusement entre des vallées fertiles et habitées ; les deux rives ne sont qu'une suite de maisons de campagne, puis des kiosques, de vertes pelouses, etc... Les ambassadeurs et les riches négociants grecs et arméniens habitent Thérapia et Bujukdéré.

PRÉCEPTES LITTÉRAIRES.

DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

LE GÉNIE ET LE TALENT.

1. Le *génie* consiste dans une certaine supériorité d'intelligence qui semble s'élever au grand et au sublime. Le génie invente, crée et donne un air d'originalité même aux objets les plus vulgaires. Comme il élève l'homme au-dessus de ses semblables, les anciens l'appelaient une *inspiration céleste.*

2. Le *talent,* moins brillant et plus soutenu que le génie, est une aptitude naturelle pour un art quelconque ; mais il ne demande pas, comme le génie, un esprit créateur. Le génie doit plus à la nature, le talent doit plus à l'étude ; le génie est un don de la nature, le talent semble devoir plus à la volonté, au travail et à la patience.

L'IMAGINATION, LE GOUT.

3. L'*imagination* est une faculté de l'âme qui nous représente l'*image,* la forme des objets, et les peint vivement à l'esprit avec toutes les circonstances intéressantes. L'imagination colore et anime tout. On a dit que l'imagination est la *folle du logis,* et cela est vrai, lorsqu'on ne sait pas la retenir au moyen du jugement et de la raison.

4. Le *goût* est le sentiment du beau ou la faculté qui nous découvre les beautés et les défauts d'une composition ou d'un ouvrage d'art.

C'est avoir bon goût que d'aimer le simple et le naturel,

deux qualités éminentes qu'il ne faut pas confondre avec le trivial.

La réflexion, l'étude, la lecture des bons modèles nourrissent et fortifient le goût.

Il y a trois choses à considérer dans toute composition : l'*invention*, la *disposition* et l'*élocution*.

6. L'*invention* consiste à trouver des idées, car avant tout il faut savoir ce qu'on veut écrire ou dire.

7. La *disposition* consiste à exprimer ses sentiments et ses pensées dans l'ordre le plus convenable, afin d'en former un ensemble régulier.

Racine jetait d'abord le plan sur le papier. Une fois qu'il l'avait achevé, il disait que sa tragédie était faite.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur l'objet que l'on veut traiter, qu'on ne sait par où commencer à écrire.

8. Enfin l'*élocution* ou *style* consiste dans l'arrangement et le choix des mots.

Gardez-vous de croire, dit Mgr Dupanloup, que la pensée soit tout. Les œuvres vivent peut-être plus par le style que par la pensée. Un ouvrage mal écrit est sûr de mourir.

9. Il y a trois formes générales de style : le style ordinaire, le style coupé et le style périodique.

10. Le style *ordinaire* est celui où l'écrivain ne s'astreint à aucune condition pour obtenir tel effet particulier.

11. Le style est dit *coupé* lorsque les phrases sont courtes et séparées. Ex : Dans la prospérité vous vous êtes montré insolent ; jamais vous n'avez accordé une larme, un regard aux infortunés. Aujourd'hui vous êtes malheureux, et personne n'a pitié de vous. Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

12. Le style est *périodique* (1) lorsqu'il est composé de périodes, c'est-à-dire de phrases formées elles-mêmes de plusieurs propositions dépendantes les unes des autres et tellement liées ensemble que le sens demeure suspendu jusqu'au repos final. La pensée exprimée ci-dessus en style coupé va être présentée ici sous la forme de période à deux, à trois et à quatre membres.

A DEUX MEMBRES : Pourquoi voudriez-vous être craint et respecté dans vos malheurs,—vous qui, dans vos prospérités, avez montré tant de dureté et d'insolence ?

(1) La période est une phrase composée de plusieurs parties symétriques et harmonieuses, formant ensemble un sens complet.

A TROIS MEMBRES : Pourquoi voudriez-vous être respecté dans vos malheurs,—vous qui, dans vos prospérités, avez montré tant d'insolence,—vous qui n'avez jamais accordé une larme, un regard aux infortunés ?

A QUATRE MEMBRES : Pourquoi voudriez-vous être respecté dans vos malheurs,—pourquoi voudriez-vous qu'on fût sensible à vos peines,— vous qui, dans vos prospérités, avez montré tant d'insolence,—vous qui n'avez jamais accordé une larme, un regard aux infortunés ?

Le style périodique convient surtout dans les sujets qui demandent à être traités avec pompe et ampleur. Le style coupé convient aux énumérations, aux descriptions animées, aux sujets agréables et badins.

Le style périodique a plus de noblesse et de dignité, mais il a l'inconvénient de la monotonie ; le style coupé est plus léger et plus vif, mais il peut devenir fatigant et obscur.

C'est du mélange des deux styles que résultent l'harmonie et le charme d'une composition littéraire.

Observation importante.

13. Lorsqu'on a terminé une œuvre, une composition, il faut la revoir et la corriger. Alors on trouve souvent, non-seulement des mots répétés, de mauvaises consonnances finales, des constructions embarrassées, mais encore des imperfections plus graves qui tiennent au raisonnement même et au fond des pensées. Alors on examine les diverses parties de l'œuvre dans leur rapport avec l'objet qu'on se propose et avec l'effet qu'on veut produire ; on développe ce qu'on n'avait pas assez expliqué ; on réduit ce qu'on avait trop longuement développé ; on lie ce qui était décousu ; on émonde ou on ajoute ; on corrige ce qui est traînant, trivial, négligé, faible, dur.

(TH. BARRAU.)

14. Avant donc que d'écrire, apprenez à penser :
Selon que votre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

15. Un auteur, quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais, sans l'épuiser, n'abandonne un sujet...
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.

16. C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu ;

Que d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais, du sujet, le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

17. Sans cesse, en écrivant, variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

18. Jamais à vos lecteurs n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

19. Il est un heureux choix de mots harmonieux :
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

20. Soyez vif et pressé dans vos narrations ;
Soyez riches et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut toujours étaler l'élégance ;
N'y présentez jamais de basse circonstance.

21. Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt-fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

22. Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux
Si le terme est impropre et le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un mauvais écrivain.

(BOILEAU, *Art poétique.*)

THEORIE DE LA COMPOSITION ET DU STYLE.

---

23. Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées : si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées ; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir...

24. Ce plan n'est pas le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois ; sans cela le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet...

25. C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres, il demeure donc dans la perplexité. Mais, lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume ; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore ; il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéde-

ront aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression : tout s'animera de plus en plus ; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

26. Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres.

27. Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire des petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

28. Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées. Ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases ; et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue...

Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire. BUFFON.

DES PENSÉES.

29. La *pensée* est l'image que l'esprit se forme d'un objet sensible ou intellectuel.

Les qualités essentielles des pensées sont : la *vérité*, la *justesse* et la *clarté*.

30. Une pensée est *vraie* quand elle représente fidèlement l'objet dont elle est l'image. Marmontel a dit :

Du devoir il est beau de ne jamais sortir.

Cette pensée est vraie. Puis il ajoute :

Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Cette dernière pensée est fausse, car l'innocence est moralement plus belle que le repentir.

Le menteur n'est pas estimable : voilà une pensée vraie, car elle marque la disconvenance et l'opposition qu'il y a entre l'idée de *menteur* et l'idée d'*estime*.

31. Une pensée est *juste* lorsque, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, elle est toujours d'une vérité frappante. Telle est celle-ci :

Didon, tes deux maris ont causé tes malheurs,
Le premier meurt, tu fuis ; le second fuit, tu meurs.

Pour dire : *la mort n'épargne personne*, Malherbe s'est exprimé d'une manière aussi juste que neuve dans les vers suivants :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

32. La pensée est *claire* lorsque l'esprit la saisit sur-le-champ et sans effort.

La qualité essentielle et universellement reconnue de la langue française, c'est la clarté. Aussi un écrivain célèbre a-t-il pu dire avec raison : "Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français."

33. La pensée est *obscure* lorsque les rapports entre les idées qui la composent sont confus ou ne sont pas marqués avec précision.

Pour être compris, il faut bien savoir d'abord ce que l'on veut dire :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser ;
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure,
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. (BOILEAU.)

Les pensées ont encore des agréments particuliers qui les distinguent : elles peuvent être *naïves, fines, délicates, vives, éclatantes, hardies, fortes, majestueuses, sublimes.*

34. La pensée est *naïve* lorsqu'elle se présente à l'esprit sans avoir été cherchée, et qu'elle naît d'elle-même du sujet : elle se trouve quelquefois dans un villageois qui a du bon sens, ou dans un enfant qui a de l'esprit ; elle a toujours quelque chose de simple et de peu élevé. En voici plusieurs exemples :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,
L'âne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature. (LAFONTAINE.)

Une souris tomba du bec d'un chat-huant,
Je ne l'aurais pas ramassée ;
Mais un bramin le fit, chacun a sa pensée.
(LAFONTAINE.)

Un boucher moribond, voyant sa femme en pleurs,
Lui dit : "Ma femme, si je meurs,
Comme en notre métier, un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, fera bien ton affaire ;
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais,
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire.
—*Hélas !* dit-elle, *j'y pensais.*

Mme de Maintenon écrit, en parlant des villageois d'Avon, qui perdaient leurs vaches par une épidémie :

"Je reçus hier matin une lettre où ils me disaient qu'ils craignaient pour la santé du roi et pour la mienne, *à cause de la mortalité des bêtes.*"

35. La pensée est *fine* quand elle ne présente qu'une partie de l'objet pour laisser deviner le reste :

Des jeunes gens avaient dit du mal de Pyrrhus. Le roi leur demanda si c'était vrai : "Oui, Seigneur, et nous en aurions bien dit davantage, si le vin ne nous eût manqué." C'était prendre finement l'ivresse pour excuse.

Desmarest, faisant parler la violette, a fini le quatrain suivant par une pensée *agréable* et *fine*.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

36. La pensée *délicate* est une pensée ou un sentiment qui a quelque chose d'exquis, soit dans sa nature, soit dans le tour qu'on lui donne. C'est la plus fine production et comme la fleur de l'esprit. Tel est ce quatrain :

Fidèle à ma maîtresse, attachée à ses pas,
Sensible aux soins qu'elle me donne,
Prête à mordre tous ceux qui ne l'aimeraient pas,
Je n'ai pu mordre encor personne.

Qu'est-ce, en effet, pour toi, grand Monarque des Gaules,
Qu'un peu de sable ou de gravier !
Que faire de mon île ! il n'y croît que des saules,
Et tu n'aimes que le laurier.

LE PASSANT.
Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle !
LA TOURTERELLE.
Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.
LE PASSANT.
Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle !
LA TOURTERELLE.
Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse :
En te voyant j'oublierai ma vieillesse,
On rajeunit à l'aspect du printemps.

Mme de Sévigné écrit à sa fille avec une exquise délicatesse : " Il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher ; je n'ose pas les lire, de peur de les avoir lues."

Il n'est pas besoin d'ajouter que, pour la délicatesse comme pour la finesse, le défaut est près de la qualité ; il faut soigneusement se garder de l'*afféterie.*

37. La pensée est *vive* lorsqu'elle représente son objet clairement et promptement. Voici deux exemples de vivacité, mais dans un genre bien différent.

Piron, l'ennemi juré de l'Académie, s'était fait cette épitaphe :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Bossuet dit dans ses *Discours* sur l'histoire universelle :

Tout était Dieu chez les païens, excepté Dieu lui-même ; et le monde, que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles.

38. La pensée est *éclatante* et hardie quand elle fait usage de traits et de couleurs extraordinaires. Gilbert, dans sa pièce du jugement dernier, nous en fournit un magnifique exemple :

La trompette effrayante
A retenti de tous côtés,
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
" Sortez de la nuit éternelle,
" Rassemblez-vous, âmes des morts,
" Et, reprenant vos mêmes corps,
" Paraissez devant Dieu, c'est lui qui vous appelle."
Arrachés de leur froid repos,
Les morts, du sein de l'ombre, avec terreur s'élancent,
Et devant l'Eternel, en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

39. La pensée est *forte* quand elle renferme un grand sens en peu de mots, et qu'elle se grave dans l'esprit en caractères ineffaçables.

Est-il rien de plus propre à nous faire sentir le néant des grandeurs humaines que ce passage de Bossuet :

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Tandis que nous tremblons sous leurs mains, Dieu les frappe pour les avertir ; leur élévation en est cause, et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes.

Nulle part les pensées nobles et fortes ne se trouvent en aussi grand nombre que dans l'Ecriture-sainte.

40. La pensée est *majestueuse* quand elle représente un objet grand, relevé, imposant. Tels sont ces vers de Millevoye :

Vaste Homère ! tel fut ton destin glorieux,
Plus fier que tes héros et plus grand que les dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle,
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

41. La pensée *sublime* frappe par sa clarté et sa brièveté : c'est un trait de lumière qui saisit et étonne. Telle est cette parole de Moïse : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Et dans ces vers de racine.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Fouler aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

QUALITÉS GÉNÉRALES DU STYLE.

42. Le mot *style* désignait, avant l'invention du papier, le poinçon dont on se servait pour écrire sur des tablettes enduites de cire. Le style est maintenant la manière dont on rend ses pensées.

Tout a été dit ; on ne saurait se flatter de dire des choses nouvelles ; il n'y a que la forme qui puisse être nouvelle, et la forme, c'est le style.

43. Les *qualités générales du style* sont : la *pureté*, la *clarté*, la *précision*, le *naturel*, la *noblesse*, l'*élégance*, l'*harmonie*, la *vérité* et la *convenance*.

44. La *pureté* du style consiste à n'employer que des termes corrects, des locutions comformes aux règles de la grammaire ou consacrées par le bon usage.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

(BOILEAU.)

Un terme *propre* rend l'idée tout entière ; un terme peu propre ne la rend qu'à demi ; un terme impropre la défigure. Il faut donc éviter :

1° Le *barbarisme*, mot étranger à la langue, comme *se rentourner* pour *s'en retourner ;* ou bien un mot improprement appliqué, comme une fortune *conséquente*, pour une fortune *considérable.*

Cette place est *indéfensable*, disait à un officier supérieur le gouverneur d'une ville peu fortifiée.

—Prenez garde, répondit l'officier, ni ce que vous dites ni ce que vous voulez dire n'est français.

2° On doit éviter le *solécisme*, ou faute contre les règles de la grammaire, comme *je me rappelle de cette affaire*, pour *je me rappelle cette affaire ; c'est à vous à qui je veux parler*, pour *c'est à vous que je veux parler.*

Donnez-moi quelques détails sur *cette terrible incendie* disait une dame.

—Tout ce que je sais, répondit un malin, c'est qu'*elle* est masculin.

Enfin, on doit éviter le *néologisme*, qui est l'emploi affecté d'expressions nouvelles.

En voici quelques exemples :

Il n'y a point en Dieu de *puissance passive*, et il n'y a point de *substance latente* dans le fond de sa nature.

C'est parce que l'incrédulité n'admet qu'un vaste *naturalisme*, au lieu de *l'œuvre divine*, qu'elle est tombée dans le *panthéisme.*

Voyez l'*étroitesse* de ce cœur !

Il *décomposa* les *ressorts* de son empire.

Il s'est élevé au *maximum* de la gloire.

Il ne faut pas *jeter l'ancre au fleuve* de la vie.— Le matin du cœur.—La coupe pneumatique de l'esclavage.—Les vapeurs ambiantes. Des écumes de débris.

45. La pureté du style peut dégénérer en un défaut qu'on appelle *purisme.* C'est une affectation à n'employer que les mots et les tournures qui sont conformes aux règles les plus rigoureuses de la grammaire. Jamais un puriste n'eût osé dire avec Bossuet : *Environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières.* Le puriste, sous prétexte d'épurer la diction, appauvrit la langue et lui enlève toute sa grâce et toute son énergie.

46. La *clarté* est une qualité qui fait qu'on saisit sur-le-champ et sans effort les pensées de l'écrivain.

Cette qualité est une des propriétés fondamentales du style.

Le style est clair lorsque la pensée y est exposée sans équivoque et lorsque les expressions sont nettes et appropriées au sujet. Souvent l'obscurité provient aussi de ce qu'on veut paraître fin, délicat, profond et mystérieux.

Vous voulez me dire qu'il fait froid ?
Que ne me disiez-vous : il fait froid ?
Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde ?

Les deux pensées qui suivent manquent de clarté.

" Lisias promit à son père de n'abandonner jamais *ses* amis.
Lisias parle-t-il de *ses amis* ou des *amis de son père ?*

—Mazarin, dit le cardinal de Retz, me parut toutefois un peu embarrassé, et il me fit une espèce de galimatias par lequel, sans me l'oser toutefois dire, il eût été bien aise que j'eusse conçu qu'il y avait eu des raisons toutes nouvelles qui avaient obligé la reine à se porter à la résolution que l'on avait prise.

Le cardinal Mazarin n'était pas plus embarrassé que cette phrase.

47. La *précision* consiste, comme le mot l'indique, à ne rien dire de superflu et à ne rien omettre de nécessaire.

48. La précision doit éviter deux écueils : la prolixité et l'extrême *concision ;* l'un entre dans des détails minutieux et inutiles, et l'autre dégénère en obscurité.

César s'adressant à Brutus, qu'il vit au nombre des assassins, s'écria tout à coup : *Et toi aussi, mon fils !*

Cette précision a quelque chose de sublime.

La maxime suivante de La Rochefoucauld est un magnifique exemple de précision :

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

49. Le *naturel* dans le style consiste à rendre ses pensées avec aisance et sans apprêt. Du naturel naît la facilité du style, c'est-à-dire un style où le travail ne se montre pas.

Quand on voit le style naturel, dit Pascal, on est tout étonné et ravi ; car on s'attendait à voir un auteur, et on trouve un homme.

On n'est pas naturel l'orsqu'on cherche à produire de l'effet par la recherche des pensées fines, pompeuses, etc.

Tels sont les vers d'un poète espagnol sur la mort de Charles-Quint. En voici le sens :

Que l'univers soit sa tombe ; qu'elle ait pour voûte le ciel ; que les étoiles y remplacent les cierges et l'Océan les larmes.

Molière fait dire aux *Précieuses ridicules,* dans un langage affecté :

Voiturez-nous les commodités de la conversation, pour : *approchez les fauteuils.*

Et plus loin : *Contentez l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser,* pour : *asseyez-vous.*

Un poète dit en parlant de Louis IX, qui, lors de son débarquement en Egypte, entra dans la mer :

" Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau."

Victor Hugo veut dire que les bornes d'une préface ne lui permettraient pas de développer ses opinions sur la société et sur l'art, et il entasse des figures qui rendent sa pensée insaisissable :

" De quelque façon que nous nous y prissions, il y aurait toujours des afférences latérales sur lesquelles il faudrait s'expliquer, des choses purement affirmées faute de marge pour les démontrer, des préliminaires supposés admis, des conséquences tronquées, d'autres qui se ramifieraient trop à l'étroit, en un mot, des tangentes et des sécantes dont les extrémités dépasseraient les limites de cette préface (1). "

50. La *noblesse* du style consiste en une certaine délicatesse de pensées et d'expressions. Elle évite les idées triviales et les termes grossiers ou trop familiers.

Un poète médiocre, pour dire que les secrets de nos destinées ne sont pas enfermés dans les entrailles des victimes, s'exprime ainsi :

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne votre fortune en son ventre enfermée ;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins ?

(1) C'est dans les auteurs contemporains, et surtout dans Victor Hugo, qu'on pourrait faire une ample moisson de phrases recherchées, prétentieuses, obscures, etc. Il a dit que les règles sont pour les oies et non pas pour les aigles. Avec de tels principes, il ne suit ni les règles du goût, ni celles du bon sens, et il arrive au galimatias, à l'extravagance, au ridicule. Nous extrayons au hasard les phrases suivantes, que nous trouvons dans son récent ouvrage : *L'homme qui rit.*

" Le monologue est la fumée des feux intérieurs de l'esprit.—Tel gémissement de l'ombre a la tenacité d'un syllogisme.—Le navire est une ourque, l'ourque a la forme d'un triangle, et la mer est livide : le triangle noir glisse sur la lividité.— Ursus et Homo étaient liés d'une amitié étroite.— Ursus était un homme, Homo était un loup.— De saintes promiscuités, des promiscuités séraphiques.—Des cadavres émiettés, des fascinations lugubres, des regards répandus, la régularité hideuse, les orageux incidents, etc.—Le cliquetis de tour du Nord, vaste trouble pour la pensée.—Une énigme dans une rêverie fait du dégât.—La percussion d'un mot qu'on a laissé tomber désagrège ce qui adhérait, etc., etc.

Voltaire, dans *Œdipe,* exprime les mêmes idées, mais avec quelle noblesse !

Pensez-vous, qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré les taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants ?
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?

Ainsi Racine a ennobli le mot *pavé* dans le prologue d'*Esther*, où il peint l'humilité de Louis XIV, qui avait l'habitude de baiser la terre quand il sortait de l'église :

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de grandeur couronné ;
Et confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
Baiser avec respect le *pavé* de tes temples.

51. Le style *élégant* consiste dans un choix d'expressions et de tournures qui plaisent à l'esprit et à l'oreille : l'élégance est toujours le résultat de la justesse et de l'agrément.

Dans sa tragédie de *Phèdre,* Pradon fait dire à Hippolyte :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse ;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Racine exprime la même idée ; mais combien ses vers, pleins d'élégance et d'harmonie, sont supérieurs aux vers médiocres de Pradon !

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

C'est au style élégant qu'il appartient d'ennoblir les mots vulgaires et de relever les petites choses.

Bâtir est un mot fort commun ; Boileau relève admira blement ce mot dans les vers suivants :

Et d'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

Maçonner, qui est un terme commun, est employé heureusement dans ces vers de Louis Racine :

Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Avec ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.

L'envie de paraître naturel nuit souvent à l'élégance.

Madame de Sévigné écrivait des lettres avec la plus rare élégance.

52. L'*harmonie* du style résulte de l'heureuse combinaison des mots et des phrases ; il a pour but de flatter l'oreille ou de peindre les objets par les sons.

53. De là deux sortes d'harmonies : l'harmonie *mécanique* qui a pour but de plaire à l'oreille, et l'harmonie *imitative* qui consiste dans le rapport des sons avec les objets qu'ils expriment. Pour écrire avec harmonie, il faut veiller à l'emploi des mots : il en est qui sont naturellement doux ou sonores, d'autres qui sont dures ou sourds ; il faut fuir le concours des mauvais sons, éviter l'hiatus et les mêmes consonnances.

Les phrases suivantes offrent des exemples frappants de style dur et rocailleux :

"Il alla à Arras, et y ayant des amis, il y a établi une pension."

On connait l'épigramme contre un célèbre poète de notre temps, dont le style manque souvent d'harmonie :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on ?
Quand dans ce corps qu'Académique on nomme,
De roc en roc grimperas-tu, rare homme ?

Voici des vers faits exprès par Boileau pour tourner en ridicule la dureté du poète Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents !

Un frondeur, impatient de tendre les chaînes le jour des Barricades, disait au cardinal de Retz :

"Monseigneur, qu'attend-on donc tant et que ne les tend-on ?"

Les écrivains de premier ordre ont tous des pages ravissantes d'harmonie.

Voyez, par exemple, ces vers de Racine sur la puissance de Dieu :

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ;
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

"Ces vers, dit Voltaire, ressemblent à de l'or ; ils en ont le poids, le titre et le son. Le poids, c'est la pensée ; le titre, c'est la pureté élégante du style ; le son, c'est l'harmonie."

Châteaubriand a trouvé dans la prose des effets d'harmonie imitative que ne désavoueraient pas nos meilleurs poètes :

"Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les trois gardes du palais se lèvent et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain."

"Le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit d'abîme en abîme roule et retombe."

"La lame se lève, elle approche, elle se brise ; on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés."

Voici un bel exemple de style harmonieux ; il termine l'oraison funèbre du grand Condé :

Nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui vous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ! Jetez les yeux de toutes parts. Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ! Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de votre néant ! (BOSSUET.)

A quoi tient le charme des vers suivants, si ce n'est à l'harmonie, c'est-à-dire au mélange heureux des syllabes douces et rudes.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui ;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous les biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas ! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas ;
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas. (LAMARTINE.)

Delille a donné le précepte et l'exemple de l'harmonie imitative dans ces vers, qui en sont un parfait modèle :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore ;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore,
Entend-on de la mer les ondes bouillonner ?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tomber ;
Qu'Ajax soulève un roc et le traîne avec peine ;
Chaque syllabe est lourde et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau :
Le vers vole et la suit aussi prompt que l'oiseau.

L'harmonie imitative rend aussi les mouvements. Delille nous fait entendre les marteaux des Cyclopes :

Tantôt levant, tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.

Le même auteur nous dépeint la fontaine de Vaucluse et son style se précipite comme les ondes, ou se repose mollement avec elles :

Tantôt d'un cours tumultueux,
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde ;
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche et se déploie en un voile d'azur.

La Fontaine parle ainsi de *Boree*, dieu du vent :

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon.
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête.

Voyez comme le même poète nous peint un attelage gravissant une montagne :

Sur un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Racine fait entendre le sifflement des serpents qui ceignent la tête des *Euménides :*

Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Le même poète peint un monstre en ces termes frappants :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

54. La *convenance* consiste à assortir et proportionner le style aux divers sujets qu'on traite, c'est-à-dire que la phrase doit être grave, magestueuse ou simple, coupée ou rapide, selon que le sujet l'exige. Ainsi, le style de l'histoire ne doit pas être celui de l'oraison funèbre.

Et suivant le précepte de Boileau :

Chaque passion parle un différent langage.

On viole aussi la convenance, si l'on applique à des personnages anciens des expressions modernes, inconnues de leur temps, comme :

" Louis le Débonnaire avait une *organisation passive*."

" La reine Blanche était attirée vers Thibault par des *sympathies* presque *magnétiques*.

" Madame de La Fayette étudia à fond l'*anatomie du cœur*."

Autant vaudrait montrer Abraham prêt à immoler son fils en lui tirant un coup de fusil.

55. La *variété* consiste à savoir varier les différents styles et leurs qualités, afin d'éviter la monotonie.

Il y a donc autant de styles que de pensées et de sujets différents, et le talent de l'écrivain consiste à dire les petites choses avec simplicité, à déployer beaucoup d'élévation et de mouvement dans les grandes, et à se montrer plus calme et plus tempéré dans celles qui tiennent le milieu entre ces deux genres. Aussi les anciens, basés sur cette variété du langage, ont distingué trois sortes de styles : le style *simple*, le style *tempéré* et le style *sublime*.

QUALITÉS PARTICULIÈRES DU STYLE.

Du style simple.

56. Le *style simple* présente les objets sans les revêtir d'aucun ornement recherché, mais il ne saurait non plus souffrir la négligence et la bassesse. Ce n'est pas la nature brute et sauvage qu'il demande : c'est la nature sans pompe, sans ornements affectés, sans dessein formé de plaire ; mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a loin de cette simplicité à la négligence et à la platitude. C'est peut-être le plus difficile de tous les styles ; tous croient pouvoir y atteindre et combien peu réussissent. Cette aisance apparente et cet air simple sont souvent le résultat d'un travail laborieux ; mais dans ce travail, l'art doit se cacher, comme le ver à soie se cache dans son tissu.

Le style simple convient surtout dans les comédies, dans les fables, les contes, les lettres ; dans les récits, les discussions ordinaires, en un mot, dans toutes les matières où l'on ne songe qu'à instruire et à s'insinuer doucement dans l'esprit des lecteurs ou des auditeurs.

Voici un joli modèle de ce style : c'est le portrait d'un fat :

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des

autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protège, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas ; vous lui parlez, il ne vous écoute pas ; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persifle au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, il lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il n'a aucune connaissance, et il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eut donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie.

Il fait un long calcul sur ses revenus, il n'a que soixante mille livres de rentes, et il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque : à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle. Ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a, il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend, il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu.... Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme : en un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent ; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot : c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

(DESMAHIS.)

Du style tempéré.

57. Le style tempéré tient le milieu entre le simple et le sublime. Ce qui le caractérise principalement, ce sont les pensées brillantes, les belles images, l'éclat des figures, l'agrément des expressions, la variété des tours et cette harmonie de style qui charme l'oreille et jette l'esprit dans une espèce d'enchantement.

Néanmoins, il coule avec douceur, semblable à une belle rivière qui roule tranquillement une eau claire et pure, et que des forêts verdoyantes ombragent des deux côtés. Ce style est aussi appelé *style fleuri ;* comme les fleurs auxquelles il emprunte son nom, il a plus d'éclat que de solidité.

Ce style convient principalement aux descriptions, aux narrations, aux discours académiques, aux compliments, à l'épitre en vers, en un mot à tous les sujets destinés à plaire.

Les vices du style fleuri sont l'affectation et le raffinement.

Dans le *Voyage d'Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy, nous trouvons un bel exemple de style tempéré. L'auteur décrit le printemps du climat de la Grèce :

" Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour ; on y jouit des biens qu'il amène et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières ; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule ; c'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets, c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

"Dieu des plaisirs ! ô Printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir : vous paraissiez dans les vallées, elles se changeaient en riantes prairies ; vous paraissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhalaient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Tout renaissait pour s'embellir ; tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, étonné du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

Du style sublime.

58. Le *style sublime* consiste dans le choix et l'arrangement des mots, la hardiesse et la pompe des expressions : il étonne par la vivacité des tours, la hardiesse des figures, la force et la rapidité des mouvements.

59. Il ne faut pas confondre le *style sublime* avec le *sublime* proprement dit : le premier ne se montre que sous le pompeux appareil des figures les plus brillantes, tandis que l'autre peut se trouver dans une expression, dans un seul mot. Quoi de plus simple que ces paroles de l'Ecriture : *Dieu dit : que la lumière se fasse, et la lumière fut faite. Il jette ses regards, et les nations sont dissipées.*

Ces paroles ne sont pas du style sublime, mais l'idée qu'elles renferment est *sublime.*

Ainsi dans ces vers déjà cités :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux,
    Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Les cinq premiers vers offrent des idées vraiment grandes, mais qui ne sont pas sublimes, parce qu'elles n'ont point ce merveilleux, cet extraordinaire qui enlève et ravit. Elles sont rendues d'une manière sublime, et sont par conséquent de *style sublime ;* mais le dernier vers présente une idée sublime par elle-même ; c'est là que se trouve ce merveilleux, cet extraordinaire qui caractérise le *sublime* proprement dit.

60. On distingue le sublime d'*image,* le sublime de *pensée* et le sublime de *sentiment.*

61. Le sublime d'image peint un grand objet avec des couleurs si extraordinaires qu'on est saisi d'admiration.

Dans sa *Messénienne* de Waterloo, Casimir Delavigne nous en offre un très-bel exemple :

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir,
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
Fier de le conquérir, il y court, s'en empare.
La garde, avait-il dit, *meurt et ne se rend pas.*

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

62. Le sublime de *pensée* consiste dans une grande idée exprimée avec beaucoup de concision et de clarté.

Telle est cette expression de Bossuet en parlant de l'idolâtrie :

Tout était dieu, excepté Dieu lui-même !

63 Le sublime de *sentiment* est l'expression des sentiments nobles et généreux qui paraissent presque au-dessus de notre nature humaine.

On dit au vieil Horace, indigné que son fils eût pris la fuite :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
—Qu'il mourût !

répondit le généreux vieillard.

Ce *qu'il mourût* est le sublime du patriotisme.

Le sentiment sublime nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous pénètre d'enthousiasme, de surprise et de plaisir. Tels sont ces vers de Lamartine :

Il est beau de tomber victime
Sous le regard vengeur de la postérité,
Dans l'holocauste magnanime
De sa vie à la vérité.
L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire ;
Il est beau d'y mourir au soleil de l'histoire,
Au milieu d'un peuple éperdu !
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée,
Au prix de son sang répandu.

Alexandre le Grand dit à Porus, vaincu et captif : "Comment veux-tu que je te traite ?—*En roi*, s'écria fièrement Porus."

Une femme avait perdu son fils unique : un prêtre, pour la consoler, lui citait l'exemple d'Abraham, qui n'avait pas hésité à immoler son fils lorsque Dieu le lui eût ordonné. "*Ah ! s'écria-t-elle, Dieu n'aurait pas commandé ce sacrifice à une mère !*"

Ce mot est le sublime de l'amour maternel.

Du style figuré.

64. Les mots ont dans le discours un sens *propre* ou un sens *figuré*.

65. Les mots sont dans le sens *propre*, lorsque ne perdant point leur signification primitive, ils signifient la chose pour laquelle ils ont été établis. Ils sont employés dans le sens *figuré*, quand on les fait passer de leur signification propre ou naturelle à une signification étrangère. Ainsi le mot *chaleur* a été établi pour signifier une propriété du feu, le mot *rayon* pour signifier un trait de lumière. Quand on dit : *la chaleur du feu, les rayons du soleil*, ces mots sont pris dans le sens propre. Mais quand on dit : *la chaleur du combat, un rayon d'espérance*, ils sont pris dans un sens figuré. Il n'est aucune langue qui ne doive presque toutes ses richesses à ces sortes d'expressions.

66. On entend donc par *figure* un tour de mots ou de pensées qui animent ou ornent le discours. Le style est figuré par les images, les expressions pittoresques, et défiguré quand ces images ne sont pas justes.

67. Il y a deux espèces générales de *figures* : les *figures de mots* et les *figures de pensées*. Les premières tiennent essentiellement aux mots, de sorte que si vous les changez, vous ôtez la *figure de mots*. Par exemple, si en parlant d'une flotte, vous dites qu'elle est de cent voiles, vous faites une *figure de mots*. Substituez *vaisseaux* à *voiles*, vous détruisez la *figure*.

68. Les *figures de pensées* n'ont besoin des mots que pour être énoncées. Elles sont essentiellement dans l'âme et consistent dans la forme de la pensée et dans l'espèce du sentiment.

69. A l'égard des *figures de mots*, il y en a de deux espèces : 1° les *figures de construction*, qui dépendent de la construction grammaticale ; 2° les *tropes*, qui sont formés d'un

changement dans la signification d'un mot, lorsqu'on donne à un mot un sens différent de celui pour lequel il a été établi.

Figures de mots.

70. DES FIGURES DE CONSTRUCTION. — Les figures de construction sont : 1° l'*ellipse*, 2° la *syllepse*, 3° le *pléonasme*, 4° l'*inversion* ou *hyperbate*, 5° la *disjonction*, 6° la *répétition*, 7° la *gradation*.

71. L'*ellipse*, pour donner plus de rapidité et d'énergie à l'expression, supprime certains mots que la grammaire regarderait comme nécessaires. En voici un exemple :

Je t'aimais inconstant ; qu'eussé-je fait fidèle ?

La grammaire eût dit : *Si je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait si tu avais été fidèle ?* Ici toute la beauté disparaît.

72. La *syllepse* fait figurer le mot avec l'idée plutôt qu'avec le mot auquel il se rapporte grammaticalement :

Au bruit de son trépas, *Paris* se lève en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs.

Ils, c'est-à-dire les *Parisiens*, pour *Paris*.

73. Le *pléonasme* est le contraire de l'ellipse ; il ajoute des mots que la grammaire rejetterait comme inutiles.

Il y a pléonasme dans ces vers de Molière :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu.

Et dans celui-ci de Corneille :

Puissé-je, *de mes yeux*, y voir tomber la foudre !

74. L'*inversion* ou *hyperbate* est une figure qui change l'ordre grammatical des mots, pour donner à la phrase plus de force ou d'harmonie :

Sa main, *sur ses chevaux*, laissait flotter les rênes.
(RACINE.)

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
(CORNEILLE.)

Fléchier a dit :

Déjà prenait l'essor, pour se sauver vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces.

L'ordre grammatical serait :

Cet aigle, dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos pro-

vinces, prenait déjà l'essor pour se sauver vers les montagnes.

L'*apposition* emploie les noms comme épithètes :

C'est dans un faible objet, *imperceptible ouvrage*,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
(RACINE FILS.)

Un jeune lis, *l'amour de la nature.*

75. La *disjonction* supprime les particules négatives pour rendre le discours plus vif et plus animé. Exemple :

Ton devoir, mes bienfaits, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père. (DUCIS.)

76. La *répétition* est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois le même mot, pour donner à la phrase plus de force ou plus de grâce :

Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse *écrire, écrire*
Ce qu'il avait jadis entendu dire. (VOLTAIRE.)

Dans ces vers de Racine :

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père !

La répétition de la conjonction *et* semble multiplier les meurtres et peindre la fureur des soldats.

77. La *gradation* consiste à disposer les mots entre eux selon leur degré de force. Exemple :

Il part, il court, il vole,
Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre.
(LAFONTAINE.)

78. DES PRINCIPAUX TROPES.—Les mots détournés de leur signification ordinaire prennent le nom de *tropes*, d'un mot grec qui signifie changement.

79. Ils sont au nombre de six : 1° la métaphore ; 2° l'allégorie ; 3° la catachrèse ; 4° l'antonomase ; 5° la métonymie ; 6° la synecdoque.

80. La *métaphore* est l'expression abrégée d'une comparaison. Ainsi : *Je vais cueillir des lauriers*, pour dire : je vais combattre courageusement ; *vous avez noirci ma réputation*, pour dire : vous avez dit du mal de moi, ce sont des métaphores.

La métaphore est fréquemment employée dans le langage ordinaire. La *chaleur* du sentiment, le *fil* d'un discours, la *rapidité* de la pensée, la *fleur* de la jeunesse, ce sont là autant d'expressions métaphoriques.

Napoléon dit avec métaphore :

Nos aigles voleront de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

Au lieu de dire : *Nous marcherons en vainqueurs jusqu'à Paris.*

La métaphore est le plus beau, le plus riche, le plus fréquemment employé de tous les tropes, et c'est par cette figure que le style s'embellit et se colore, et qu'on donne du sentiment aux êtres qui n'en ont point.

Les métaphores sont défectueuses : 1° lorsqu'elles sont tirées de sujets bas. C'est tomber dans la bassesse que de dire le *cadavre d'une maison,* pour les ruines ; la *lessive du genre humain,* pour le déluge.

2° Quand elles sont forcées, tirées de loin, et que le rapport n'est pas assez naturel, comme dans les exemples suivants :

Avec lui vainement je voudrais vous lier,
Son cœur est un logis qui n'a pas d'escalier. (V. HUGO.)

Dix mille voix d'airain chantaient à la fois dans des *flûtes de pierre,* hautes de trois cents pieds.

Lorsqu'une métaphore paraît trop hardie, on doit ajouter un correctif qui la fasse passer en l'adoucissant, comme *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi,* etc.

J'ai vu le Mississipi, disait un vieux soldat de l'Empire, un beau fleuve, ma foi, large à perte de vue, *comme qui dirait* le Napoléon des fleuves.

3° La métaphore doit être soutenue, c'est-à-dire qu'on ne doit pas passer d'une image à une autre sans aucune liaison.

Prends ta *foudre,* Louis, et va comme *un lion,*
Porter le dernier coup à la *dernière tête*
De la rébellion. (MALHERBE.)

Louis est ici tout à la fois un Jupiter armé de sa foudre, un lion et un Hercule.

Si l'on prend un *orage* pour sujet d'une métaphore, il ne faut pas offrir ensuite l'idée d'un *incendie,* en continuant la pensée. Ne dites pas d'un orateur : *C'est un torrent qui s'allume, ou qui enflamme tous les cœurs.*

4° On doit éviter l'exagération.

Thomas a dit, en parlant d'une histoire universelle.

Tableau immense, où nous tenons à la fois dans nos mains *les deux extrémités de la chaîne du temps, où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des empires.*

C'est un exemple de cette exagération et de cette enflure que Voltaire appelait du *galithomas*.

5. Enfin on doit éviter les métaphores surannées, comme les cheveux d'*ébène*, l'*émail* des dents, les lèvres de *rose*, le teint de *lis*, les traits *enchanteurs*. Tout cela est usé comme les *vastes* prairies, plus ou moins *émaillées de fleurs*, les forêts *mystérieuses*, le *cristal* des fontaines, les chaumières *paisibles*, les villageois *ingénus*, les *astres sans nombre*, etc.

Les premiers qui employèrent ces expressions furent des inventeurs, et dirent une chose neuve et agréable. Ceux qui les répètent ne sont que des perroquets.

(ANTONIN ROCHE.)

81. L'*allégorie*, métaphore continuée, sert de comparaison pour donner à entendre un sens qu'on a en vue, mais qu'on n'exprime point.

La Fontaine dépeint les dangers de la cour par une allégorie pleine d'élégance :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

82. L'allégorie doit être *claire* et *juste*, c'est-à-dire qu'on doit en distinguer sans peine le sens, et que toutes les circonstances doivent convenir à la chose exprimée.

Lemierre a dit :

L'allégorie habite un palais diaphane.

Ce vers est à la fois l'exemple et la définition.

Dans la tragédie de *Rome sauvée*, Catilina dit en parlant de Cicéron :

Sur le *vaisseau* public ce *pilote* égaré
Présente à tous les *vents* un flanc mal assuré :
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la *tempête*.

Il n'y a pas là une expression qui ne soit employée dans un sens détourné : le *vaisseau*, c'est la république ; le *pilote*, c'est Cicéron ; les *vents*, se sont les ennemis de l'Etat ; la *tempête*, c'est la conjuration. Cette suite de métaphores forme une allégorie parfaite.

Un jeune poète, encore inconnu, implore la protection de Victor Hugo, aux jours où Victor Hugo chantait si bien.

Il se présenta chez le poète, et comme il ne put le voir, il écrivit dans l'antichambre :

Si tu voyais une anémone,
Languissante, près de mourir,
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir ;
Si tu voyais une hirondelle,
Aux jours d'hiver te supplier,
À ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;
L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

Les proverbes, les fables, les paraboles, les contes sont de véritables allégories.

LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE.

Lorsque l'ange gardien des fleurs
Eut fait naître la violette,
Avec ses charmantes couleurs,
Que l'azur d'un beau ciel reflète :
" Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit l'ange, à ta grâce céleste ?
—Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher."

Qui ne connaît la charmante allégorie de Mme Deshoulières :

Dans ces prés fleuris,
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.

L'allégorie personnifie les êtres moraux. Telle est cette peinture de l'espérance :

Il est dans le Ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la douceur de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent : ma sœur ; et elle se nomme l'Espérance.

(CHATEAUBRIANT.)

83. La *catachrèse* est une espèce de métaphore qui supplée à des mots qui n'existent pas dans la langue usuelle. C'est ainsi qu'on dit une *feuille* de papier, un cheval *ferré d'argent*, les *pieds* d'une table, les *bras* d'un fauteuil, etc.

Il faut être sobre de catachrèses, et surtout n'employer que celles qui sont autorisées par l'usage.

84. L'*antonomase* consiste à employer un nom commun pour un nom propre ou un nom propre pour un nom commun.

C'est par une antonomase de la première espèce que nous disons le *prophète royal,* pour *David ;* le *vainqueur de Darius,* pour *Alexandre ;* l'*auteur de Télémaque,* pour *Fénelon.*

C'est par une antonomase de la seconde espèce que l'on donne à un débauché le nom de *Sardanapale ;* à un prince cruel, celui de *Néron ;* à un homme sage, celui de *Caton ;* à un critique instruit et judicieux, celui d'*Aristarque,* etc.

85. La *métonymie* consiste à employer le nom d'un objet pour le nom d'un autre.

La métonymie emploie :

1° La *cause* pour *l'effet.* On dit du *vieux Bacchus,* pour dire du *vin vieux ; Vulcain,* pour le *feu ; Mars,* pour la *guerre,* etc.

2° L'*effet* pour la *cause.* Les poètes disent *les pâles maladies, la pâle mort,* au lieu de dire que les maladies et la mort rendent pâles.

3° Le *contenant* pour le *contenu. Il aime la bouteille,* au lieu de dire qu'il aime le vin.

4° Le *signe* pour la *chose signifiée.* On dit le *sceptre* pour l'autorité suprême, la *robe* pour la magistrature, l'*épée* pour la profession militaire.

5° *Le nom du lieu où l'objet se fait, pour l'objet lui-même.* Ainsi, un *damas,* pour un sabre qui a été fait à Damas ; le *bourgogne,* le *bordeaux,* le *champagne,* pour des vins de Bourgogne, de Bordeaux, de Champagne.

6° Le *possesseur pour la chaumière qu'il possède. Cet homme a été incendié,* pour sa maison a été incendiée.

86. La *synecdoque* ou *synecdoche* est une espèce de métonymie par laquelle on donne une signification particulière à un mot qui, dans le sens propre, a une signification générale, ou, au contraire, une signification générale à un mot qui, dans le sens propre, n'a qu'une signification particulière.

Il y a cette différence entre la *synecdoque* et la métonymie, c'est que celle-ci prend un nom pour un autre et que celle-là prend *le moins* pour *le plus,* ou *le plus* pour *le moins.*

87. On compte cinq espèces de *synecdoques :* celle du genre, celle de l'espèce, celle du nombre, celle de la partie pour le tout, et du tout pour la partie, et celle de la matière.

La première prend le genre pour l'espèce, comme lorsqu'on dit : *les mortels,* pour les hommes, et la *créature* pour l'homme.

La seconde se trouve dans un mot qui ne signifie qu'une espèce particulière dans le sens propre, et qui néanmoins est employé pour le genre, comme lorsqu'on dit : c'est un *voleur,* pour dire c'est un *méchant homme.*

La troisième met un singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier, comme lorsqu'on dit : *voilà l'ennemi,* pour *voilà les ennemis ; nous voulons,* pour *je veux.*

La quatrième prend la partie pour le tout, comme lorsqu'on dit : *il a vu trente printemps,* pour dire : il a trente ans ; une flotte de cent *voiles,* pour une flotte de cent *vaisseaux.* Elle prend aussi le tout pour la partie, comme lorsqu'on dit : *la France,* pour le gouvernement de la France ; *les juges ont décidé,* quoiqu'il n'y ait qu'une partie d'entre eux qui ait décidé.

La cinquième se sert souvent du nom de la matière dont une chose est faite, pour cette chose même ; ainsi l'on dit : l'*airain* pour le canon, un *verre* pour un vase de verre dont on se sert pour boire, un *castor* pour un chapeau fait de poil de castor.

Des figures de pensées.

88. Les *figures de pensées* sont celles qui dépendent, non pas des mots, mais uniquement du tour de l'imagination. Ces figures sont en très-grand nombre ; voici les principales :

89. La *comparaison,* l'*allusion,* l'*antithèse,* la *périphrase,* la *prosopopée,* l'*hyperbole,* la *litote,* l'*ironie,* la *réticence,* la *concession,* l'*imprécation,* l'*apostrophe,* l'*interrogation,* l'*exclamation* et la *synonymie.*

90. La *comparaison* est une espèce de métaphore par laquelle on rapproche un objet d'un autre pour lui en donner la ressemblance ou les qualités. *Achille est un lion :* voilà la métaphore. *Achille est semblable à un lion :* voilà la comparaison. Ainsi, *identité* et *ressemblance*, voilà en quoi diffèrent ces deux figures.

Exemple : " Il n'est plus dans mon cœur que des regrets et de vains souvenirs, triste mélange sur lequel ma vie surnage encore comme un vaisseau fracassé par la tempête flotte quelque temps encore sur la mer agitée. "

(X. DE MAISTRE.)

Voici encore deux belles comparaisons :

Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon sous les ardeurs du Midi ; ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre et se débattent dans les angoisses de la douleur.

(CHATEAUBRIAND.)

Fénelon compare Télémaque mourant à une fleur :

" Il périssait, tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répand ses plus doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir : ses vives couleurs s'effacent ; elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort. "

On doit éviter les comparaisons banales, et moins tenir à la richesse qu'à la justesse.

91. L'*allusion* consiste à dire une chose de manière à rappeler le souvenir d'une autre. On fait allusion à l'histoire, aux coutumes, aux événements passés qui peuvent offrir des rapprochements piquants.

L'allusion est une figure très-agréable et fréquemment employée par les grands écrivains.

Le cardinal de Richelieu, rencontrant le duc d'Epernon sur l'escalier du Louvre, lui demande s'il n'y a rien de nouveau.

" Non, dit le duc, sinon que vous montez et que je descends. " Le duc fait allusion à son crédit qui baisse et à celui du cardinal qui augmente.

On doit éviter les allusions malignes qui peuvent nuire à la réputation d'autrui, et surtout celles qui pourraient offenser la morale.

Le maréchal de Berwick, le vainqueur d'Almanza, s'entendit saluer en espagnol par un de ses soldats : — " Où as-tu appris l'espagnol ? lui demanda-t-il. — A Almanza, mon général. " C'était une allusion délicate à la victoire du maréchal.

92. L'*antithèse* est une figure par laquelle on oppose les mots aux mots, les pensées aux pensées (1). Chénier a employé heureusement cette figure dans sa tragédie de *Tibère* :

(1) Lorsque l'opposition est dans la pensée, on lui donne généralement le nom de *contraste*.

Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme *équité* n'est que sa *tyrannie*.
En vain dans ses discours, de pompe revêtus,
De ses *vices* masqués, il se fait des *vertus* ;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
De ses fausses *vertus* démasquer tous ses *vices*.
Il récuse le peuple et commande au Sénat.
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'État.
Sa *vengeance* proscrit, sa *faveur* déshonore ;
Plus il est *odieux*, plus il faut qu'on l'*adore*,
Et, tremblant devant lui, le pâle genre humain,
Le *maudit* à ses pieds, l'*encensoir à la main*.

Les antithèses bien ménagées plaisent infiniment, mais quand elles sont trop fréquentes ou qu'elles ne ressortent pas naturellement du sujet, elles donnent à la composition un air d'affectation puérile.

93. La *périphrase* consiste à dire en plusieurs mots ce qui pourrait être dit en un seul ou plus brièvement. Ainsi les poètes appellent la mer, la *plaine liquide ;* l'aigle, l'*oiseau de Jupiter*.

On a recours à la périphrase : 1° pour relever des choses basses ou communes ; 2° pour adoucir des pensées dures et désagréables ; 3° pour orner et embellir le discours.

C'est ainsi qu'au lieu de dire à la *pointe du jour*, un poète dit par *périphrase :*

L'aurore cependant au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient les portes du soleil ;
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.

Le même poète a peint avec élégance *ces enfants :*

Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie. (VOLTAIRE.)

Au moyen de la périphrase, Boileau a rajeuni cette pensée :

Dans l'âge d'or, la terre produisait tout sans culture.

Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon ;
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.

Le même auteur exprime poétiquement cette idée vulgaire : *Je porte perruque et j'ai cinquante-huit ans.*

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans.

Quand le mot propre est bon, on ne doit pas le remplacer par la périphrase : jamais la périphrase ne doit être recherchée, car si l'on en abuse, elle rend le style prétentieux et ridicule.

94. La *prosopopée* consiste à donner à des êtres insensibles de l'action, des pensées, des sentiments ; à leur adresser la parole, à les faire parler, etc.

Châteaubriand, dans le *Génie du Christianisme,* fait un heureux emploi de cette figure.

Après avoir parlé des tombeaux de Saint-Denis,

" Lecteurs chrétiens, dit-il, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leur sépulcre, et fixer sur nous leurs regards à la lueur de cette lampe ! Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres de rois ; nous les reconnaissons, nous interrogeons ces majestés du tombeau. Eh bien ! peuple royal de fantômes, dites-le-nous, voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne ? Le trône vous tente-t-il encore ? D'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes ? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils !

La *prosopopée* est la plus vive et la plus hardie des figures, mais on doit y recourir rarement.

95. L'*hyperbole* exagère les choses, soit en augmentant soit en diminuant, et elle emploie des mots qui vont audelà de la vérité, mais que l'esprit réduit à leur juste valeur.

On dit par hyperbole qu'un *cheval va plus vite que le vent,* pour dire qu'il va extrêmement vite, et d'une personne qu'*elle va comme une tortue,* pour dire qu'elle marche avec une extrême lenteur.

On avait promis mille écus à celui qui ferait le meilleur quatrain sur les victoires du grand Condé. Un poète venu des rives de la Garonne gagna le prix par les vers suivants, dont la pensée n'est pas moins ingénieuse qu'hyperbolique :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

96. La *litote.* A côté de la figure qui agrandit les objets, se place naturellement celle qui les diminue : la litote dit moins pour faire entendre plus.

Ainsi lorsqu'on dit d'un ennemi puissant : *ce n'est pas*

un ennemi à mépriser ; d'un homme d'esprit : *ce n'est pas un sot ;* on fait entendre beaucoup plus qu'on ne dit. Voilà des litotes.

La litote est d'un grand usage toutes les fois qu'on veut réprimander avec ménagement ou louer avec délicatesse.

97. L'*ironie* est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce que l'on dit. Boileau parle ainsi de Quinault, dans sa neuvième satire, et l'*ironie* qu'il exprime dans les vers suivants sont passés en proverbe :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis,
Puisque vous le voulez, je vais changer de style :
Je le déclare donc : *Quinault est un Virgile.*

De toutes les figures, l'*ironie* est celle dont on doit être le plus avare dans le commerce du monde ; mais bien ménagée, elle répand de l'intérêt dans le discours soutenu, et lui donne du sel. On en trouve de beaux exemples dans l'Ecriture-Sainte et dans les grands orateurs.

En voici un bel exemple tiré des *Messéniennes :*

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pourquoi ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite.
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits :
Sans doute l'honneur les enflamme,
Ils vont, pour un assaut, former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais,
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter aux bras chargés d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
" Qu'elle meure ! elle a, contre nous,
" Des esprits infernaux suscité la magie."

(DELAVIGNE.)

98. La *réticence* consiste à interrompre brusquement une phrase commencée pour passer à une autre idée, mais de manière à laisser comprendre ce qu'on affecte de supprimer. Nous trouvons un exemple de cette figure dans cet endroit de la tragédie de *Phèdre* où Aricie dit à Thésée :

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains,
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre

Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre ;
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerais trop, si j'osais achever.

99. La *concession* consiste à accorder quelque chose à son adversaire, mais pour en tirer ensuite un plus grand avantage. Tel est ce passage de Voltaire, dans *Alzire :*

Votre nom, je l'avoue, inspire la terreur,
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur ;
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage et nous passe en bonté.

100. L'*imprécation* est une figure dans laquelle celui qui parle, emporté par la violence de quelque passion, adresse à la divinité ou à quelque puissance supérieure, des vœux contre le bonheur de quelqu'un. Cette figure donne beaucoup de mouvement au discours, mais il faut qu'elle soit bien amenée et ménagée avec art. On en trouve de beaux exemples dans nos grands poètes. Tout le monde connaît celle de Camille contre son frère et contre Rome, dans la tragédie des *Horaces* et des *Curiaces*, de Pierre Corneille :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore ;
Rome, enfin que je hais, parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés ;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie, etc.

101. L'*apostrophe* est une figure par laquelle, s'interrompant tout à coup, on adresse vivement la parole aux êtres animés et même inanimés. Telle est cette apostrophe à Voltaire, par Alfred de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour, etc.

Ezéchiel nous offre encore un bel exemple d'*apostrophe* dans ce passage :

O épée vengeresse, s'écrie-t-il, *sors de ton fourreau pour briller aux yeux des coupables et pour leur percer le cœur !*

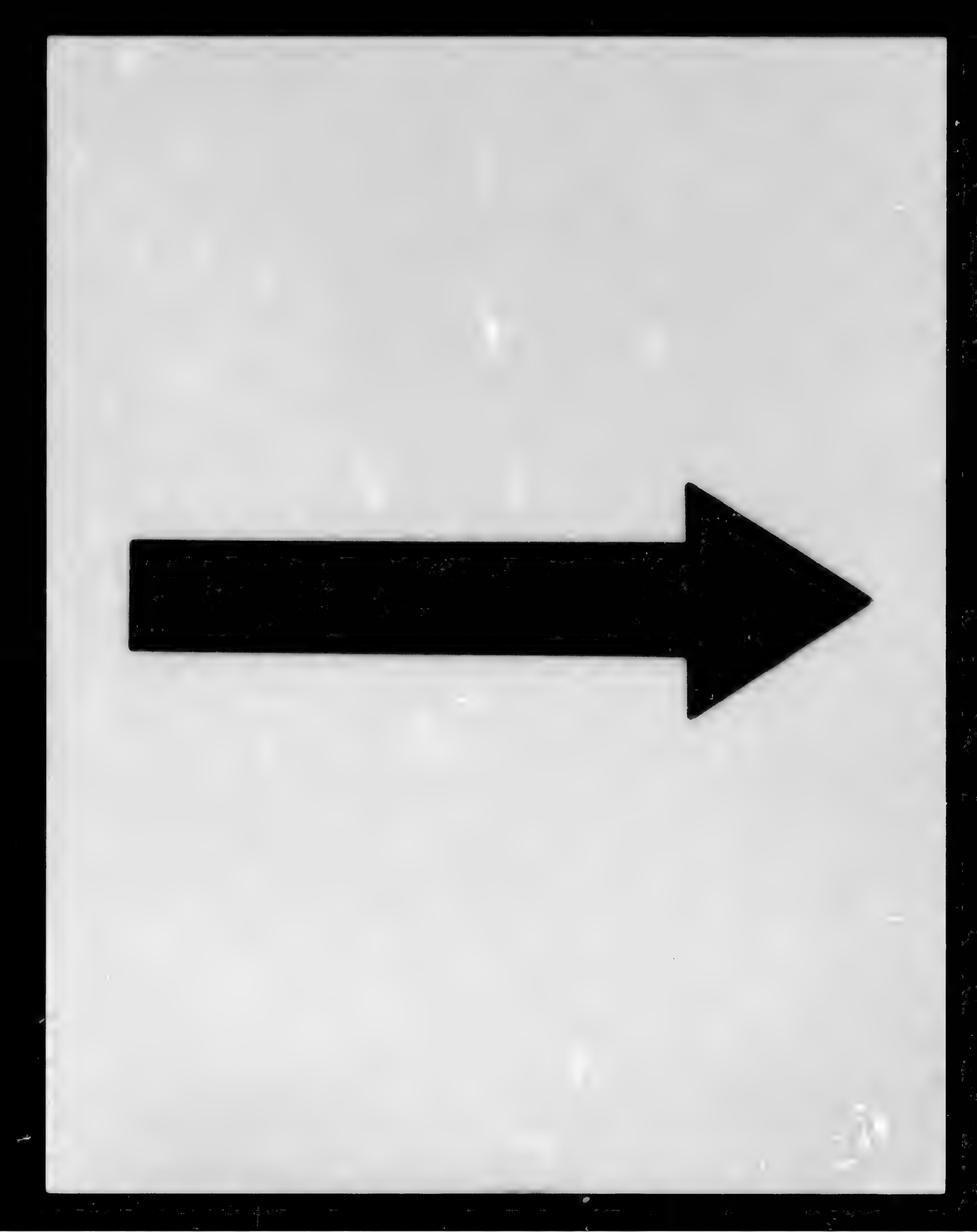
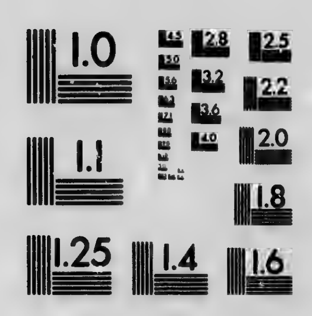
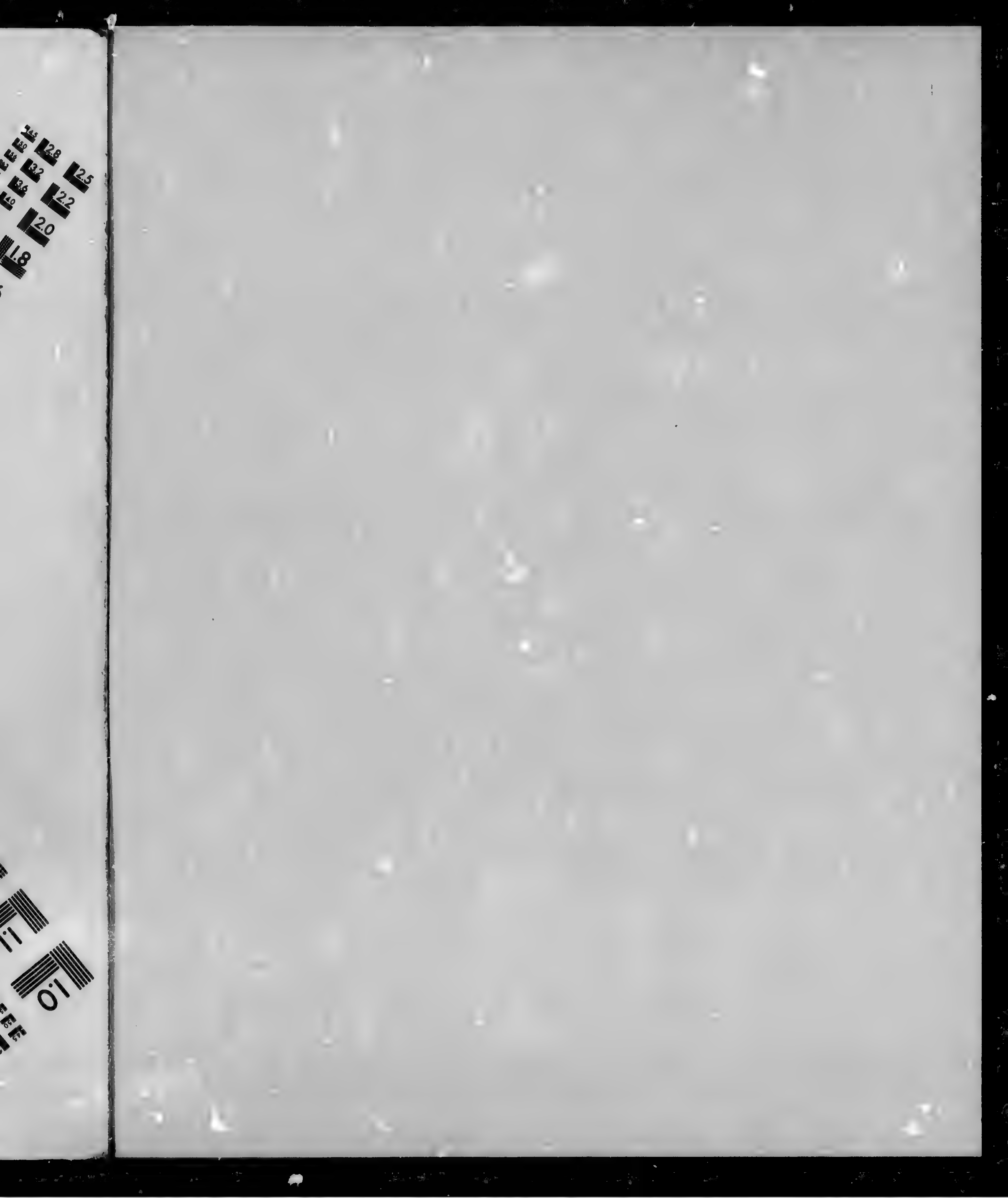


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

102. L'*interrogation* est une figure par laquelle on parle en forme de question. Elle est très-propre au pathétique, et donne une grande énergie au discours.

On se sert encore très-avantageusement de cette figure pour exprimer toutes les passions vives. C'est ce qu'a fait Racine dans cet endroit de sa tragédie d'*Athalie* où Joad, à la vue de Mathan, parle ainsi à Josabet :

Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous vos pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il, de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

103. L'*exclamation* est une figure de pensée par mouvement, dans laquelle il semble qu'on abandonne tout à coup le discours dicté par la raison, pour se livrer aux élans impétueux d'un entraînement vif et subit qui saisit l'âme. Voici une ode sacrée de J.-B. Rousseau, une exclamation dictée par l'admiration et par l'effroi :

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblants !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglants !

L'usage de l'*exclamation* doit être rare, parce qu'elle est le dernier effort d'une passion fort animée. Quand elle est fréquente, elle ne sert qu'à hâcher et à refroidir le discours. C'est la ressource des écrivains médiocres qui, méconnaissant l'art de varier leur style et de donner de la suite à leurs idées, remplissent tous les vides par ce facile moyen.

104. On appelle *synonymes* des mots dont le sens a de grands rapports et des différences plus ou moins légères. Ainsi les quatre adjectifs *indolent*, *nonchalant*, *paresseux*, *négligent*, expriment tous un défaut opposé au travail : voilà l'idée commune. Voici l'idée accessoire : on est *indo-*

lent par défaut de *sensibilité*, *nonchalant* par défaut d'*ardeur*, *paresseux* par défaut d'*action*, *négligent* par défaut de *soin*.

Quelqu'un a dit que Mandrin était un *brigand illustre*, et il fallait dire *célèbre* ou *fameux;* on est illustre par son mérite, sa naissance, son savoir.

C'est sur le choix des *synonymes* qu'il faut porter son attention, pour l'emploi du mot propre. Il est impossible de bien écrire en français si l'on ne connaît parfaitement les différences qui se trouvent dans la signification des mots, le mot propre étant toujours le plus clair et le plus énergique.

105. La *gradation* consiste à présenter une suite d'idées, d'images ou de sentiments qui vont toujours en augmentant ou en diminuant.

De là deux sortes de gradations : la gradation *ascendante* et la gradation *descendante :*

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.
Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre.

DES ORNEMENTS DU STYLE.

Images et épithètes.

106. L'*image* est une métaphore qui rend sensible une image abstraite en la peignant avec les couleurs d'un objet physique.

Au lieu de dire : *le temps nous console,* Lafontaine a dit en deux beaux vers imagés :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.

L'image étant une métaphore, doit être juste, délicate, claire, vive et sensible.

On ne doit pas craindre d'employer cet ornement ; car le mot qui peint est préférable à celui qui ne fait qu'exprimer simplement.

Voici ce que dit au sujet des *images* un écrivain distingué, auteur d'un excellent ouvrage, intitulé : *De la composition littéraire* (1) :

Le mot *simple* fait comprendre la pensée ; le mot *imagé* la peint aux regards et lui donne la vie.

(1) L'abbé Sylvain.

Si, au lieu de cette pensée commune : *la peine se mêle toujours au plaisir*, je dis : *Il y a toujours des épines auprès de la plus belle rose*, non-seulement je fais comprendre une idée, mais je la présente d'une manière gracieuse qui la fait accueillir plus volontiers.

L'image, qui est pour le style un des ornements les plus gracieux, se trouve à chaque page dans les excellents écrivains ; ils ne la cherchent pas, elle vient toute seule sous leur plume : c'est *la pensée en fleur*, a-t-on dit.

Lisez, dans Bossuet, une page prise au hasard parmi ses œuvres littéraires ou ascétiques ; essayez d'en séparer les images, vous verrez quelle abondante moisson vous ferez. Fénelon, Buffon, Châteaubriand, vous procureront le même plaisir.

Les images qui suivent montrent combien l'*image* donne de la vie et de la grâce aux idées.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. (MALHERBE.)

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs. (GILBERT.)

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir ? faut-il chanter ? (LAMARTINE.)

Le Nil a vu sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.
(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

Ne nous lassons point de jeter sur notre route des semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute, il en périra beaucoup ; mais s'il en est une seule qui lève, elle embaumera notre route et réjouira nos yeux.
(Mme. SWETCHINE.)

107. L'*épithète* est un adjectif sans lequel l'idée principale serait suffisamment exprimée, mais qui lui donne plus de force ou plus de grâce.

Quand un adjectif est nécessaire à l'intelligence de la pensée, il n'est pas épithète. " L'homme *juste* ne craint pas les *vaines* menaces des méchants. " *Juste* est adjectif, *vaines* est épithète.

Si l'épithète ne donne pas plus de beauté à l'expression, on doit la rejeter comme une abondance inutile.

Lisez ces vers de Boileau ; il n'y a pas une épithète qui ne soit à sa place et qui ne soit un ornement nécessaire :

Dans le réduit *obscur* d'une alcôve *enfoncée*,
S'élève un lit de plume à *grands* frais *amassée ;*
Quatre rideaux *pompeux*, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un *tranquille* silence,
Règne sur le duvet une *heureuse* indolence.

108. Il y a une espèce d'épithète appelée *apposition.* Elle consiste dans l'emploi de substantifs auxquels elle donne le rôle de qualificatifs.

Multipliez les fleurs, *ornements du parterre.*

Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.

(LAFONTAINE.)

C'est dans un faible objet, *imperceptible ouvrage*,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

(L. RACINE.)

De la narration.

109. La narration est le récit d'un événement feint ou véritable.

110. Il y a quatre espèces de narrations : la narration *historique*, la narration *fabuleuse* ou *poétique*, la narration *mixte* et la narration *badine.*

111. La narration *historique* est l'expression exacte d'un événement ; la narration *fabuleuse* ou *poétique* est un récit de pure imagination ; la narration *mixte* est le récit d'un fait historique ou d'une anecdote vraie, mais embellie par des circonstances et des détails inventés ; la narration *badine* est le récit d'une histoire plaisante, vraie ou supposée.

112. Les qualités essentielles à toute narration sont la *clarté*, la *brièveté*, l'*intérêt* et la *vraisemblance.*

113. La narration est *claire* si elle ne laisse aucun nuage dans les idées, aucun embarras dans l'esprit, et si les circonstances et les faits, leurs causes et leurs moyens, sont clairement exposés. Le meilleur moyen d'être clair, c'est de bien méditer le sujet jusqu'à ce qu'on ait trouvé le plan

le plus simple et le plus naturel ; c'est de bien choisir les traits dignes d'être racontés, et de rejeter les menus détails.

114. La *brièveté* ne consiste pas précisément à se renfermer en peu de mots, mais à ne rien dire d'inutile et à ne pas prendre les faits de trop haut. Ainsi la narration suivante est trop longue : " J'arrivai sur le port ; j'aperçus un navire prêt à faire voile ; je demandai combien l'on prenait de passagers ; je fis mon marché ; aussitôt je m'embarquai. On lève l'ancre, on met à la voile ; nous partons. " Toutes ces circonstances accumulées sont inutiles ; il suffisait de dire : Je m'embarquai.

115. L'*intérêt* consiste surtout dans la manière de présenter les faits. Des réflexions piquantes, des allusions délicates et des rapprochements inattendus, de la variété et de la légèreté dans le style, voilà ce qui répand de l'intérêt dans la narration.

116. La *vraisemblance* consiste à ne pas inventer des faits contraires à l'histoire, à ne pas supposer des actions opposées au caractère des personnages, et à ne pas entourer les faits extraordinaires de circonstances incroyables.

117. Toute narration comprend l'*exposition*, le *nœud* et le *dénouement*.

L'*exposition* se place ordinairement au début de la narration : elle fait connaître le lieu de la scène, le temps et les personnages.

Le *nœud* est l'ensemble des faits secondaires, la complication d'incidents de toutes sortes formant le corps de la narration.

Le *dénouement* est le fait essentiel, la fin de l'action.

De la description.

118. La description réunit, pour ainsi dire, tous les ornements, tout l'éclat, tout le coloris des figures. Elle peint les objets avec des couleurs si vives et si animées qu'on croirait les avoir sous les yeux. L'écrivain peint à l'aide des images, comme le peintre au moyen des couleurs.

119. La description peut avoir pour objet le temps, le lieu, un fait, les formes extérieures d'un être, les mœurs d'une personne ou l'instinct d'un animal ; de là, cinq sortes de descriptions : les trois premières s'appellent *tableaux*, et les deux autres *portraits*.

Voici la description du plumage du paon, par Buffon :

Les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou se renversent noblement en arrière et se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses. Chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et par d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

120. Le *tableau*. Le tableau met pour ainsi dire sous les yeux l'objet même que décrit le poète et l'orateur. C'est en cela que la poésie et l'éloquence touchent de si près à la peinture.

Les vers suivants en offrent un exemple :

J'approche, il était seul, soudain je prends ce glaive,
Je me retourne et frappe : il tombe, je l'enlève,
L'abîme l'engloutit, et sa mourante voix
M'accuse au sein des flots pour la dernière fois...

(Casimir Delavigne.)

121. Le *portrait*. Le portrait est la peinture d'un personnage, de son caractère et de ses qualités. Son principal mérite consiste dans une exacte ressemblance.

122. Le *caractère*. Il y a une différence entre le portrait et le caractère : le premier peint un individu, le second une généralité. Du reste, les mêmes principes leur sont applicables.

La Bruyère est en ce genre le plus parfait modèle.

123. Le *parallèle*. Le parallèle est la réunion de deux portraits rapprochés de façon à en faire ressortir les ressemblances ou les différences.

124. La définition. *Définir*, c'est accumuler les traits, les circonstances, les exemples qui caractérisent la chose, et la présenter sous le point de vue favorable que l'on en veut donner.

Nous trouvons de beaux modèles de *définition* dans nos grands orateurs. Telle est celle d'une armée par Fléchier, dans l'oraison funèbre de Turenne :

" Qu'est-ce qu'une armée ? demande l'orateur. C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie, etc."

Qu'est-ce qu'un véritable ami ? La Fontaine va nous l'apprendre par cette charmante définition :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Des résumés et de l'amplification.

125. Un résumé est l'expression simple et brève d'une pensée ou d'un morceau littéraire.

Résumer une pensée, c'est en séparer les brillantes parures des mots pour la réduire à sa plus simple valeur. Le sujet, débarrassé de tous les ornements et des pensées accessoires, doit être réduit à l'idée ou aux idées principales. Aucun exercice n'est plus propre à former le goût et le jugement ; aucun même n'entretient mieux l'émulation entre les élèves, car il y a bien des manières de traduire et de rendre brièvement une pensée ; mais une seule est la véritable. Ainsi, cette pensée : " il y a deux choses qu'on ne saurait regarder fixement : le soleil et la mort ; " on peut la traduire et la résumer ainsi : *Nous craignons la mort ;* ou bien *nous tremblons à la seule pensée de la mort ;* ou bien *nous ne pouvons supporter la pensée de la mort.* Cette dernière expression nous semble la meilleure. Comme on le voit, les *résumés* sont une véritable gymnastique intellectuelle qui peut exciter au plus haut point l'intérêt et l'émulation, et dont les élèves doivent conséquemment retirer un grand profit.

126. L'*amplification* a pour but de développer une pensée ou une proposition quelconque, et de la présenter sous des propositions plus grandes en ajoutant à la réalité une accumulation d'idées secondaires.

L'amplification ne doit pas marcher par des sentiers, mais par des routes magnifiques ; elle ne doit pas ressembler à une liqueur qui, renfermée dans des tuyaux, sort goutte à goutte par une ouverture étroite ; elle doit couler comme un grand fleuve, librement et avec majesté.

Les défauts à éviter sont le trop grand développement des idées secondaires et une trop grande importance attachée aux détails inutiles ou frivoles. On affaiblit une composition en la délayant dans des mots.

La stérilité et la lenteur des premiers temps ne doivent pas décourager : avec la méditation et l'exercice la stérilité devient féconde, et l'esprit acquiert une souplesse et une vivacité qui permettent d'aller plus vite, tout en faisant mieux.

Du dialogue

127. Le *dialogue* est un entretien entre plusieurs personnes.

La liaison des idées, la rapidité et la clarté du style sont les qualités essentielles d'un bon dialogue.

De l'apologue ou de la fable.

128. L'*apologue* ou la *fable* est une action supposée, qui a pour objet de nous instruire d'une manière agréable.

129. Le style de la fable est ordinairement simple et naïf.

130. Trois qualités sont exigées du fabuliste : 1° il doit paraître persuadé de ce qu'il raconte ; 2° il doit rendre son récit amusant ; 3° il doit rendre cet amusement utile, en liant intimement son récit à la moralité qui en résulte.

La fable tient autant du drame que de la narration ; non-seulement elle met en scène des personnages qui parlent et agissent, mais l'action à laquelle ils prennent part a une *exposition*, un *nœud* et un *dénoûment*.

Du conte.

131. Le *conte* se rattache à la fable. C'est un récit feint, en vers ou en prose.

Le style du conte doit être simple, naturel et rapide. La brièveté en est la principale qualité, car s'il est trop long il finit par ennuyer.

La plupart des contes sont dangereux par la licence des tableaux qu'ils présentent.

De la parabole.

132. La *parabole* est une espèce d'allégorie dont les auteurs sont des êtres raisonnables, et dans la bouche desquels on met une sentence qui contient une moralité, c'est-à-dire une application de l'allégorie à nos mœurs.

Les paraboles sont fréquentes dans les livres du Nouveau Testament. Tout le monde connaît celles de l'Enfant prodigue et du charitable Samaritain.

LA PRIÈRE DE JEAN.

(Parabole.)

Jean, accablé d'enfants et chargé de misère,
Ne se plaignait jamais, mais, d'un air humble et doux,
Il allait à l'église, et pour toute prière,
Il disait au Seigneur : Voici Jean devant vous.

Le Seigneur ne semblait ni le voir ni l'entendre,
Et le poids de la vie en devenait plus lourd ;
Mais Jean, à chaque coup qui venait le surprendre,
Se faisait plus petit, si Dieu semblait plus sourd.

Il mourut, et montant vers la cité céleste,
Au seuil du Paradis, il se mit à genoux :
Et de la même voix confiante et modeste,
Il répétait : Seigneur, voici Jean devant vous.

Mais cette fois il vit s'ouvrir la porte auguste,
Et les anges alors, venant à son secours,
Aux pieds de l'Eternel amenèrent le juste,
Et Dieu dit : Devant Jean, me voici pour toujours.

(M. DE L.)

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

---

133. Tout ce qu'on peut dire sur le style propre aux lettres est renfermé dans ce précepte si connu et si sou-

vent recommandé, qu'*on doit écrire comme l'on parle.* Mais il faut supposer qu'on parle bien, et peut-être même est-on obligé de parler un peu mieux dans une lettre que dans la conversation, parce qu'on a le temps de choisir ses idées et ses expressions, et de leur donner un tour plus agréable. Cependant rien n'y doit paraître recherché en aucune manière. Le style simple et facile est le seul qui puisse être mis en usage. Dans les lettres de sentiment, il doit être pathétique, mais en pénétrant dans l'âme avec douceur. Dans les lettres d'agrément, il doit être fleuri ; mais en n'admettant que des ornements naturels, et en rejetant toute parure affectée. Ce style pathétique et ce style fleuri doivent toujours porter un caractère de simplicité. Deux excès sont à éviter dans le style épistolaire : le trop d'art, c'est-à-dire les pensées raffinées, les mots sonores, les figures éclatantes, les périodes nombreuses, les tours pompeux ou alambiqués. L'autre excès est le trop de négligence. On doit dire dans une lettre les choses comme elles se présentent à l'esprit, sans se permettre jamais des mots impropres, des phrases triviales. Par exemple, ces expressions : *Je vous écris ces deux lignes ; je prends la liberté de vous écrire pour m'informer de l'état de votre santé,* etc., sont, non pas du style simple, mais du style bas : le ton de la bonne compagnie ne les souffre point. Il faut surtout éviter les fautes de langage : elles décèlent une profonde ignorance des principes de notre langue, et par là même une éducation négligée, qui ne peut donner qu'une idée peu favorable de la personne qui écrit. Les jeunes gens doivent, à cet égard, s'appliquer à corriger leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient acquis, par l'habitude, la facilité d'écrire purement et avec grâce.

La lecture des bons épistolaires est infiniment utile et peut aider beaucoup à se faire un style agréable. Mais nous en avons peu de cette espèce. On ne parle plus des lettres de *Balzac* et de *Voiture.* Celles de Voltaire sont pleines de finesse et d'agrément, mais elles blessent la religion et les mœurs. Celles de *Paul-Louis Courrier* sont d'un goût irréprochable ; chacune d'elles est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de pureté du langage, d'éloquence même, toutes les fois que la matière le comporte. Mme de *Maintenon* peut servir de modèle pour la noble simplicité, l'élé-

gance et la précision du style; mais au premier rang se placent les lettres de Mme de Sévigné. Qui parviendra jamais à imiter la vivacité, la délicatesse, l'enjouement, l'aimable négligence, les grâces si naturellement piquantes de son style enchanteur ?

Les lettres bien écrites et telles qu'on les trouve dans nos grands épistolaires sont remplies de tours heureux, d'expressions naturelles, de riens charmants, et l'on y respire partout cette fleur d'urbanité qui caractérise le ton et l'esprit de la bonne compagnie.

La plupart des figures peuvent trouver place dans les lettres, pourvu qu'elles viennent à propos, car sans le naturel l'esprit n'est rien, ou plutôt il n'y en a pas. Ainsi l'on peut y voir des *comparaisons*, des *métaphores*, des *hyperboles*, des *allusions*, des *descriptions*, des *allégories*, des *proverbes*, une *alliance imprévue d'expressions heureuses. L'assemblage de plusieurs mots réunis sur le même sujet*, l'*application d'une anecdote*, une *plaisanterie*, une *pensée fine*, un *mot heureux*, les *bons mots*, les *pointes* même peuvent égayer une lettre, mais il faut en être extrêmement avare, car ce sont des bluettes dont la fréquence devient désagréable ; d'ailleurs, pour une pointe ingénieuse, il en est cent médiocres ou mauvaises.

COMPARAISONS : En vérité, j'ai bien eu de la peine. Je suis justement comme le médecin de Molière, qui s'essuyait le front pour avoir rendu la parole à une fille qui n'était pas muette. (Mme de Sévigné.)

J'admire comme on peut tourner uniquement sur une pensée, et comme tout le reste me paraît loin : c'est bien précisément cette lunette qui approche et qui recule les objets. (Mme de Sévigné.)

Presque toutes les brochures de nos jours ressemblent à cette foule innombrable de moucherons qui meurent après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place à d'autres qui ont la même destinée. (Voltaire.)

Les grands hommes sont comme des météores qui brillent et se consument pour éclairer la terre. (Napoléon.)

MÉTAPHORES : Je crois que ce qui fait ma mauvaise santé, c'est que mon âme a trop de mouvement pour l'étui qui la renferme. (Mme Du Deffand.)

La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide qu'à peine pouvons-nous y paraître. (Mme de Sévigné.)

Je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toiles d'araignée. (Voltaire.)

Vos vers sont charmants ; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. (Voltaire.)

HYPERBOLES : Excusez le chiffon sur lequel je vous écris. Rien n'est plus rare que le papier en ce pays-ci, où tout se trouve, hors le nécessaire. (P.-L. Courier.)

J'admire la lettre de Pauline ; est-ce de son écriture ? non ; mais pour son style, il est aisé à reconnaître ; la jolie enfant ! Je voudrais bien que vous puissiez me l'envoyer dans une de vos lettres. (Mme de Sévigné.)

Que revient-il de ce commerce avec le public ? De l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteur, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. (Voltaire.)

En me voyant maintenant, vous ne me reconnaîtriez pas et vous me demanderiez encore : Où est le cousin qui rit ? Voilà ce que c'est de s'éloigner de vous : on s'ennuie, on devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être heureux, il faut, ou ne pas vous connaître, ou ne jamais vous quitter. (P.-L. Courier.)

Allusions : Mme de Sévigné parlant de sa vieillesse : "J'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et uniforme." Allusion au mot de Pompée, qui se vantait de faire sortir des légions en quelqu'endroit de l'Italie que son pied frappât la terre.

Le regard de l'homicide est inquiet ; il n'ose fixer le mur du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. (Chateaubriand.)

Descriptions : Un chevalier de Nantouillet était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore. Enfin, il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache. Ce cheval le mène à bord : il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard. (Mme de Sévigné.)

J'ai été à cette noce (de mademoiselle de Louvois). Que vous dirai-je ? Magnificence, illuminations, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues. Du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, à quoi ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est. *O vanité des vanités !* (Mme de Sévigné.)

Allégories : Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. (Voltaire.)

Les connaissances humaines sont une mer de raisonnements, où le philosophe navigue sur quelques faits, pour n'aborder souvent que des terres désertes. (Servan.)

Proverbes : Que ferai-je de mon éloquence ? les éloges sont si à la mode : *Il faut hurler avec les loups*, d'autres disent *braire avec les ânes.* (P.-L. Courier.)

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre *une paille dans l'œil de notre frère*, et nous cache *la poutre qui est dans le nôtre.* (Massillon.)

Alliances heureuses : Je jetterais le temps à pleines mains comme autrefois. (Mme de Sévigné.)

Quand nous disions quelquefois : Il n'y a rien qui ruine comme de n'avoir point d'argent, nous nous entendions bien. (Mme de Sévigné.)

La mort de Mme de Cœuvres est étrange, et encore plus celle du chevalier d'Humières ; hélas ! comme cette mort va courant partout en attrapant de tous côtés. (Mme de Sévigné.)

Accumulations : Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins. Le temps en ôte autant qu'il en donne. Vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, im-

primant, e... ant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes et mauvaises, et quasi toujours méconnaissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours. (Mme de Sévigné.)

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant et établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant. (Voltaire.)

Aimable ami, aimable critique, aimable poète, on vous remercie tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie ; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. (Voltaire.)

Je n'ai rien vu de si beau, de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot de si merveilleux que votre lettre. (Mme de Maintenon.)

Voilà le discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit maréchal de France. (Mme de Sévigné.)

Anecdotes : On disait l'autre jour à M. le dauphin qu'il y avait un homme à Paris qui avait fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le dauphin dit à M. le prince de Conti : "Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnais ?—Quelque araignée du voisinage," dit le prince. Cela n'est-il pas joli ? (Mme de Sévigné.)

Arlequin, l'autre jour, à Paris, portait une grosse pierre sous son manteau. On lui demanda ce qu'il voulait faire de cette pierre : Il dit que c'était l'échantillon d'une maison qu'il voulait vendre. Cela me fit rire. Si vous croyez, ma fille, que cette invention soit bonne pour vendre votre terre, vous pourrez vous en servir. (Mme de Sévigné.)

Plaisanteries : " Avant d'arriver à Condrieu, on trouve, du même côté, la fameuse *Côte-Rôtie ;* je ne m'étonne nullement qu'elle soit rôtie depuis qu'elle est là, puisque moi, qui n'y restai qu'un instant, je faillis y être calciné."

" La cour du palais Saint-Marc (à Venise) est ornée par un superbe escalier de marbre blanc et violet, qu'on a nommé par anticipation, sachant que j'y devais passer, l'*escalier des géants.*" (De Brosses.)

Stern, voyageant en France, écrivait en 1762 à un de ses amis : " Swift dit : " Vive la bagatelle ! " moi je dis : " Vive la joie ! " qui, j'en suis sûr, n'est point bagatelle ; c'est, à mon avis, une chose sérieuse, et le premier des biens pour l'homme."

Pensées fines, mots heureux : Je finis comme j'ai commencé, en vous priant de m'écrire. C'est pour cela seul que je vous écris, moi ; car je suis sûrement le plus paresseux de tous vos correspondants, et vous n'auriez guère de mes nouvelles, si je pouvais me passer des vôtres. (P.-L. Courier.)

Comptez que le monde est un grand naufrage et que la devise des hommes est *sauve qui peut.* (Voltaire.)

Bons mots : Je mande à mon fils que je n'ai que faire de lui, que je me *promène,* et qu'avec cela je l'envoie *promener.* (Mme de Sévigné.)

Je vise à l'hydropisie. M. Gervasi a jugé que des *eaux* n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux *cloportes.* J'ai été plus d'une fois condamné aux *bêtes.* (Voltaire.)

134. LETTRES DE REMERCIEMENT. Elles doivent exprimer avec effusion de cœur, mais avec brièveté, la reconnaissance que mérite le bienfait reçu. Relevant avec délicatesse la générosité de la personne qui oblige, on doit être respectueux sans bassesse, flatteur sans flagornerie, et léger sans inconvenance.

135. LETTRES DE FÉLICITATION. Le mérite de la personne, la justice qui lui a été rendue, la satisfaction que l'on éprouve du bonheur dont on la félicite, voilà les lieux communs que le respect et l'amitié doivent rajeunir avec adresse. La brièveté est encore un des caractères distinctifs de ces sortes de lettres.

136. LETTRES D'EXCUSES. Ne rougissez point de convenir de vos torts dans votre lettre. Montrez-vous touché d'avoir pu déplaire à celui à qui vous écrivez, et sincèrement disposé à réparer le passé. Il faut, dans ces lettres, une manière de s'exprimer franche et naturelle, qui soit un sûr garant des sentiments du cœur.

137. LETTRES DE CONDOLÉANCE. Les lettres de condoléance exigent un style sérieux, grave et négligé, un ton conforme à celui de la personne qui pleure. Quelques réflexions de piété y sont très-bien placées, pourvu qu'elles ne soient pas longues. Il est bien des peines, bien des revers qui abattent cette fière raison dont nous nous enorgueillissons. La douce, la consolante religion peut seule relever le courage et ranimer les forces.

138. LETTRES DE CONSEILS. Les conseils doivent être donnés avec douceur et modestie, et paraître dictés par une tendre amitié. L'amour-propre est si ombrageux qu'il faut user de beaucoup de ménagements et de réserve.

139. LETTRES DE BONNE ANNÉE. Ce genre de lettres demande le plus souvent de la brièveté et beaucoup de simplicité ; mais gardez-vous de ces banalités cent fois répétées, et de ces lieux communs cent fois épuisés. Si nous ne pouvons sortir du cercle étroit des idées reçues pour cette occasion, tâchons au moins de les rendre d'une manière neuve et agréable.

Les lettres à ce sujet s'écrivent ordinairement de manière à parvenir la veille ou le jour même. On a tout le mois pour les amis et connaissances.

140. LETTRES DE FÊTE. Le ton et le caractère de la lettre de fête varient suivant l'âge et la position de celui qui l'écrit ; mais il s'agit toujours d'exprimer un sentiment d'amour, de reconnaissance ou d'amitié. Ici comme dans le nouvel an, l'affection se formule par beaucoup de souhaits, où la santé, en sa qualité de premier des biens, et les longues années, dont nous sommes friands à tout âge, jouent un très-grand rôle ; c'est là le canevas banal : l'habileté et la délicatesse consistent à trouver des pensées autrement formulées, empruntant au tour qu'on leur donne un peu de variété et d'agrément.

141. LETTRES FAMILIÈRES. Le style de ces lettres doit être simple, franc, facile, enjoué, mais jamais trivial ; on ne doit jamais aller jusqu'à un abandon absolu : le jugement doit surveiller l'esprit. Gardons-nous aussi de prendre l'égoïsme pour de l'abandon, et de les trop emplir de nous-même ; rien n'est plus fade et plus ennuyeux. On rencontre quelquefois des gens si personnels qu'en vous écrivant ils ne savent jamais vous parler que d'eux-mêmes. Ils s'aiment tant, et si naturellement, et si bonnement, et si naïvement, qu'ils ne soupçonnent pas combien insupportable est leur manie, et croient vous faire grand plaisir en s'en faisant beaucoup.

142. LETTRES DE RECOMMANDATION. La chaleur du sentiment, la douceur et l'agrément du style doivent caractériser ces sortes de lettres. On ne saurait trop y montrer l'intérêt qu'on prend à la personne pour laquelle on demande quelque chose, et dont on ne doit pas passer sous silence les talents et les vertus.

143. LETTRES DE REPROCHES. Il faut beaucoup de prudence et de circonspection dans une lettre de reproches. Plaignez-vous avec douceur ; la politesse l'exige. Mêlez même l'enjouement à vos plaintes : en blâmant les procédés de la personne, justifiez ses intentions : c'est le moyen de ramener les esprits. Des reproches trop vifs et amers n'ont presque toujours pour effet qu'une rupture ouverte.

144. LETTRES DE DEMANDE. Le ton doit en être modeste et respectueux, les expressions choisies, sans le paraître ; les pensées justes et convaincantes, les tours agréables et propres à persuader. Mais l'art doit être ici bien caché.

145. LETTRES D'AFFAIRES. Le style ne saurait être trop simple, trop clair et trop précis dans les lettres d'affaires. L'esprit et l'enjouement doivent en être bannis. Dites ce qu'il faut, et ne dites que ce qu'il faut. C'est là qu'on doit s'occuper plus des choses que de la manière de les dire, pourvu qu'on s'exprime nettement et sans équivoque.

DES CONVENANCES.

146. Les *convenances* consistent à ne déroger en rien aux exigences de la politesse.

1° Soyez exact à écrire dans les circonstances indiquées par votre devoir et votre position.

2° Ne perdez jamais de vue l'âge, le sexe et le rang des personnes qui doivent recevoir vos lettres.

3° N'écrivez pas une lettre sur une demi-feuille de papier.

4° Les bienséances défendent aussi de placer des *post-scriptum* dans une lettre ; cela ne se tolère qu'entre amis ou dans les lettres d'affaires.

5° La formule finale : *Je suis avec considération, etc.*, n'est pas bien placée sous la plume de toute personne indistinctement ; car qui *considère* apprécie.

6° Deux personnes ne peuvent écrire sur la même lettre, à moins que ce ne soient deux amis intimes ou deux proches parents.

7° La date d'une lettre se place à la fin. Le commerce suit un usage contraire et place la date en tête de la lettre.

8° Les abréviations ne sont tolérées que dans les lettres de commerce.

9° On ne met pas au bas d'une page : T. S. V. P., qui signifie : *Tournez, s'il vous plaît.* Cette précaution est aussi puérile qu'impolie.

10° Il n'est pas permis d'envoyer une lettre où se trouveraient des ratures, des taches d'encre, etc. ; le seul moyen de réparer ces distractions, c'est de refaire sa lettre. Il y aurait une grossière impolitesse à envoyer de telles lettres à des supérieurs.

DU CEREMONIAL DES LETTRES.

---

147. On commence une lettre en mettant au haut du papier, en *vedette*, les mots *Monsieur* ou *Madame*, auxquels on ajoute la qualification, si le cas se présente : *Monsieur le Maire, Monsieur le Maréchal*, etc. On isole plus ou moins, suivant le rang plus ou moins élevé du destinataire.

La vedette se supprime entre amis et dans les lettres familières.

Voici les formules particulières à certaines lettres :

Au Pape : *Saint-Père*, ou *Très-Saint-Père*, et dans le corps de la lettre, au lieu de *vous*, on dit : *Votre Sainteté.*

A un cardinal-prince : *Monseigneur... Votre Altesse Eminentissime.*

A un cardinal : *Monseigneur... Votre Eminence.*

A un archevêque : *Monseigneur... Votre Grandeur.*

A un évêque : *Monseigneur... Votre Grandeur.*

A un empereur : *Sire... Votre Majesté.*

A une impératrice : *Madame... Votre Majesté Impériale.*

A un roi : *Sire... Votre Majesté.*

A une reine : *Madame... Votre Majesté.*

Au fils d'un roi : *Monseigneur... Votre Altesse Royale.*

A un prince : *Monseigneur... Votre Altesse.*

Au président d'une république : *Monsieur le Président... Vous.*

A un ambassadeur : *Monsieur l'Ambassadeur... Votre Excellence.*

A un ministre : *Monsieur le Ministre... Votre Excellence.*

A un maréchal de France : *Monseigneur* ou *Monsieur le Maréchal.*

A un général de division et à un général de brigade : *Monsieur le Général*, ou simplement *Général.*

La formule qui termine une lettre en est en quelque sorte le complément ; elle peut y ajouter une qualité de plus, si elle est adaptée au ton général de la lettre.

Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. (Mme DE SÉVIGNÉ *à sa fille.*)

On doit rarement terminer une lettre par ces mots :

J'ai l'honneur de vous saluer ; votre serviteur très-humble. Ces froides formules doivent être laissées au commerce.

Voici les formules finales les plus usitées :

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Veuillez, Monsieur, agréer les témoignages de la considération distinguée avec laquelle, etc.

Agréez, Monsieur, les assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux dévouement, Monsieur, votre..., etc.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond et respectueux attachement, Monsieur, votre..., etc.

Daignez agréer, Madame, le fidèle tribut de mes respectueux hommages.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments respectueux d'une reconnaissance inviolable, Monsieur, votre..., etc.

J'ai l'honneur d'être, avec autant de reconnaissance que de respect, Monsieur, votre..., etc.

Agréez les assurances d'amitié et de respect avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre..., etc.

Permettez, Madame, que j'aie l'honneur de vous présenter mes hommages très-respectueux.

Veuillez agréer mes sentiments respectueux et dévoués.

Recevez, Monsieur, l'expression sincère de mes sentiments très-distingués.

Veuillez agréer mes sentiments de fidèle reconnaissance.

Recevez, Monsieur, l'expression de mon affectueuse considération.

Comptez à jamais, Monsieur, sur la reconnaissance et l'attachement, etc.

Adieu ; je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

Je suis, avec la considération la plus distinguée, Monsieur, votre..., etc.

Agréez, je vous en supplie, l'assurance très-sincère de mon respect et de mon attachement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

COMPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES.

(VOYAGES.)

PRÉCEPTES LITTÉRAIRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.